

40 PAGES



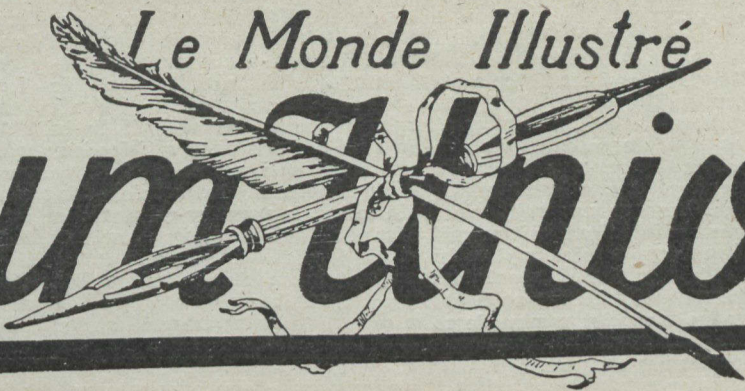
de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



Rêves d'artistes

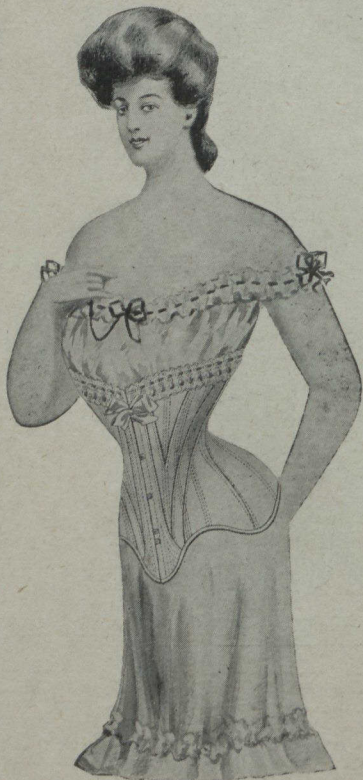
Dernières
Modes Parisiennes
Représentées
DANS LE
Célèbre Corset
D. & A.



(A) Ce modèle possède le confort au suprême degré, la mode, l'élégance, etc., sa forme unique fait ressortir la gracieuseté, et le bon goût, de celle qui le porte.

Vous vous y sentez habituée en le mettant à votre taille; de plus, ce Corset si chic, élégant et confortable, remplit admirablement la lacune entre le dispendieux sous-vêtement fait à ordre et le Corset ordinaire acheté tout fait. Très peu peuvent se procurer le premier, un plus petit nombre encore veut porter le second. Cependant les dames les plus distinguées et recherchées trouvent l'élégance, le confort et la satisfaction de leurs goûts, dans le célèbre corset

D. & A.



(B) L'essayer, c'est l'adopter.

Prix: \$1 à \$3.50

A NOS LECTEURS

Il faut le répéter, nous vivons à l'âge de la spécialisation, qui, évidemment, contribue puissamment et continuellement au progrès de la société. Car, nul ne peut prétendre au succès, si, maintenant, il ne sait comment faire une certaine chose et la bien faire. Par bien faire, nous entendons que le sujet ici visé devra faire mieux que quiconque la tâche qu'il s'est assigné afin d'atteindre au succès. C'est ainsi que la spécialisation nous montre tous ses avantages, lorsqu'il s'agit par exemple de remèdes dont les vertus et l'excellence sont garantis par les manufacturiers des dits remèdes et par les étiquettes qu'y apposent les dits manufacturiers. Qu'on s'étonne donc qu'un acheteur qui, par exemple, s'aperçoit qu'une certaine étoffe lui convient et est de bon usage; qu'un certain savon lui donne entière satisfaction; que certains extraits culinaires lui semblent les meilleurs, ainsi que certaines conserves; qu'on s'étonne donc que cet acheteur donne la préférence à ces articles! C'est bien le contraire qui nous surprendrait, mais dans ce cas, le contraire ne saurait se produire, car l'acheteur intelligent sait ce qu'il fait, et s'il fait un choix, il est tout indiqué par les remarques sensées qu'il a faites. Spécialisation, spécialisme, spécialistes, autant d'idées que vous apprécierez lorsque vous saurez que les annonceurs de l'Album Universel sont tous des spécialistes, possédant assez de confiance en leurs produits, pour les annoncer; comme de notre côté, nous avons assez de confiance en nos annonceurs pour garantir la bonne qualité de leurs marchandises et les bonnes valeurs que signalent nos colonnes.

Nous recommandons conséquemment à nos lecteurs de faire leurs achats chez nos annonceurs, persuadés que nous sommes qu'ils seront satisfaits.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400 Tél Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES, 316 rue St Laurent
T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning, Tent & Tarpaulin Co.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGGG CO., 160 rue Craig Ouest

BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest

COIFFEURS

PALMER & SON
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

ENCADREURS

MORENCY FRERES 346 Ste Catherine Est

FOURRURES

O. NORMANDIN
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE
Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111 rue St Laurent

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552
JETTE & LEMIEUX, 342 Boul. St Laurent

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO
Up 998 560 rue Ste Catherine Ouest.

NORDHEIMER PIANO CO.
589 rue Ste Catherine Ouest

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

PIERRE LECLERC

1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE

496 rue Ste Catherine Est
LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16 1/2-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul
A. SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Biquina — Corsine — Savon "Babys' Own" — Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — Tannique du Père Koenig — Antikor Laurence — Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham — Remèdes de Mme Gaspard Dion — Samaria — Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales — Mousse de Mer — Baume Rhumal — Vibrateur santé Snyder — Trésor des mères et des nourrices.

FOURRURES



NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collettertes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

350, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

Le Trésor des Mères et des Nourrices

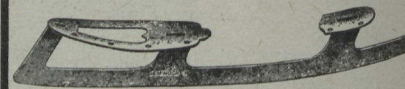
Rend potelés et roses les bébés auparavant chétifs, maigres et scrofuleux Arrête les vomissements et les diarrhées, facilite la dentition. La préparation la plus ancienne de ce genre et la plus digne de confiance. En usage depuis 50 ans.



Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.00
National Drug & Chemical Co., Ltd.
Seuls propriétaires, MONTREAL.

LE PATINAGE SUR GLACE

COMMENCE
CETTE SEMAINE



Avez-vous une bonne paire de
PATINS?

Si non, venez nous voir

Nous avons l'assortiment le plus complet à Montréal de

Patins, Bâtons pour Hockey, Pucks, etc.

TOUTES LES QUALITÉS POUR
TOUTES LES BOURSES.

Beauvais Freres
316 RUE ST LAURENT

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain
Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
Au numéro : 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Les bureaux et la gare principale du chemin de fer Pacifique Canadien, situés rue Windsor, à Montréal.



La gare du chemin de fer Pacifique Canadien, située place Viger, à Montréal.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Le roi Pierre I de Serbie, qui est disposé à faire face à la Roumanie, en cas d'embarras relatifs à la question juive.



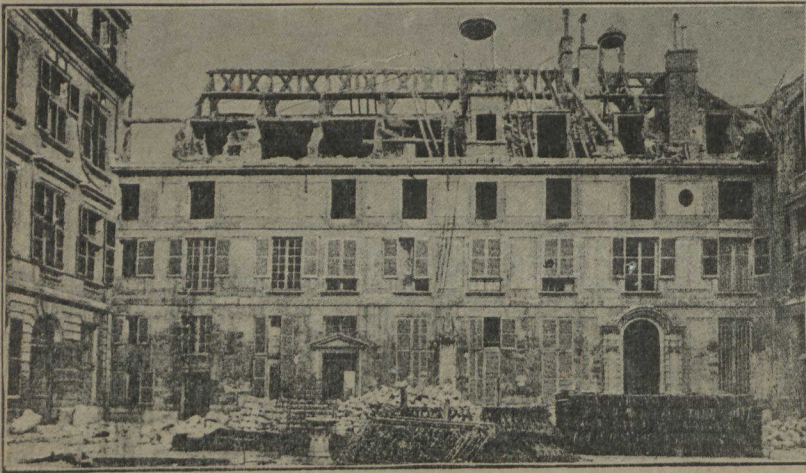
Le prince Albert de Monaco, qui se signale de nouveau par de superbes recherches concernant la faune sous-marine.



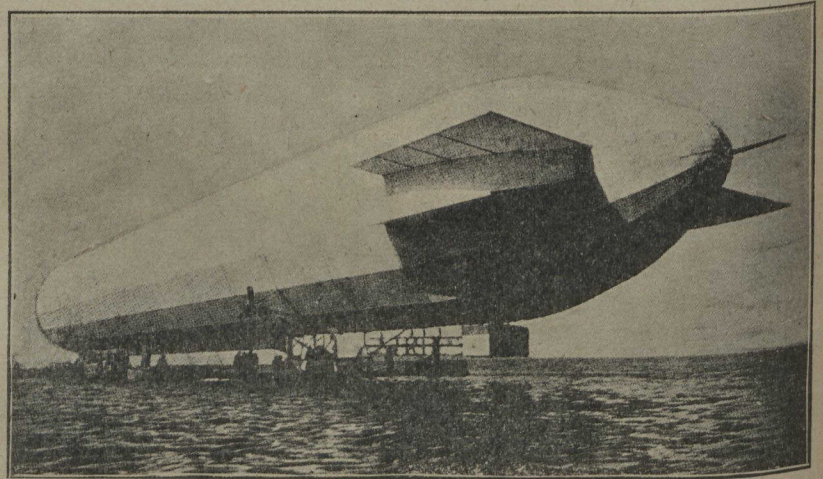
L'illustre écrivain Polonais H. Sienkiewicz, qui vient de faire appel à Guillaume II, en termes touchants, pour mettre fin à la crise des écoles de la Pologne-allemande.



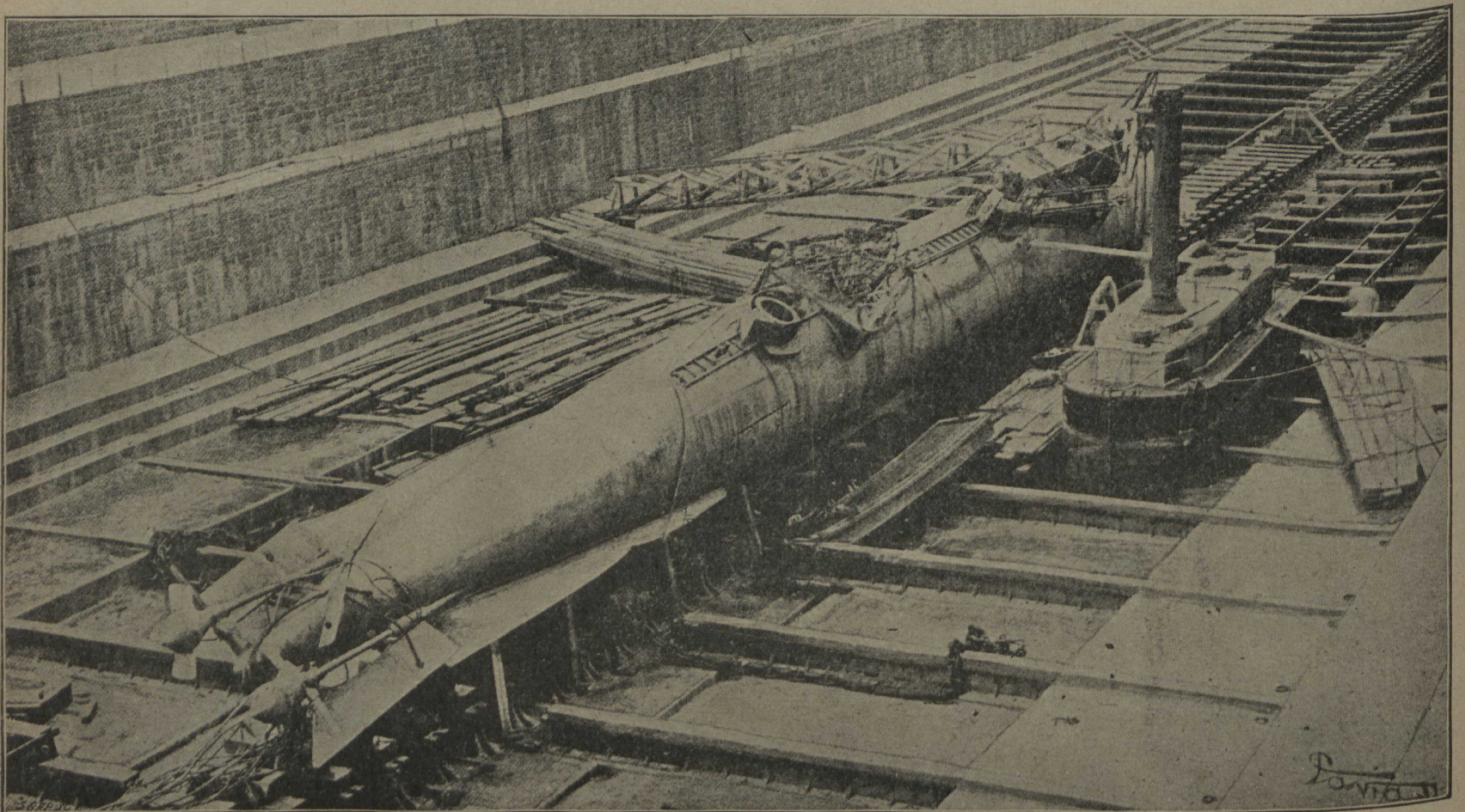
La célèbre Eleonore Duse, la plus grande des tragédiennes d'Italie, interprète géniale et fidèle des oeuvres de M. G. D'Annunzio.



EN FRANCE — La fameuse et ancienne Abbaye-au-Bois, rue de Sèvres, à Paris, en cours de démolition. Ancienne demeure de Mme Récamier.



EN SUISSE — Le dirigeable allemand du comte Zeppelin s'élève du dock flottant où il était amarré sur le lac de Constance.



EN TUNISIE — Au bassin de Sidi-Abdallah, à Bizerte, le "Lutin" avant qu'on ait retiré les corps. Le linge qui est sur le capot d'avant recouvre la tête du commandant Fépoux.

Hors texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — La session, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Échos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: L'âme maternelle, par Mlle Marie Le Franc—Ma tante Coralie, par Jeanne —Nouvelle: Un numéro sensationnel, traduction de J. Legras-Leury — Dirigeable orthoptère — Pour nos lectrices — Étude littéraire inédite: Les écoles Parnassienne et Symboliste, par Raymond Bomet — Feuillettes: **Le Chien d'Or — Colomba** — Nouvelles: Mateo Falcone, par Prosper Mérimée—Les marrons d'Inde, par François Coppée, de l'Académie française — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — Étude inédite: Carnegie et la question sociale, par Alex — La stérilisation du lait, par P. Santolyne — La cuisine de madame: Recettes à la canadienne — Notes philosophiques inédites: Dieu et le matérialiste, par A. Thomas — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Jeanne, valse gracieuse, par Mlle Marie-Jeanne Beaudreault.

Choses d'Europe

En Angleterre

La réponse du Premier Clémenceau à une interpellation à lui posée au Sénat, qui déclare ignorer l'existence de tout arrangement militaire anglo-français, était si singulièrement rédigée qu'elle a piqué la curiosité des cercles politiques et qu'on se demande ce qu'elle peut causer au public.

Une autorité en ces matières aurait dit à un représentant de l'«Evening Post», qu'il n'y a sûrement aucune convention militaire entre les deux pays. Cependant, il semble que dans son intention, M. Clémenceau a voulu suggérer que l'assistance militaire de l'Angleterre fût accordée à la France si de certaines conjonctures se produisaient.

La délégation qui s'est présentée à l'archevêque de Cantorbury, conduite par MM. Hobbouse et Strachey, revêtait un caractère de haute diplomatie, faisant bien voir que l'on ne désespère jamais dans les régions gouvernantes de l'Angleterre d'en arriver à une entente, à un règlement satisfaisant, s'agirait-il des questions les plus brûlantes, si on n'a pas épuisé tous les moyens fournis par la constitution britannique et le tempérament saxon.

Depuis longtemps, en France, par exemple et d'ailleurs, en maints autres pays, la rupture serait complète entre la Haute Chambre et la Chambre des représentants populaires sur une question épineuse comme celle de l'Instruction Publique, où d'irréconciliables opinions semblent les séparer de toute la distance d'un monde. Il n'en est rien pourtant et on croit que la dernière démarche va conduire sur un terrain commun où pourront se régler toutes les difficultés en face.

La délégation auprès du Premier anglais, dont nous venons de parler, semble appuyée d'une telle puissance de prestige et d'influence générale dans le pays qu'elle va exercer sur l'Église et le Gouvernement une pression capable d'amener l'une et l'autre à un compromis sur l'«Education Bill».

La «Westminster Gazette» et le «Spectator», qui représentent les influences modérées des deux côtés, expriment maintenant l'espoir qu'une conférence franche et ouverte entre les chefs des diverses factions trouvera une base de compromis acceptable aux Lords et aux Communes.

Lord Desborough, président de l'Association Olympique britannique, a fait connaître la date des prochains jeux olympiques qui se tiendront en juillet 1908. Une arène spéciale, capable de contenir 100,000 spectateurs, sera construite à Londres, d'ici là. Ces jeux ne seront ouverts qu'à des amateurs de sports anciens et nullement aux professionnels qui espéraient pouvoir y participer.

En France

M. Briand vient de donner, au cours d'une entrevue avec un journaliste, la vraie idée de derrière la tête qu'il cèle trop dans ses discours d'appât pour la Chambre. Ses déclarations spontanées et dépourvues d'habiletés nous font voir combien étaient fondées les appréhensions de Pie X et comme il a eu raison de refuser les présents, dénommés privilèges et libéralités, des Grecs de la 3ième.

Nous prenons, suivant une vieille habitude qui n'a cessé de nous bien servir, nos preuves à l'appui, dans l'arsenal de l'ennemi le plus féroc du clergé et des libéraux catholiques, le «Matin», organe décent mais intraitable de la maçonnerie officielle et de l'officialité maçonne. Est-il meilleur témoin que le diable se mentant à lui-même et donnant raison à la vérité.

«Ayant fait table rase du passé, a dit le ministre des cultes français, nous aurions pu nous dispenser d'organiser l'avenir; mais, à cette religion, qui est celle d'un grand nombre de citoyens de ce pays, à cette religion à laquelle nous venions d'enlever l'estampille officielle de l'Etat, nous avons voulu accorder un privilège; et c'est pourquoi nous avons créé des associations culturelles... Nous avons créé des associations culturelles parce que l'association est la caractéristique de la vie moderne. Nous en avons défini les pouvoirs et les droits, pouvoirs et droits si considérables que d'aucuns en avaient été surpris et presque effrayés. Nous avons, en quelque sorte, concédé aux prêtres la jouissance perpétuelle et illimitée de tous ces édifices qui, jusque dans ses coins les plus reculés, couvrent la France et appartiennent à l'Etat ou à la commune; nous avons reconnu



Le comte AGENOR GOLUCHOWSKI, ancien premier ministre d'Autriche-Hongrie, qui a démissionné le mois dernier après douze ans de pouvoir.

le droit de propriété que l'Église possède sur ces basiliques superbes et orgueilleuses que, à Lourdes, à Montmartre, ailleurs encore, elle a édifiées avec l'argent des fidèles; nous lui abandonnons ces millions qu'elle avait lentement accumulés avec les siècles. Nous lui reconnaissons, en un mot, le droit de devenir, sous la SURVEILLANCE ET SOUS LE CONTROLE DE L'ETAT, une grande collectivité organique qui, en se conformant aux lois, pouvait continuer à vivre prospère et indépendante.»

Plus loin, M. Briand s'étonne des refus de l'Église:

«Ces 400,000,000, qui forment les biens culturels et dont les associations n'avaient qu'un mot à dire pour devenir les propriétaires, ces 400,000,000 de francs — \$80,000,000 — seront mis sous séquestre.»

Quelle perte en effet pour l'Église! Mais M. Briand n'a pas compris que l'Église n'est pas une aciérie à la façon de celles de Carnegie, ni une exploitation de pétrole à la Rockefeller. Elle peut perdre 400,000,000 francs et d'Etat français peut lui voler 400,000,000 francs, sans que pour cela elle périsse et sans que, non plus, l'Etat n'en devienne plus riche, à preuve la confiscation générale des biens de l'Église sous la Révolution et la liquidation des communautés religieuses au milliard légendaire. Tous les liens d'or ou simplement dorés, ne peuvent avoir de prise sur les libertés essentielles de l'Église et de l'exercice public de son culte.

Le droit de devenir SOUS LA SURVEILLANCE ET SOUS LE CONTROLE DE L'ETAT, une grande collectivité organique, concédé par M. Briand cesse d'être un droit, un privilège, une libéralité, puisqu'il reste asservi à l'arbitraire des sectaires de la Place-Beauveau.

Du moment qu'il n'y a plus d'entente concordataire entre le Palais-Bourbon et le Vatican, il y a séparation entre l'Église et l'Etat, ce qui est le seul régime de droit commun admissible.

Que peuvent bien venir faire alors la surveillance et le contrôle de l'Etat dans la conduite des affaires de l'Église?

On s'entend sur la reconnaissance des droits civils du culte, ou on ne s'entend pas. Dans le premier cas, il y a concordat, dans le second, régime de séparation absolue et c'est l'un ou l'autre de ces deux seuls modes d'existence connus que l'Église peut suivre. L'Etat français, lui, veut bien de la séparation, mais à condition qu'elle existe sous sa surveillance et son contrôle!

Le Pape n'a-t-il pas vu sous le bon angle en rejetant ce système qui eut privé le clergé du traitement concordataire tout en le tenant sous la férule des Combes du présent et de l'avenir. Et n'avons-nous pas mille fois raison de dire que l'iniquité s'est mentie à elle-même par la bouche de l'un de ses meilleurs interprètes, M. Briand.

Les premiers renseignements explicatifs sur la convention radio-télégraphique de Berlin nous sont arrivés par le dernier courrier et nous trouvons dans un journal français du 4 novembre la dépêche téléphonique qui suit:—

«Toutes les puissances ont signé le protocole final de la conférence internationale pour la télégraphie sans fil, sauf l'Italie qui, en raison des traités antérieurs qui la lient avec la Compagnie Marconi, s'est réservé de soumettre préalablement sa décision à la ratification de cette compagnie.

«En conséquence, toutes les puissances sont obligées d'échanger télégraphiquement les messages envoyés des stations côtières aux stations établies sur les bateaux, et réciproquement. Exception peut être faite pour certaines stations côtières, à la condition toutefois d'établir pour chaque station réservée une station annexe qui soit à la disposition des communications internationales.

«La proposition de l'Amérique du Nord, tendant à rendre obligatoire l'échange des télégrammes de bateau à bateau, a été acceptée par toutes les puissances, sauf l'Angleterre, l'Italie, le Portugal, le Japon, le Mexique et la Perse.

«La minute originale du protocole sera conservée à Berlin. C'est aussi à Berlin que devra être faite la ratification du traité par les puissances.

«Une nouvelle conférence internationale pour la télégraphie sans fil se réunira à Londres en 1911.

«La convention, qui a été signée ce soir, entrera en vigueur à partir du 1er juillet 1908.»

Encore une fois le Canada engagé à fond dans les installations Marconi, sur toute l'étendue, énorme, de ses côtes, est-il lié par ces diverses obligations souscrites, en son absence, par les représentants de la métropole?

A Rome

Le Saint-Siège, contrairement à certaines informations, est décidé à autoriser les catholiques à faire la déclaration exigée par la loi de 1881. Sans doute le Vatican ne manquera pas d'accompagner cette autorisation de certaines réserves, réserves très compréhensibles puisque, d'après le droit chrétien et même le droit commun des autres pays, la faculté de célébrer la messe ne devrait pas et n'est, en effet, nulle part soumise à une déclaration quelconque. Mais, en dépit de cette protestation de pure forme, le Saint-Siège ne voit aucune difficulté à ce que les catholiques se placent sur le terrain de la loi de 1881 pour l'exercice de leurs droits religieux.

Le Saint-Siège est d'autant plus intéressé à laisser les catholiques français user librement des armes que leur fournit le droit commun et à ne mettre aucune opposition à l'établissement d'une espèce de «modus vivendi» pacifique entre l'Église et la République, que c'est le meilleur moyen de couper court à l'accusation de ceux qui prétendent que le Pape pousse à la violence et à la persécution dans l'espoir secret d'en voir sortir le salut de l'Église. Toutes les personnes qui approchent Pie X affirment que c'est là une accusation absolument gratuite et que le Pape n'a en vue que de sauvegarder la liberté et la dignité de l'Église par tous les moyens compatibles avec les droits de la hiérarchie. Et il le prouvera en acceptant la solution proposée sur la base de la loi de 1881.

Le parlement canadien est revenu, à l'appel d'un ministère indubitablement fidèle à sa parole — en ce cas, au moins, — aux sessions d'automne.

C'est tant mieux pour tout le monde. Session d'automne, cela veut dire vacances d'été: vacances pour les ministres pauvres souffre-douleurs d'un pays, chargés de tous les péchés d'Israël et qui, pourtant, quoique ministres, n'en restent pas moins hommes à étouffer dans les étuves législatives; vacances d'été pour la loyale opposition logée trop légèrement dans l'imagination des journalistes aux froides régions dont il n'existe nulle trace dans les constructions officielles; et, enfin, vacances d'été pour le bon peuple forcé, en toute conscience, de lire son représentant s'il parle à la Chambre et de suer tout autant que lui, à défendre son silence, s'il n'y parle pas.

* * *

Le discours du Trône est charmant en beaucoup de choses, mais surtout en ce qu'il nous annonce un retour sur eux-mêmes de nos représentants, rapport à la corruption des mœurs électorales qui sont devenues déplorables.

Arrière, loin de nous, l'époque où l'on se faisait élire au moyen de chapelets pieusement égrenés dans le bas côté des comités et de prières ferventes à Bacchus toujours jeune et au vieux Silène, dont les MM. de Kuyper, Molson, Gooderham et autres pieux disciples, entretiennent fidèlement le culte parmi le peuple des électeurs.

Pour abattre les restes d'une corruption qui désole tout notre monde politique, devenu moine si vieux, et juste au moment le moins rapproché de l'élection générale, on irait jusqu'au vote obligatoire, ce qui empêchera sûrement le vote artificiel perfectionné dont on a oublié de demander la reconnaissance à notre bureau des patentes. C'est dommage tout de même, car il y avait là de l'ouverture pour nos inventeurs dont, au Canada comme ailleurs, on reconnaît toujours trop tard l'ingéniosité et l'amour vrai que ces philanthropes portent à leurs semblables.

* * *

Nous est simplement avis pour parler sérieusement du vote obligatoire et de toute législation électorale, que ce n'est pas tant la loi qui manque et qu'il faut amender, mais les hommes préposés à sa mise à exécution.

Le vote obligatoire s'impose, nous le reconnaissons. Les deux partis auront-ils le courage de l'imposer? Nous disons non pour tous les députés incertains de leur élection et ils sont nombreux. Nous disons non, pour tous les députés qui n'ont été élus et ne comptent être élus que par l'achat des abstentions plus facile, dans un sens, que l'achat du vote même.

Mais le vote obligatoire implique une sanction, des poursuites rigoureuses de la part du ministère public, autrement il en sera comme de toutes les clauses pénales et comminatoires dont la rigueur fait dresser les cheveux, mais dont l'inanité calme les plus criminels des agents de corruption électorale.

* * *

Nous nous moquons, irrévérencieusement peut-être, de cette nouvelle tentative d'épuration de nos mœurs électorales, car nous savons que la corruption est voulue, désirée, aimée à la passion par les meneurs des partis politiques. Elle est, pour les uns, un moyen de succès politique et pour les autres, un gagne-pain régulier dont on se croirait volé si les Chambres venaient à le supprimer.

* * *

Le discours du Trône annonce encore d'excellentes mesures qui offriront peu de surface à la critique de l'opposition. Nous en ferons l'étude, exempte de tout parti-pris, au fur et à mesure qu'elles seront discutées.

* * *

On s'attendait à un débat mouvementé dès les débuts de la session.

Une couple de victoires gagnées sur le ministère par l'opposition, avaient semblé relever le courage de celle-ci. Mais est-ce défaut d'entente entre MM. Borden et Monk, ou entre ceux-ci et M. Foster, est ce calcul et tactique de leur part, toujours est-il qu'ils ont décidé de laisser le centre gauche, ou droit, je ne sais comment l'appeler, disons le zième

parti ou le parti indépendant, porter les premiers coups pour déterminer un engagement général. Cela se pourrait bien comme il se pourrait aussi que le plan général de l'opposition serait de laisser s'amorcer toutes les batailles rangées par les factions en révolte, qui lui servent d'éclaireurs et d'avant-garde.

On attendait, dans les cercles férus de discipline, une excommunication majeure contre MM. Bourassa et Lavergne par Sir Wilfrid, sur l'adresse même, au début d'une session qui ne veut être, dans la pensée du Premier, que calme, courte et féconde en résultats pratiques, parmi lesquels la ratification des "better terms" aux Provinces.

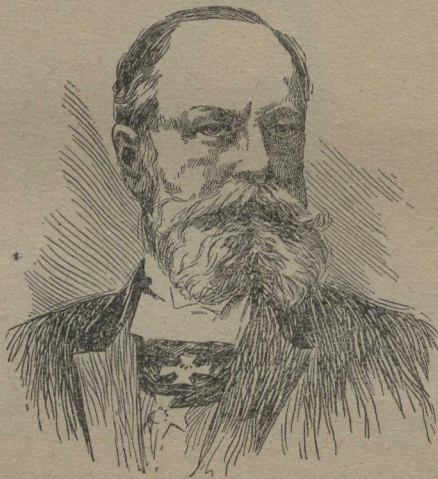
C'est bien de règlements de comptes et de rappels à la discipline qu'il s'agit devant la Chambre et devant le pays!

Est-il certain que le public qui veut qu'on le gouverne, qu'on administre ses affaires sagement, prenne autant d'intérêts aux querelles de famille que le pensent les indisciplinés des partis?

L'histoire ne nous l'apprend pas. Querelles de famille! petits brasiers qu'allument à côté du foyer de la vie domestique des étincelles qui en jaillissent avec éclat mais pour s'éteindre bien vite faute d'un durable aliment.

Que veut M. Bourassa, que propose-t-il à la Chambre, c'est-à-dire au pays? Va-t-il le dire? Ne le dira-t-il pas? Ce ne devra pas être sûrement ce qu'il a dit aux électeurs du comté de Québec, non plus qu'à ceux de Sainte-Marie.

A la Chambre, il parlera au pays; il ne sera plus même le député de Labelle, il y représente le Canada, comme tous les députés, et lui, — au moins, ses amis le répètent — plus qu'un autre député.



Le Dr Conrad Studt, ministre de l'Instruction publique d'Allemagne, qui ordonne et approuve la persécution des écoliers catholiques polonais.

Quand il aura parlé, sans doute Sir Wilfrid lui répondra comme à tout autre député sans le frapper plus qu'un autre des traits de l'excommunication.

L'excommunication! Conséquence de l'infaillibilité, concédée à un homme et encore bien restreinte! M. Bourassa y croit-il venant de Sir Wilfrid, et Sir Wilfrid lui-même y croirait-il, l'appliquant à M. Bourassa? C'est qu'on n'excommunie pas tout le monde, surtout pas les gens sans foi qui se retranchent eux-mêmes du giron.

Sir Wilfrid n'a pas excommunié, il n'excommuniera pas pour le plaisir d'une certaine galerie féroce orthodoxe.

À quoi bon? Pour pousser à certaines extrémités oiseuses, stériles, funestes peut-être à un groupement ethnique qui a besoin d'être uni dans les grandes lignes de son existence.

M. Bourassa n'a rien dit encore au peuple du Canada et il semble même que depuis les jours nuageux de Manitoba où il s'est incliné humblement au geste du maître et depuis l'impérialisme militaire où il s'est élevé à la hauteur d'un chef pour retomber dans les rangs des tout simplés soldats, il n'a plus parlé à la nation. Où va-t-il? Que veut-il de son pays, qu'il n'a pas voulu avec Laurier?

Il est hostile à la loi du dimanche, mais d'autres croyants, d'autres pasteurs que lui, érigés en autorité au-dessus de lui, y croient et la recommandent. Il n'y a pas là de quoi étayer la plate forme de son parti. Que va-t-il dire au pays, M. Bourassa?

Nous avons hâte de le savoir. Nous ne lui voulons que du bien d'ailleurs, mais nous croyons fort que, lassé, fatigué de planer sur les

masses avec l'épouvantail déjà usé en 1900 de l'anti-militarisme colonial, M. Bourassa se soit laissé choir sur le terrain du commun des mortels, dissatisfait d'être en retard et qu'il marche déjà à tâtons dans les demi-jours d'un cul-de-sac d'où il ne sortira pas aisément. Sir Wilfrid songerait-il à l'y laisser se débattre obscurément? Cette tactique un peu cruelle contrasterait avec les "sunny ways" du Premier et conviendrait à demi aux beaux fracas et aux grands gestes qu'affectionne le petit-fils de Papineau.

E. Hantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Mes concitoyens viennent de passer par une grande semaine qu'il faut marquer d'une croix blanche: l'un des 40 Immortels monte au Parlement, battant Ainey, un vaillant du travail et de la parole, battant aussi Bourassa et son lieutenant Lavergne, tout couverts des lauriers de Québec, que remplace la tresse d'ortie des électeurs de Sainte-Marie.

Il en devait tourner ainsi de par le simple esprit de contradiction qui a régné de tout temps entre Montréal et Québec.

Et l'autre événement dont nos yeux sont témoins, c'est le retour à l'harmonie de ma bonne ville, à la concorde d'où le salut: tel l'enseignement de notre devise municipale. Et il fallait une idée de musicien, jetée comme cela sur le papier, nonchalamment quoique artistiquement — si j'ose m'exprimer ainsi malgré le purisme d'un confrère — pour nous mener à ce résultat inouï encore à mes vieilles oreilles de montrealais.

Oui, nous aurons de l'harmonie jetée à flots, parmi nous, qui nous arroseront, nous laveront et nous mettront la belle humeur au coeur, l'an qui vient, ça va de soi.

Et de cette harmonie à anche et à piston, installée dans nos squares et nos parcs, découleront notre bonheur civique et la propreté municipale que nous avons en vain demandés à tous les échos. Pourquoi enfin ceci ne réussirait-il pas? M. Hardy, le chef de l'harmonie en question, est-il incapable de ce grand dessein? Nous ne le croyons pas.

Orphée bâtit des villes au son de la flûte, et bâtir des villes à son époque était d'une rare difficulté. Pourquoi ne verrions-nous pas surgir du pavage, de l'eau en abondance, de la lumière et des hommes de police au son de nos fanfares? Le souffle divin de création manquant-il davantage à nos artistes qu'au vieux flutiste de la fable? Nos cornets et nos saxhorns ne sont-ils pas plus puissants que son roseau percé?

Nos rues gagneront donc à la musique qui vient et aussi nos mœurs municipales, domestiques, électoables et généralement quelconques qui se déforment sensiblement. Tout raffinement, s'est, de fait, transporté avec Lavigne au Parc Sohmer. Il faudrait l'en sortir et le promener parmi nous sous toutes formes dansantes, chantantes et par ailleurs musicales connues des moindres civilisations qui se respectent.

On a proposé la cure musicale pour certaines maladies hypondriaques. Pourquoi ne pas traiter ainsi nos malades de l'hôtel de ville? Il nous en coûterait moins que de toujours s'adresser aux médecins des P'tits chars et du M. H. and L. P.

Donc en amendement par addition, je propose la musique en permanence fournie par le corps entier de M. Hardy aux séances des délibérations générales du Conseil et par des détachements aux séances des commissions.

Ce que la loi, les règlements, les supplications des citoyens n'ont pu nous obtenir, nous l'aurons de la musique mise à la portée de toutes les oreilles, celles de Midas comme les fines et les courtes des autres.

Celui qui a pensé aux concerts d'harmonie dans nos squares, dans nos parcs et jardins est sûrement un génie bienfaisant. Mais, moi, j'entreprends de mettre en harmonie les délibérations du Conseil municipal et de ses commissions: je suis plus grand que Hardy. Je propose donc qu'on m'honore et qu'on me décore.

JEAN RIGOLE.

Echos d'Amérique

Aux Etats-Unis

—Après avoir enduré les horreurs d'un séisme bien conditionné, et absolument selon les lois de la géologie, voilà que San-Francisco souffre d'un chambardement moral ou immoral, comme vous voudrez, plus ou moins prévu par ceux qui savent comment on manipule les finances publiques chez nos voisins. C'est ainsi que des fonds de secours ayant afflué dans "la ville reine de l'ouest", à la suite des malheurs qui la frappèrent naguère, un petit million de dollars aurait disparu. Soyez persuadés qu'il n'est pas perdu pour tout le monde, c'est du moins ce qu'en pensent les autorités de Washington, qui viennent d'ordonner une enquête afin de connaître le mangeur d'une si phénoménale "grenouille". Et dire que des milliers de citoyens, que de pauvres ménages ont perdu tous leurs biens mobiliers, toutes leurs économies, dans le désastre de San-Francisco, sans qu'il leur soit donné un "cent" de secours! On ne doit donc pas regretter que les Etats-Unis aient refusé l'aide de l'étranger, sinon l'Union déjà trop peuplée de millionnaires en compterait quelques-uns de plus, et pas un seul pauvre de moins... Elle est remarquable, tout de même, cette façon d'entendre la philanthropie.

Dans les scandales de San-Francisco qui nous occupent, deux gros bonnets sont tout particulièrement malmenés, et, leur attitude sur la sel-



M. Iswolsky, le nouveau ministre des affaires étrangères de Russie.

lette du tribunal de l'opinion publique n'est certes pas brillante. Ces braves yankees sont: le maire de San-Francisco, M. Eugène Schmitz, et M. Abraham Ruef, sorte de meneur politique, qui, par d'adroites manoeuvres, s'est presque assuré une dictature sur le territoire éprouvé dans le voisinage de la fameuse "Golden Gate." Si nous en croyons nos grands confrères américains, MM. Schmitz et Ruef, Abraham, (retenez ces noms, ils ont un cachet particulier qui éclaire admirablement), ces MM. abusant de leurs pouvoirs, auraient fait chanter dans les grands prix les hôteliers opulents qu'ils ont pour mission d'administrer, et qu'en effet ils administrèrent, mais un peu trop pour leur compte. D'où, hauts cris, poursuites, et peut-être prison pour ces peu excusables gentlemen, contre qui l'indignation populaire ne connaît plus de bornes à San-Francisco.

—Comme si elles avaient conscience de l'augmentation éhontée de leurs dividendes, quelques compagnies américaines, et des plus puissantes, viennent de se livrer à une générosité envers le monde ouvrier, dont nous ne saurions trop les féliciter. C'est la compagnie du chemin de fer de Pensylvanie qui a donné le branle au mouvement que nous avons plaisir à signaler, en octroyant volontairement une augmentation de salaires de 10 pour cent à tous ses employés. On se rendra compte de la munificence du "Pennsylvania Railroad," quand on saura que sa générosité améliore le sort de 165,000 de ses employés, tout en lui occasionnant un déboursé supplémentaire, et annuel, de \$12,000,000. Les ouvriers américains se réjouissent, paraît-il, et à bon droit, de cet esprit de largesse, que la "Standard Oil Company" étendrait à ses 60,000

employés de ce continent, tout comme les compagnies "Amalgamated Copper" et "United Steel Corporation", lesquelles sont tout aussi bien disposées envers leurs immenses personnels. C'est tant mieux, vraiment, que les riches neveu de l'oncle Sam, commencent à donner quelques-unes des miettes, reliefs de leurs opulentes tables, à leurs frères malheureux, qui, par leurs labeurs, leur valent de les avoir devant eux. Evidemment, on s'est demandé d'où venait cet élan de charité insolite, chez des gens qui n'abusèrent jamais de cette vertu théologale. Sans difficulté, ce problème a été résolu, et il n'est point fait mystère de sa solution. Si les grandes compagnies des Etats-Unis jouent à la prodigalité, il est acquis, comme on pouvait s'en douter, qu'elles le font une fois de plus dans leur intérêt. D'abord, ces compagnies ont reconnu que le coût de la vie augmentant, il leur fallait bien, sous peine d'un cataclysme social inévitable, donner quelque satisfaction à l'ouvrier. Aussi, ont-elles résolu de ce faire, leur prospérité le leur permettant. Puis, et voilà le "hic", elles pensent que ces dix pour cent d'augmentation calmeront les travailleurs, qui, du coup, ne contrecarreront pas davantage les menées politiques qui se trament en vue des futures élections, comme ils les contrecarrèrent lors de la dernière grande campagne électorale de l'Etat de New-York. Le pot aux roses est donc découvert, et il ne reste à savoir qu'une chose: l'ouvrier américain se contentera-t-il indéfiniment du 10 pour cent d'augmentation de salaire, comme gage de passivité, ou voudra-t-il du 15, du 20, du 25 pour cent, jusqu'à ce que les beaux dividendes des compagnies s'en aillent dans son gousset. Cet appétit des humbles, vis-à-vis des trésors des grands, est à supposer, et nous le supposons, en attendant que le temps vienne nous donner raison. Somme toute, ce n'est que justice, et nous souhaitons qu'un mouvement de générosité similaire se produise au Canada, en faveur de nos ouvriers encore trop pressurés.

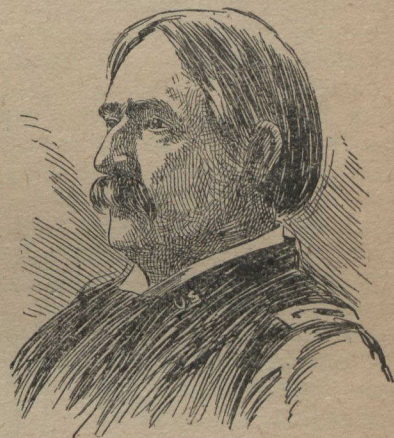
—A propos de capital et de travail, nous nous en voudrions de ne pas vous signaler que l'omnipotent monopole du pétrole, autrement dit "Standard Oil Company" se trouve actuellement en mauvaise posture. En effet, le 15 du mois dernier, à Saint-Louis, fut prise une très importante action judiciaire contre ce trust, qui tend à le faire dissoudre par le pouvoir central. Il n'empêche, en attendant, que la "Standard Oil" continue à dicter ses lois au marché du pétrole, à imposer ses volontés aux cours de justice, et à dominer de sa toute puissance les finances nationales. Car il est bon de savoir que la loi actuellement invoquée pour faire punir les magnats du pétrole, (loi Sherman contre les trusts), a seize ans d'existence. Toute la nouveauté des procédures maintenant entreprises, serait qu'enfin on va appliquer la loi Sherman, grâce à la volonté inflexible du président Roosevelt et aux ordres qu'il a donnés au Procureur Général Moody. D'après la législation américaine, si on finissait par en tenir compte, non seulement John D. Rockefeller; son fils William; H. H. Rogers; John D. Archbold et autres archi-millionnaires, seraient passibles d'une amende, mais aussi d'un emprisonnement. Tout comme du reste, les administrateurs des 70 compagnies affiliées à la "Standard Oil". Aussi, la sensation que créent les difficultés suscitées à cette compagnie, par le gouvernement qui veut lui faire rendre gorge, est-elle intense. Il y a de quoi, puisque d'après l'enquête en cours, de 1882 à 1895, le "Standard Oil" a payé en dividendes la somme stupéfiante de \$512,000,000. Son actif "selon évaluation" n'étant que de \$70,000,000, avec surplus de valeur inconnu. Pendant les neuf dernières années, le trust du pétrole a payé de 33 à 48 pour cent de dividendes, ce qui, on l'admettra, n'est pas d'un mauvais placement pour les porteurs de ses titres. Gageons que la "Standard Oil" s'en tirera encore une fois.

—Quand les critiques américains se mêlent de juger l'oeuvre des littérateurs du Vieux monde, on peut s'attendre à des surprises hilarantes; du moins, c'est ce que nous éprouvons personnellement chaque fois que nous lisons quelques pages des vivisecteurs américains de l'oeuvre théâtrale européenne. Rien n'est plus drôle que leurs conclusions, et, tout compte fait, on s'aperçoit que ces chevaliers de la plume, que ces bons critiques yankees, ne peuvent pas admettre qu'on juge l'art autrement qu'avec des yeux yankees et un entendement non moins yankee. Tenez, l'autre jour, nous nous sommes

fort amusé à parcourir une étude de M. John Corbin, touchant les productions du dramaturge anglais Stephen Phillips (école moderne). M. Corbin, qui a apparemment une drôle de conception du théâtre, en profite pour dire que les pièces de M. Phillips ne vivront pas, non plus, d'ailleurs, que celles de Rostand en France. Vous vous demandez pourquoi? Nous allons vous le dire, répétant textuellement les termes du critique américain, lesquels suivent une période où il rappelle les débuts, vieux de six ans, du dramaturge anglais sus-nommé.

"Une des principales raisons de la désillusion qui renverse nos espérances d'il y a six ans, — dit M. Corbin, — tient à ce que l'Anglais (lisez Phillips) tout comme le Français (lisez Rostand) ont puisé leurs sujets dans l'histoire et la fiction, sans subir l'influence et les aspirations de la vie qui les entourait. Il n'en a pas été ainsi avec les grands dramaturges. Shakespeare, n'a jamais appartenu davantage au règne d'Elisabeth que dans ses oeuvres; Goethe et Schiller, dans "Faust" et "Guillaume Tell", furent essentiellement de leur époque. Quant aux héros d'Eschyle et de Sophocle, ils étaient taillés sur le patron de la foule qui assistait aux représentations du théâtre de Dionysos. Mais, "Cyrano" et "Hérode" ne tiennent pas plus à nous que nous ne tenons à eux."

Et voilà, chers amis, la quintessence de l'art de ce continent. Que diraient les Faguet, les Brunetière, les Jules Lemaitre, s'ils avaient le temps de lire M. Corbin? Ne voyez-vous pas tout de suite, quel piètre sire serait Cyrano, si on lui donnait l'âme d'un buveur d'absinthe du boulevard: sceptique, pessimiste, nouveau jeu, "rosse" en un mot, comme on l'est à notre époque malgré tout le talent possible. Où serait la fraîcheur de la "scène du balcon" subitement devenue ridicule, par exemple?



Feu le général américain W. R. Shafter, ancien commandant en chef à Cuba, pendant la guerre hispano-américaine, mort la semaine dernière.

Ah! M. Corbin, que vous êtes habile à écouter votre prose, à "emplir" votre public comme nous disons.

Au Canada

—Nos députés fédéraux et nos sénateurs sont de nouveau à la besogne, la troisième session, du dixième parlement du Canada, ayant été ouverte le jeudi, 22 novembre, avec tout le cérémonial accoutumé. Au cours des travaux législatifs qu'entreprennent nos honorables, la convention postale qui existe entre le Canada et les Etats-Unis, sera abrogée. Sur proposition du ministre des postes, l'hon. M. Lemieux, cette mesure sera prise afin de fermer nos portes aux publications américaines, (genre réclame de bas étage) qui inondent notre pays, grâce à la bénévolence de notre service postal. Dans l'intérêt de la morale publique et de bien d'autres choses, nous félicitons chaleureusement l'hon. Lemieux de sa très louable et patriotique initiative.

—La grève des employés de tramways de Hamilton, Ontario, n'a pas été sans son échauffourée. Après lecture des sommations, la police a chargé, l'autre jour, une foule où les émeutiers étaient en grande minorité. Résultat: de paisibles citoyens et de pauvres femmes ont eu la tête cassée à coups de bâtons. Vrai, il nous semble que la force publique compte trop de brutes en ce pays, pour quelques sujets d'élite. Et, avec ça, nos maires ne savent pas toujours quels sont leurs devoirs et leurs attributions. Quant au sang-froid, il faut espérer que la plupart en ont plus que ceux de Buckingham et de Hamilton, désormais de triste mémoire.

L. d'ORNANO.

L'ÂME MATERNELLE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE, PAR MARIE LE FRANÇ

Allongée sur le tapis aux fleurs énormes, devant le feu de bois, Paulette, les deux poings enfoncés dans ses boucles, lisait aux lueurs dansantes des flammes un extraordinaire roman de cape et d'épée, pris au hasard dans les vitrines tendues de soie verte de la bibliothèque où elle s'était réfugiée.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit derrière elle vint la faire tressaillir au moment le plus émouvant de sa lecture, où le jeune chevalier au manteau couleur de muraille sort sa rapière, pour délivrer des mains des spadassins sa dame, une héroïne de sang royal, qu'on allait faire passer de vie à trépas dans les corridors du Louvre.

Paulette tourna son petit visage rosi par la flamme et l'émotion vers l'arrivant. La tête grisonnante de monsieur Romieux parut dans l'entrebâillement. Il venait sans doute de rentrer de son bureau: il avait encore la canne à la main et le chapeau sur la tête. Il regarda la petite forme allongée comme un beau chien de race devant le feu et reconnut sa Benjamine à sa toison blonde.

—Ta mère, Paulette, où est ta mère?

L'enfant leva la tête, étonnée d'une pareille question.

—Mais, papa, elle est sortie...

Il frappa le parquet d'un coup de canne.

—Parbleu oui, je sais bien qu'elle est sortie! Mais pour aller où?

—Au match de football, au McGill, papa. Vous le savez bien, on en a parlé au déjeuner.

—Et Jeanne?

—Avec mère aussi.

—Et ton frère?

—Oh lui, il n'aurait pas manqué la partie! Beaucoup de ses camarades y sont engagés. Les étudiants du McGill jouent contre ceux de Toronto. Songez comme ce doit être "exciting", papa, pour Jeanne et André surtout, qui connaissent la plupart des jeunes gens de l'équipe de Montréal. Et dire qu'il a fallu que j'attrape ce stupide mal de gorge juste aujourd'hui!

Il l'interrompit avec violence.

—Et naturellement, c'est un grand malheur pour mademoiselle de manquer le match, quand le dessus du panier est à s'ébahir devant les prouesses de petits gentlemen en maillot rouge et noir!

Tiens, tu seras comme ta mère, comme ta soeur, comme elles sont toutes, une "five o'clock tea", ni plus ni moins. Il te faudra des sports, des matches, des parties de bridge, toutes choses très "exciting", comme tu dis si bien, dans le jargon à la mode. Tu vivras pour les salons, les salons des autres surtout, pour la rue, pour la parade, pour les endroits où l'on se montre, si on ne s'y amuse pas toujours. Tu seras de celles qui "n'ont jamais le temps"! entendons-nous, pour les choses sérieuses. Ah! les folles qui se moquent des autres, et qui devraient se moquer d'elles d'abord. Ont-elles assez ri, la belle Mme Romieux, ma femme, et l'élégante Jeanne Romieux, ma fille, l'autre jour à table devant nos invités, — elles ne rient de bon coeur que lorsqu'il y a des invités — en rapportant la réponse de Louise, la cuisinière, interrogée par elles sur les joies de ses fiançailles. "Ah! madame, a dit cette fille, pensez si je suis heureuse! Jules va m'acheter une bague à trois diamants, chez Birks, — à-trois-diamants, et chez Birks, c'est la mode! — et il m'a promis pour mon mariage un "set" en écureuil, une garniture de toilette avec mes initiales, les pyjamas pâles..."

Des pyjamas pâ-à-les!

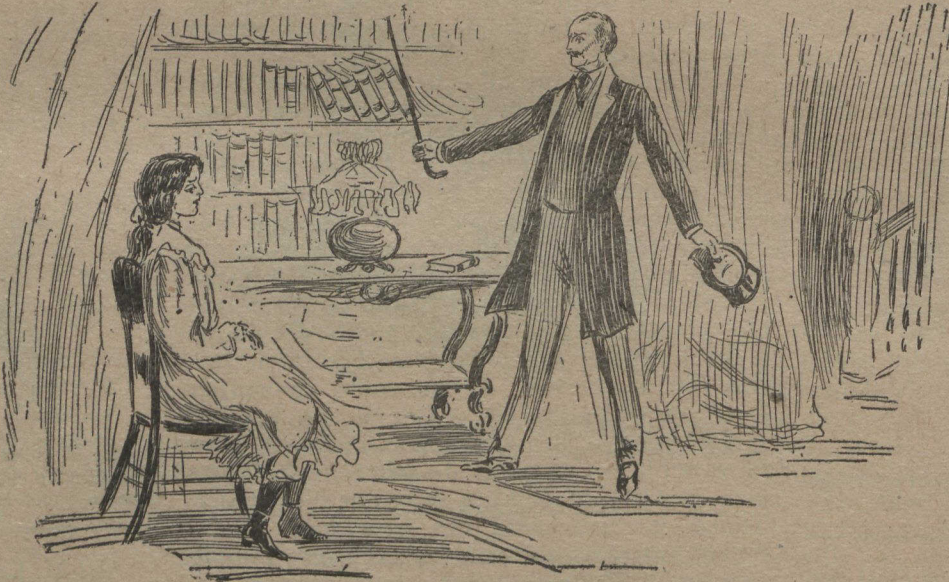
Et de s'esclaffer! Se doutaient-elles qu'elles condamnaient leur propre sottise et leur propre vanité? Au lieu de rêver la bague à trois diamants de chez Birks, elles guignent la rivière, au lieu du "set" d'écureuil vendu au rabais chez un petit marchand, elles veulent le manteau de vison chez Handerson; la garniture de toilette

doit être enguirlandée d'amours et de roses d'argent plein, art nouveau, et le pyjama pâle remplacé par des déshabillés aux malines coûteuses, dernière importation d'Ogilvy. — Et au lieu de Jules, le commis-voyageur de Louise, qui sacrifie ses économies aux caprices de la belle, c'est le père Romieux qui paie les notes, le père Romieux, le faiseur d'argent, le banquier de ces dames, la tire-lire qu'elles vident sans cesse et qu'elles briseraient si elle ne donnait plus rien...

Et Jeanne ressemble à sa mère, et Paulette ressemblera à Jeanne, et je suis une vieille bête de ne pas comprendre cela...

Monsieur Romieux continuait ses moulinets de plus en plus menaçants avec sa canne, en tournant autour de la grande table centrale de la bibliothèque; sa voix, de violente devenait exaspérée, son visage d'habitude placide, se colorait d'une flamme de colère.

Paulette s'était assise sur une chaise basse et le regardait aller et venir, presque craintivement. Eh quoi! était ce bien là l'avocat Romieux, le président de la Canadian Sundries Co., le brasseur d'affaires de première ligne, omnipotent dans ses bureaux, mais pauvre homme dans sa maison où il paraissait seulement aux heures des repas, penchant un long nez mélancolique au-dessus du napperon de Bruxelles qui marquait sa place à la table de famille, le balourd qui ne savait ni rire aux sail-



Paulette s'était assise sur une chaise basse et le regardait presque craintivement.

lies de sa femme, ni tourner un compliment sur une toilette de goût, une trouvaille, une merveille, ma chère! — ni même parler politique. Ah! il se souciait bien des destinées de son pays, le triste sire qui piquait son aile de poularde d'une fourchette hâtive et avait l'air d'être son propre invité dans sa demeure, un invité pauvre, ce qui lui valait le mépris du maître d'hôtel, debout derrière sa chaise, correct et sévère comme un directeur de protocole.

Mais tout cela allait changer. Il avait été trop bon. Il ne se laisserait pas bernier davantage. D'abord, à partir de demain, André s'inscrirait pour le cours de droit à l'Université. Quant à Jeanne...

La voix de Paulette l'interrompit:

—Papa!

Ce simple mot parut le rappeler à lui. Il se laissa tomber sur un fauteuil, au coin de la cheminée, avec un gémissement.

Paulette leva ses yeux à demi-effrayés et l'examina. Vraiment, elle ne reconnaissait plus son père. C'était la première fois qu'elle l'entendait parler ainsi. D'ordinaire, personne ne s'apercevait de sa présence à la maison. Il ne faisait pas de bruit, ne récriminait jamais contre les choses ou les gens; d'ailleurs peu expansif, taciturne, distrait, ayant toujours, disait la mère, "la tête pleine de chiffres."

Mais ce soir, qu'avait-il donc? La pensée qu'il était malade lui vint à l'esprit. Elle avait bien remarqué que tout-à-l'heure il vacillait sur

ses jambes, et puis, cette rougeur inaccoutumée du visage, ce tremblement des mains, ces éclats fébriles de sa voix...

Elle se rapprocha de lui et murmura:

—Vous ne vous sentez pas bien, papa?

Lui, cependant, n'avait pas encore tout dit.

—Oui, oui, il faut que cela change. J'en ai assez. Ah! on s'est moqué du bonhomme pendant vingt ans, eh! bien, il va se moquer des autres!

Il se leva et reprit sa marche furieuse, puis avisant sur la table une rose unique, une "american beauty" plongeant dans un vase au long col de cristal, il l'atteignit d'un coup de canne, et la fleur et le vase roulèrent sur le tapis.

—Et voilà, pour commencer la besogne! Il se moque, le bonhomme, il se moque, vous dis-je! Il va faire des folies lui aussi. Et puis, adieu les affaires! Madame est toujours sortie, mademoiselle toujours sortie, monsieur André, le fils à papa, toujours sorti! Mōssieu Romieux sortira à son tour! Il ira, il ira...

Il chercha un moment.

—Il ira au théâtre, au club, au bar, comme aujourd'hui; il boira du brandy, comme aujourd'hui, pour oublier...

Un cri étouffé de Paulette, dont il ne se rappelait plus la présence, l'arrêta.

—Oh! papa!

Elle comprenait maintenant l'excitation de son père: il avait bu!

Il vint se rasseoir dans le fauteuil, atteint au coeur par l'angoisse qu'il devinait dans ce simple mot: oh! papa!

Elle cachait dans ses mains son visage rouge de honte, et ses paupières fines se fermaient sur ses yeux purs.

Il voulut la prendre sur ses genoux, comme il faisait quelquefois, les soirs où l'enfant restait seule avec lui au logis. Mais elle le repoussa.

Alors il baissa la tête, toute sa colère tombée. Après quelques minutes de silence, il balbutia comme se parlant à lui-même:

—Qu'est-ce que je viens de dire, Paulette? Je n'ai pas trop la tête à moi ce soir, c'est vrai. Je me suis plaint de ta mère, n'est-ce pas? J'ai eu tort. — Et je t'ai dit aussi que j'ai bu du brandy? J'ai eu tort d'en boire. — Mais je suis si malheureux, ma petite fille!

Elle le regarda à travers ses doigts écartés. Et elle vit une telle expression de détresse sur son visage subitement vieilli, son visage dont il ne songeait plus à composer le masque, qu'une pitié dont elle ne s'expliquait pas encore la cause entra dans son âme.

Oui, il devait se sentir bien malheureux pour en être descendu là, lui, auquel elle avait gardé un respect instinctif au milieu de l'indifférence générale. Le pauvre papa, qui avait bu du brandy! et qui maintenant laissait lire à livre ouvert dans ses secrets, que fût-il advenu si Mme Romieux l'avait entendu! — Le pauvre papa qui bégayait comme un enfant, qui se rapprochait de sa faiblesse à elle, Paulette, le pauvre papa qui, malgré ses emportements de tout-à-l'heure, venait de révéler une vie le labeur et de sacrifice silencieux, le pauvre papa qui souffrait du manque d'égards des siens!

Comme il était pâle à présent, comme ses yeux, machinalement fixés sur les flammes du foyer, renfermaient de lassitude, et comme ses lèvres tremblantes disaient de découragement!

Il reprit, d'une voix presque humble, et un attendrissement sur lui-même où Paulette reconnut une dernière influence de l'alcool, mais qu'elle était presque tentée de bénir à présent, puis, qu'elle lui faisait connaître le coeur de son père, ce coeur douloureux qu'elle n'aurait jamais soupçonné.

—Je suis un homme tranquille, moi, et il m'a fallu vivre au milieu de l'agitation; je suis un

homme de foyer et je n'ai pas de foyer... Autrement, il y a très longtemps, — tu n'étais pas née, Paulette, — j'ai essayé de la douceur, de la persuasion pour retenir ta mère chez elle, pour l'amener à aimer son intérieur, à vivre un peu pour son mari et ses enfants, à rêver autre chose que de bijoux, de toilettes et de "five o'clock tea". Elle avait été mal élevée, comme tant d'autres, et c'est pourquoi je lui pardonnais espérant la guérir de son amour maladif du luxe, du mouvement, de l'emploi futile des heures.

Mes objurgations timides ont d'abord étonné, puis déplu, puis fait rire. On ne m'a pas envoyé dire que mon rôle était de fournir de l'argent et non de me mêler de savoir comment on le dépensait. On m'a abandonné, dissimulé, supprimé, et pour expliquer au monde pourquoi je n'étais jamais aux côtés de ma femme, on m'a donné une réputation de sauvage, un caractère de misanthrope. Et ça dure depuis vingt ans, et cette farce ne fait que s'accroître, et je n'aurai pas plus de repos à mon foyer à l'heure où j'en ai si bien mérité!

Il s'excitait peu à peu, mais Paulette le calma encore une fois: Voyons, papa!

L'enfant avait de grosses larmes dans les yeux.

Alors, de la voir pleurer, il se mit à pleurer aussi, doucement.

Toutes ses rancoeurs refoulées lui montaient aux yeux et aux lèvres.

—Tu comprends, n'est-ce pas, ma petite Paulette? Je suis bien misérable. Je ne compte pour personne dans la maison, personne ne m'a jamais montré un peu d'affection, même quand j'étais indispensable. Quand je serai vieux, ce sera pire...

Puis tout à coup, il se souvint qu'il parlait à une enfant, à sa Paulette, qui jouait encore à la poupée. Son ivresse était tout à fait dissipée. Il plongea les yeux dans ses yeux, longuement, pour y chercher sa pensée.

Elle se leva, attirée par ce regard dont elle lisait l'interrogation muette et passa les bras autour du cou de son père en répétant:

—Poor papa!

Mais dans sa voix, une nuance d'autorité se mêlait à la tendresse.

Il fut rasséréiné; pour la première fois de sa vie, il était compris, aimé, consolé.

...Et, tandis qu'une grande rose d'orgueil achevait de mourir, humiliée, sur le tapis qui buvait lentement l'eau de cristal, une autre fleur, une fleur de pitié, éclosoit dans l'âme soudain maternelle d'une petite fille, qui venait de prendre l'engagement de protéger son père; et le père sentit si bien cette âme naissante de sa fille qu'une dernière larme roula dans les boucles profuses de Paulette, tandis qu'elle disait comme un refrain d'une infinie douceur:

—Poor papa! poor papa!

MARIE le FRANC.

BALLADE ANCIENNE

Le roi Wilfrid dit à sa belle:

"Veux-tu de ma couronne d'or?..."

Comme un soleil elle étincelle,

Et chacun enviera ton sort!"

"Garde ta couronne, dit-elle,

Mon amour vaut plus que ton or!"

Le roi dit encore à sa belle:

"Veux-tu mon sceptre et mon trésor?"

"Conserve ton sceptre, dit-elle,

Il n'est plus beau sort que mon sort!

Je t'aime d'amour éternelle...

Mon amour vaut plus qu'un trésor!"

Le roi perdit "sceptre et couronne".

Il dut s'enfuir au fond des bois.

Le malheur n'épargne personne,

Pas plus les manants que les rois.

L'amour, seul, au malheur pardonne:

La belle le suivit aux bois.

Et le suivit aux bois, la belle,

Son roi, sans sceptre ni trésor,

Et leur amour fut immortelle!

Dans les bois, quand sonne le cor,

On dit: "C'est Wilfrid et sa belle"

Qui, tous deux, chevauchent encor".

CARMEN D'ASSILVA.

MA TANTE CORALIE
NOUVELLE CANADIENNE INEDITE

—Tu as envie d'accepter, Luce?

—Parbleu! les filles, ça a toujours envie d'accepter.

Cette taquinerie lancée, mon grand frère sortit, me laissant seule avec ma mère qui relisait, pour la dixième fois au moins, la lettre de ma tante Coralie.

Pauvre mère, qu'elle mettait du temps à prendre une décision, ce jour-là! Qu'elle ne le disait pas vite le oui que j'attendais avec tant d'impatience!

—Voyons, lui dis-je, à la fin il me semble que ce n'est pas à dédaigner, une invitation à aller passer un mois sur une grande ferme en bas de Québec, surtout quand on ne connaît la campagne que par quelques promenades à l'île Sainte-Hélène; quand on a travaillé toute l'année dans cet atelier de couture pas trop gai; quand vos joues pâles annoncent le besoin de soleil; quand la chaleur de juillet rend le séjour de la ville peu agréable; quand...

Je m'arrêtai. Ma mère posait sur la table la lettre de tante Coralie, la fameuse lettre qui était venue bouleverser tout notre paisible intérieur.



Ma mère posait sur la table la lettre de tante Coralie.

—Tu peux y aller, Luce, dit-elle tranquillement. Après tout, un mois n'est pas une année, je n'aurai pas le temps de m'ennuyer.

Enfin... J'embrassai ma mère sur les deux joues. Mon frère rentrait, je l'embrassai aussi. J'aurais embrassé, je crois, le chat dormant sous la table, le chien qui regardait cette scène d'un air inquiet et jusqu'aux petits Italiens noirs et barbouillés qui jouaient sur le pas de notre porte en poussant des cris assourdissants.

—Maintenant il faut préparer ta malle, reprit ma mère toujours occupée du côté pratique des choses. Quelles robes emportes-tu? Ton frère va télégraphier à ta tante, afin qu'elle envoie quelqu'un aux "chars" à ton arrivée. Ce sera son fils Louis, je suppose. Est-ce Louis qu'il s'appelle? te souviens-tu Luce? Je crois que c'est Jean plutôt.

—C'est Louis, dit mon frère. Sa mère l'appelle toujours le grand Louis dans ses lettres, tu sais bien, Luce?

Je n'écoutais plus. Qu'il s'appelât Louis, Jean ou Baptiste, la chose m'importait peu, pourvu seulement qu'il sût flirter un brin et apprécier une jolie citadine...

La joie me donnait des ailes. En un clin d'oeil, ma valise fut bouclée; mes plus jolies robes soigneusement pliées dedans; je possédais un costume de piqué blanc sur lequel je comptais beaucoup pour épater mes parents de campagne, je n'avais eu garde de l'oublier et j'emportais en outre, ficelé dans un énorme carton, un canotier rouge qui allait merveilleusement à ma frimousse de blondine pâle.

Le lendemain matin, mon frère me conduisait à la gare Viger, et après un trajet d'une huitaine d'heures, j'entendais le conducteur

crier: "Saint-Valier! Saint-Valier!" Je descendis; une petite gare presque déserte. Mon cousin m'y attendait, et quoique nous ne nous fussions jamais vus, nous n'eûmes pas de peine à nous reconnaître, attendu que j'étais la seule voyageuse pour cette destination.

Il me souhaita la bienvenue et me laissant quelques minutes arpenter le quai, courut chercher une charrette, semblable à celles que j'avais déjà vues sur le marché Bonsecours, remplies de légumes, jucha ma malle à l'arrière, me fit grimper près de lui à l'avant et rassemblant les guides, allongea un grand coup de fouet à son cheval.

—"Marche donc le Gris."

Les chemins étaient affreux, de vrais chemins de campagne détremés par la pluie et pleins d'ornières où les roues enfonçaient à moitié, et vous pensez que le genre de voiture que nous avions n'était guère fait pour adoucir les heurts. Cependant, il fallait bien laisser trotter, me dit le grand Louis, nous avons deux grandes lieues à faire avant d'être à la maison.

—Ne vous pressez donc pas, lui conseillai-je; il fait bon ici.

En effet, après la fatigue et l'énerverment que j'avais éprouvés dans les chars, le grand vent qui me décoiffait, me paraissait doux, et le lieu était d'un pittoresque dont je ne pouvais détacher mes yeux.

Traversé le petit village, le chemin du roi que nous suivions, longeait le fleuve, le beau fleuve dont les riverains sont si justement fiers. Le vent courbait les ajoncs qui croissent sur le bord. Au nord, les Laurentides découpaient leurs cimes bleuâtres et, sur le bord de la route, c'étaient de distance en distance, des maisons grises, à toit pointu, d'où montait un peu de fumée. Des enfants jouaient devant les portes, des chiens de garde dormaient à l'ombre, on entrevoyait des ménagères dans l'embrasement des fenêtres. Et pas de bruit, pas de poussière, pas de tramway. Il me semblait que j'avais quitté Montréal depuis des années.

—Dites donc, cousin, par delà les Laurentides, qu'est-ce qu'il y a? lui demandai-je.

Je n'étais pas forte en géographie.

—Par delà les Laurentides? C'est le Saguenay, répondit-il.

—Le Saguenay!

Une vision de forêt vierge passa devant mes yeux.

Cet hommage rendu à la belle nature, je songeai à examiner mon compagnon. Il en était bien temps, n'est-ce pas? Sa mise simple et ses manières un peu rustiques avaient été la cause que j'avais d'abord fait peu d'attention à lui. J'avais eu tort. Il était beau et élégant à sa manière; grand, fort comme un chêne, les cheveux blonds, le teint brûlé de soleil et un air de franchise et de sincérité qui vous le rendait sympathique.

Ne sachant que dire, je m'informai à tout hasard de la santé de ma tante. Entre nous, je crois que nous n'étions pas plus apparentés à cette tante qu'à la reine d'Angleterre. Coralie Gobeil était tout simplement une ancienne voisine de ma mère, qui venait de la même paroisse, et avec qui, elle avait toujours conservé d'amicales relations. Comme ma mère, elle était restée veuve jeune et on racontait qu'elle avait peiné dur pour remettre, intact à son fils, le bien qu'un mari imprévoyant lui avait laissé passablement hypothéqué.

Louis me dit que sa santé n'était plus bonne. L'ouvrage de la ferme la fatiguait beaucoup.

—Il faut vous marier, cousin. Une petite bru dans la maison, ça soulagerait votre mère.

La glace était rompue. J'appris encore que les foins n'étaient que commencés à la Butte, lieu où demeurait la tante Coralie; que la pauvre femme ne pouvant plus travailler aux champs, il faudrait, pour la première fois, prendre des aides; que la récolte s'annonçait bonne.

Nous avions dépassé plusieurs de ces maisons de cultivateurs qui ressemblaient toutes les unes aux autres, quand notre cheval s'arrêta de lui-même devant un toit rouge percant un rideau d'érables. "Nous sommes chez nous", m'annonça le cousin. Et galamment, il me fit les honneurs de son "home", me précéda, non pas au salon, comme vous pourriez le penser, mais à la cuisine où j'aperçus une vieille somnolant sur sa chaise berçeuse, un tricot de laine tombé à ses pieds. C'était la tante Coralie. Louis s'approcha d'elle et d'une voix capable de réveiller les morts, lui dit:

—Maman, voici la cousine.

La vieille tressauta.

—Grand Dieu! Louis, mais pourquoi crier si fort? Tu m'as fait peur. La petite Séguin qui est arrivée? Approche ici, toi, mon enfant.

La vieille assujettit ses lunettes et se mit à me considérer avec toute l'attention qu'on accorde dans les musées aux objets rares et précieux.

—Tu es le vivant portrait de ta mère, dit-elle, son examen fini, de ta mère à vingt ans. Je l'ai bien connue, va, moi, ta mère.

Et le baiser, qu'elle mit sur mon front, me parut humide de larmes. Elle pleurait en parlant de ma mère. Une brave vieille, bien sûr.

Je demandai alors la permission de me retirer dans ma chambre, pour réparer le désordre de ma toilette avant le souper. Trop fatiguée pour me mettre en frais, ce soir-là, je me bornai à remplacer mon costume de voyage par une robe de mousseline que j'avais cousue moi-même! En me voyant reparaitre, la tante écarquilla les yeux, et le cousin, encore moins capable de cacher ses impressions, se mit à battre des mains.

—En voilà une robe. Regarde, mère.

La mère se contenta de grommeler entre ses dents qu'il n'était pas besoin de tant de tra la la pour souper avec eux. Je suppose que d'après ses idées, les robes de toilette ne devaient sortir de l'armoire que pour aller à la grand-messe du dimanche.

En somme, cette première journée à la campagne me laissa une très agréable impression. Elle se termina par un tour de chaloupe, proposé par mon cousin, sous prétexte qu'il n'était que six heures, le souper fini, et accepté par moi avec enthousiasme.

A une quinzaine d'arpents de la maison, le fleuve étalait ses flots verts, promenade délicieuse si la "batture" n'eût été une espèce de marécage. Pour la traverser, je dus mettre de petites bottes. Mais le plaisir que j'éprouvai, en voyant le grand Louis tendre notre voile au vent du fleuve me dédommagea plusieurs fois de ce petit sacrifice.

L'heure était exquise. Le crépuscule commençait à s'épandre sur l'eau. Au loin, les Laurentides semblaient se hausser dans la brume, et à chaque maison d'habitant s'allumait une petite lumière. Un gros paquebot passa près de nous, filant vers le golfe. Où allait-il? Je le suivis longtemps des yeux. Louis, attentif à la voile, me demandait quelquefois si j'avais peur. Je ne m'occupais pas beaucoup du danger. Ce fut seulement quand il parla de revenir que je l'écoutai.

—Au moins, vous m'en ferez faire encore des tours de chaloupe, lui demandai-je.

—Mais oui, m'assura-t-il. Si vous aimez ça. La prochaine fois, nous irons à l'une de ces îles que vous voyez à l'Est.

Promesses mirifiques, vous deviez être vaines. Le lendemain, ayant confié ingénument à ma tante que Louis avait promis de me conduire à la Grosse-Île en chaloupe, la vieille me rit au nez.

—Ah! elle est bonne celle-là, fit-elle.

—Il y a donc bien du danger, lui demandai-je.

—Ce n'est pas le danger, petite sotte, mais Louis n'a pas que ça à faire te promener en chaloupe. Qui est-ce qui va "faner, râtelier et serrer le foin" donc? Est-ce moi? Il faut travailler va chez les habitants! Ce n'est pas comme à la ville, mais j'y pense, si tu voulais, toi, tu pourrais râtelier derrière la charrette. Ce n'est pas fatigant et ça aiderait toujours un peu.

Il y avait longtemps que je désirais voir de près les travaux de la ferme. Aussi je n'offris aucune opposition aux projets de ma tante, mais ici se présentait une autre difficulté: il fallait endosser des vêtements plus résistants que les miens; ma tante déclarait que si je gardais ma "jupe à falbalas et mon garibaldi de dentelle", le soir il en resterait des morceaux à toutes les haies. Je me rendis à ces raisons et entièrement costumée au goût de la chère femme, blouse de calicot, jupe d'étoffe du pays, dont la ceinture faisait deux fois le tour de ma taille, mitaines de cuir, chapeau de paille aux bords démesurément larges, je pris place dans la charrette à foin qui, sur le coup de midi, roula vers la prairie.

Le grand Louis était à l'avant comme un général.

—Mets-toi à l'arrière, toi, me commanda ma tante, tu sentiras moins les cahots. Et tâche de gagner des couleurs et de l'appétit.

Elle était bonne au fond comme du bon pain. C'était seulement sa brusquerie qui me déconcertait quelquefois.

Rendus à la prairie, Louis me choisit le plus fin râteau et ramassant les petits paquets de foin échappés à sa fourche: Tenez, c'est comme ça, me dit-il. Allez-vous être capable de râtelier derrière la charrette?

—Mon Dieu! ce n'est pas si malin, répliquai-je, piquée.

Comme je ne devais pas tarder à regretter ma présomption. Le grand Louis vous enfournait des moitiés d'andain d'un tour de main et "Marche donc le Gris", la charrette avançait toujours, me laissant loin en arrière. Encore si Louis eût été seul à jouir de mon dépit, mais il y avait avec lui deux grands gars, venus des fermes voisines pour l'aider et ces messieurs s'amusaient énormément de ma gaucherie. Je finis par jeter là le râteau.

—Suivez-la vous-même, votre charrette.

Louis, conciliant, me proposa de "fouler." Il s'agissait de piétiner le foin à mesure qu'on le jetait dans la charrette; c'était facile et même amusant. Quelquefois, je me trouvais presque ensevelie sous les gerbes qui m'arrivaient de tous côtés, mais mon grand chapeau de paille reparessait vite et c'étaient alors des éclats de rire à effaroucher les oiseaux. Et quand nous allions "décharger", je ne trouvais rien de plus délicieux que d'être voiturée du champ à la grange sur les hauts et moelleux voyages de foin.

A la brunante, nous revînmes souper. J'aperçus de loin ma tante qui guettait notre retour, et, comme je m'y attendais, son premier mot fut pour demander à Louis, ce que j'avais fait.

—Voyons, la petite est-ce qu'elle a été bonne à quelque chose?

—Parbleu! elle a travaillé plus que tous les autres ensemble, répondit Louis, en me coulant un regard ironique.

—Ah! j'aurais voulu voir ça, dit-elle, incrédule.

Et tout en dressant la table pour souper, elle reprit:

—Si vous le voulez, mes enfants, nous allons nous coucher de bonne heure, ce soir. Vous devez être fatigués après une telle journée, et je ne me sens pas bien du tout, moi.

Ce fut, si je me rappelle bien, vers le milieu de la nuit-là que je m'éveillai en sursaut, croyant avoir entendu quelqu'un se plaindre près de moi: "Luce, Luce, disait une voix, Luce, lève-toi; je vais mourir." C'était ma tante qui se trouvait soudain très mal. Je courus réveiller mon cousin. Il décida d'aller tout de suite quérir un médecin au village voisin; deux lieues à parcourir dans la noire nuit, ce n'était pas une promenade. Il partit cependant, me laissant seule avec la malade qui se lamentait à tous les saints du paradis, toute secouée de frissons. A force de retourner les armoires, je parvins à dénicher un reste de cognac et je le frictionnai vigoureusement avec, pour ramener la circulation. Puis j'entassai force couvertures sur elle et tâchai de lui faire prendre patience. Oh! ces heures d'attente, qu'elles me parurent longues. Que de fois j'ouvris la porte, m'imaginant avoir entendu au loin le bruit d'une voiture.

Vers les trois heures du matin, Louis fut de retour avec le médecin, un vieux monsieur très aimable, très onctueux, qui déclara que ma tante souffrait d'un refroidissement. Louis montrant peu d'empressement à le reconduire chez lui avant le jour, je lui préparai une chambre en toute hâte, et comme il y pénétrait avec mon cousin, je les entendis rire et bavarder tous les deux de telle façon que je jugeai prudent d'écouter.

—Ah! que voilà un lit bien fait, disait Louis. Regardez donc la bosse au milieu.

—On dirait un banc de neige, ajoutait le docteur. Je suis incapable de grimper là-dessus avec mes pauvres vieilles jambes, si tu ne m'aides pas, mon fils.

Ils trouvaient le lit mal fait. Et moi qui avais pris la peine de grimper sur une chaise pour mieux étendre la couverture — la couchette était d'une hauteur! — Ingrats, va.

Si le travail constitue le meilleur moyen d'oublier la vie, ils durent s'écouler rapidement pour moi, les jours qui suivirent cette nuit mémorable, car ce n'est pas l'ouvrage qui me manqua: une malade à soigner, le ménage sur les bras, la cuisine; et les petits poulets qui me suivaient jusque dans la maison lorsque je les oubliais; et les oies qui venaient faire couic, couic, sous les fenêtres pour réclamer leur provende; et monsieur mon cousin qui n'était pas très enthousiasmé de ma cuisine. Celui-là, par exemple, je ne m'inquiétais pas beaucoup de ses ta-

quinerics, je m'étais aperçue que c'était justement à ceux qu'il aimait le mieux qu'il les prodiguait.

Ma tante eut la fièvre pendant une couple de semaines, puis elle entra en convalescence et reprit la direction de la maison, ce qui me débarrassait de toute responsabilité. A passer ensemble, des jours difficiles, Louis et moi nous avions fait une découverte: c'est que nous nous convenions parfaitement pour parcourir le chemin de la vie, plus fertile en jours sombres qu'en jours gais et nous en fîmes part à nos parents. Ma mère, qui voyait combler ses vœux par cette union, ne se fit pas prier pour dire oui cette fois, et ma tante Coralie, je la retrouvai toute avec sa bonhomie, dans sa réponse:

—Luce, dit-elle, elle ne connaît pas plus "l'ouvrage d'habitant" qu'un enfant de cinq ans, mais ces choses s'apprennent et je serai là, Dieu merci, pour l'empêcher de faire des bêtises.

Les années ont passé. La vieille maison de tante Coralie connaît maintenant de jolis tapages. Chère aïeule! Les enfants qui poussent vite et dru entourent sa berceuse et tout en tricotant la laine du pays pour chausser leurs petits petons, elle leur raconte des histoires du vieux temps. Je dois ajouter que l'histoire qui amuse le plus les petits, c'est celle des gaucheries de leur maman, quand elle vint pour la première fois de la ville.

JEANNE.

Le récital Laliberté

Le 22 novembre dernier, au Monument National, devant un auditoire aussi nombreux que choisi, M. Alfred Laliberté, jeune pianiste-virtuose canadien-français, n'a ni plus ni moins qu'émerveillé nos amateurs de musique. Nous avons déjà dit ici même que M. Laliberté a remporté de brillants succès en Allemagne, où, pendant quatre ans, il étudia sous l'égide des plus grands maîtres de la patrie des Bach, Beethoven, Mozart, Wagner, et de tant d'autres génies. Nous nous attendions donc de sa part à un récital sensationnel. Nous sommes heureux d'avouer que nos meilleures anticipations ont été largement dépassées.

Dédaignant tout esprit de réclame et de concessions au public non initié au plus émotif des arts, M. Laliberté nous a donné un programme unique en son genre, hérissé de difficultés, bien fait pour montrer son tempérament musical, sa science profonde et son âme délicate. Bref, M. Laliberté n'est pas descendu jusqu'au public, mais, par une maestria sincère et rare, il l'a élevé jusqu'à lui, l'a ravi du début à la fin d'un récital, dont, pour notre part, nous conserverons un souvenir impérissable tant il nous a ému et charmé. L'espace nous faisant défaut nous ne fouillerons pas le jeu magistral du jeune virtuose canadien-français. Qu'il nous suffise de dire que son exécution dans la sonate opus. 110 de Beethoven, nous fut, dès le début de la soirée, la plus agréable des révélations. Un maître était devant nous, nous l'écoutâmes religieusement, admirant les passages fugués de cette oeuvre toute de poésie, de coloris et de vigueur souveraine. M. Laliberté affectionne tout spécialement Liszt, ce roi du clavier qu'on dédaigne trop de nos jours, peut-être parce qu'il est inabordable à maints pianistes. Malgré les belles qualités qu'il a exhibées dans toutes les oeuvres qu'il a rendues au récital dont il s'agit, c'est surtout la captivante polonaise opus. 9 de Paderewsky et la Rhapsodie Espagnole de Liszt, qui nous ont empoigné au delà de toute expression, tant l'artiste y mit d'âme et de talent. La Rhapsodie Espagnole, colossal monument de difficultés, fut spécialement enlevée avec un brio et une technique que n'ont pas dépassés les grands pianistes qui nous visitent. M. Laliberté est, dit un confrère anglais, supérieur au sens artistique de notre peuple, espérons qu'on ne le lui montrera pas, et que, par un encouragement continu, nous garderons parmi nous ce musicien que la gloire guettera partout où il se fera entendre. Si l'on en doutait, qu'on se souvienne qu'au récital Laliberté, M. l'avocat Dagenais offrit à l'artiste une couronne de laurier, glorieux symbole, que le célèbre professeur Lutzenko, de Berlin, adressait avec ses meilleurs souhaits au jeune maître canadien-français, son ancien élève. Pourrait-on demander une reconnaissance officielle plus grande et plus autorisée du talent de l'artiste qui honore ce pays? Non certes. Et puis, ne l'avons-nous pas entendu?

Un numéro sensationnel

PAR une chaude soirée d'août, une foule en sueur se pressait au théâtre "le plus couru d'Amérique", — ainsi du moins le qualifiaient les affiches. Les journaux avaient annoncé, dans leur "carnet mondain", l'abandon général de la ville et la fermeture de tous les théâtres, à l'exception des Variétés. Pourtant l'exode n'avait pas été complet: témoin cette foule composée des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population qui demeurait. Les prix d'été, la disette de distractions avaient sans doute attiré les gens en masse au "temple des divertissements choisis".

On avait apporté à l'élaboration du programme autant de soin que d'éclectisme. Des dames, court... très court vêtues, levaient rythmiquement la jambe aux cadences des banjos (guitares nègres); des messieurs montaient des bicyclettes sans selle, sans pédales, sans guidon; des acrobates renversaient toutes les lois de l'équilibre; des chemineaux rêveurs — "rêveurs" étaient au programme — dont les loques légères amplement trouées s'appropryaient à merveille au degré de la température ambiante, débitaient des discours débordant de hardis aperçus et de béotiennes calembredaines.

Il y avait des chanteurs des deux sexes, des clowns musiciens, des pianistes disloqués, des diseurs de monologues, et enfin une petite pièce.

La soirée s'avancait, les numéros s'épuisaient. Le gamin chargé du service des pancartes venait d'annoncer "Mademoiselle Hélène". Le rideau se leva sur un paysage boisé. La rampe était tragiquement baissée; mais du balcon, un mystérieux appareil lança un jet d'aveuglante lumière qui révéla soudain au public la présence d'une toute jeune enfant au centre de la scène.

La petite miss pouvait avoir six ans. Habillée en danseuse, maillot clair, bras nus, elle envoyait en dansant du bout des doigts des petits baisers pressés. Elle était ravissante avec ses yeux bleu tendre, ses cheveux d'or; pirouettant sur ses petits pieds, agile, elle exécutait des jetés-battus; ses jupes bouffaient. C'eût été charmant, si ce n'eût pas été vaguement pénible.

Elle apparut si mignonne, si douce, si fraîche, si ingénue dans l'atmosphère suffocante de cette salle surchauffée qu'un oh! oh! de plaisir et d'approbation s'échappa des lèvres féminines, et, à dire vrai, des lèvres masculines aussi. Des exclamations admiratives saluaient chacune de ses silencieuses évolutions, et lorsqu'elle s'arrêta enfin sur ses pointes, essoufflée, toute rose, saluant, envoyant encore des baisers, le théâtre retentit du tonnerre des applaudissements. Plus d'un père, plus d'une mère, songeant à leur bébé laissé endormi, dans son dodo, murmurèrent tout bas: "Quel dommage! elle devrait être couchée". Mais, séduits par la grâce de ses mouvements et le charme de sa petite personne, ces sages parents n'en applaudissaient pas moins fort.

Les bravos allaient cesser, lorsqu'un remous se produisit dans la foule parquée debout derrière les

banquettes du parterre. Un homme cherchait à percer cette masse compacte, malgré les protestations et les rebuffades. De haute taille, de large carrure, les cheveux bruns, il avait une physionomie sympathique; mais sa pâleur, ses yeux hagards trahissaient une violente émotion.

—Nellie, criait-il d'une voix éperdue qui dominait les applaudissements. Nellie, tu ne me reconnais donc pas? Nellie!..

Et ses bras s'agitaient frénétiquement vers l'enfant.

A cet appel vibrant de tendresse et d'angoisse, les mains s'immobilisèrent comme par enchantement. L'homme s'était arrêté; tous les yeux se fixaient curieusement sur lui. La fillette le regardait, stupéfiée, ne comprenant pas. Puis soudain:

—Papa! Papa!... s'écria-t-elle avec un impétueux élan; emmène-moi!

La petite voix résonna clairement au milieu du silence anxieux des spectateurs.

—Où est ta mère, mon amour? demanda l'homme.

—Elle est morte, répondit l'enfant, en passant la main sur ses paupières gonflées de larmes. Quel bonheur que tu m'aies retrouvée! Oh! emmène-moi...

—Oui, oui, ma chérie, tout de suite!...

Le père essayait de nouveau de se frayer un passage jusqu'à la scène. Deux gardes se précipitèrent et le saisirent par les bras; le pianiste, abandonnant son instrument, vint à la rescousse.

—Laissez-moi! hurlait l'homme, qui se débattait comme un forcené pour se dégager de leur étreinte. C'est ma fille, vous dis-je, je la veux!

Subitement, la rampe s'éclaira, en même temps que surgissait de la coulisse un personnage à l'air dur et autoritaire. Il posa sa main sur l'épaule de la petite danseuse.

—Qu'y a-t-il donc? Que signifie ce scandale? interrogea-t-il. Je suis l'impresario de Mlle Hélène; c'est sa mère qui me l'a confiée. Elle est bien nourrie, bien habillée, bien soignée; que veut-elle de plus?

—Je veux mon papa, mon cher papa! gémit l'enfant.

—Et tu l'auras, ma chérie, affirma le père.

—Non, déclara l'impresario, cela ne sera pas.

Outré de cette dénégation brutale, l'homme du parterre se tourna vers le public pour en appeler à son jugement:

—Messieurs, mes amis, dit-il, Nellie est ma fille... Sa mère m'a quitté, elle s'est enfuie... depuis deux ans, je n'avais pas revu mon enfant... je viens de la reconnaître ici, par hasard...

—Rendez-lui sa fille, interrompit un gros monsieur, se dressant au troisième rang du parquet, ou sinon...

Et, son énorme poing prêt à la boxe, appuyait d'un argument décisif sa sommation comminatoire.

Ce fut un affolement général; les femmes pleuraient, les hommes s'interpellaient, apostrophaient l'odieux personnage:

—Que son père l'emène!

—Vous n'avez pas le droit de la garder!

—C'est une honte!

—A bas l'impresario! Tapez dessus!

—Il faut le lyncher!

Devant cette unanime hostilité, le malheureux avait perdu sa belle assurance et tremblait de tous ses membres; les gardes et le pianiste avaient lâché le papa. A ce moment psychologique, le directeur du théâtre intervint:

—Mesdames et Messieurs, j'ai tout entendu, prononça-t-il dès que le silence se fut rétabli. Les Variétés n'arracheront pas une fille à son père...

Puis, s'adressant à l'entrepreneur d'exhibitions, qu'il foudroya d'un regard méprisant et d'un geste impératif:

—Rendez l'enfant... Et vous, hors d'ici!...

L'impresario, l'oreille basse, opéra sa retraite à reculons, sous les huées de la foule, et s'éclipsa derrière les portants. Alors le directeur enleva prestement Hélène, enjamba la rampe et remit la fillette au réclamant. Avec une joie folle, celui-ci la saisit, la couvrit de baisers et de caresses; elle lui fit un collier de ses petits bras et, câlinement, se blottit contre lui, abandonnant sa jolie petite tête sur la robuste épaule de son père.

—Merci, Monsieur le directeur, dit l'homme, merci à tous; maintenant, je suis heureux.

La foule s'ouvrit devant lui et, chargé de son précieux fardeau, il gagna la porte de la rue, tandis que toute la salle manifestait un enthousiasme voisin du délire par des vivats répétés et des trépignements prolongés.

L'effervescence un peu calmée, le directeur n'eut pas de peine à persuader à son public qu'aucun des acteurs ne serait en état de continuer la représentation, à la suite de la petite tragédie qui venait de se dérouler et d'aboutir à un aussi heureux dénouement. Chacun se retira donc, ne se sentant pas le coeur de s'intéresser à un vaudeville après cette grosse émotion.

.....
Au foyer, une demi-heure plus tard.

—Eh! bien, ça n'a pas mal marché, affirma l'homme brun.

—Magnifique! admirablement réglé et supérieurement joué, approuva le directeur. Tu as été de première force; mes compliments, mon vieux.

—Et Nellie, hein?

—Étonnante, cette petite!

—J'en pleurais presque, ma parole!

—C'est une actrice née, ce sera un trésor plus tard.

—C'en est un maintenant: elle nous économise un vaudeville.

—Mais le truc ne peut servir qu'une seule fois dans la même ville, voilà le hic.

Et les deux compères s'en furent boire à une nouvelle réussite du numéro sensationnel.

(Traduit de l'anglais par J. Legras-Laury)

NOTES SCIENTIFIQUES — Dirigeable Orthoptère

Ce nouvel appareil, plus lourd que l'air, inventé par trois membres de l'Aéro-Club de Belgique, MM. V. Marga, Ad. de la Hault et H. Jansen, est basé sur le mécanisme de l'orthoptère, a pour but de réaliser le vol des insectes,

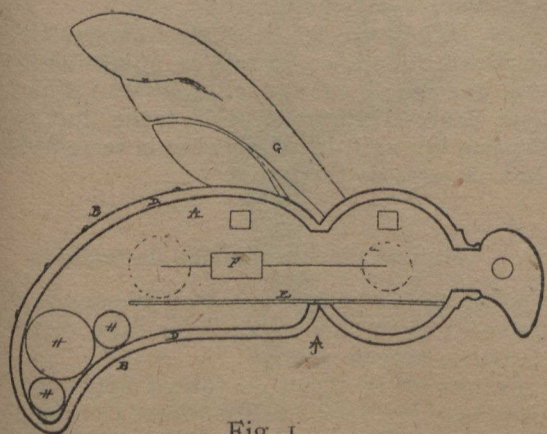


Fig. 1

et pour type principal le bourdon. L'objet de l'invention consiste en une carcasse A, composée d'une ossature en tubes d'acier B, recouverte de toile C, et reproduisant la forme extérieure du bourdon. La partie inférieure et intérieure de l'abdomen est protégée contre

les chocs et les heurts de l'atterrissage au moyen d'une enveloppe caoutchoutée gonflée d'air D.

E est un plancher en tube d'acier recouvert de bambou ou de jonc pour la circulation des passagers. Dans la partie antérieure de la carcasse sont placés les appareils moteurs F. du type Buchet par exemple, de 60 H. P., ou des turbines à essence ou à explosifs donnant 30,000 tours à la minute. Ces moteurs sont de force égale, de façon à imprimer des mouvements isochrones à des hélices G. à ailes de 9 pieds de diamètre, placées dans l'axe de l'appareil. Ces moteurs sont posés de façon à équilibrer l'appareil avec le poids des passagers. Ils sont mobiles et au moyen d'une vis d'Archimède on peut les déplacer à volonté. La partie supérieure de la carcasse un peu surélevée, est entourée d'écouilles et au-dessus on peut placer un grand parachute qui s'ouvre automatiquement à la descente, soutenant l'appareil en cas de chute.

L'extrémité inférieure de l'appareil est munie de vessies H, gonflées d'air, et le corselet porte trois paires de béquilles creuses ou armatures I destinées à amortir le choc à l'atterrissage.

La figure 2 est une vue extérieure de l'appareil qui, comme il est représenté, porte de cha-

que côté une hélice K, montée sur le corps, ainsi que les deux ailes G, montées sur le corselet.

Ces organes sont commandés par le moteur F, voir les coupes, pourvus des transmissions nécessaires.

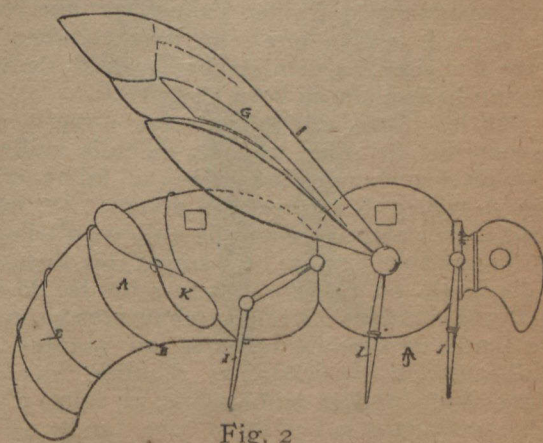


Fig. 2

La partie reliant les deux sections du bourdon sera à l'air comprimé qui passera dans les armatures articulées I, dont la détente brusque provoquera la propulsion initiale.

De "Les inventions illustrées."

POUR NOS LECTRICES

Deux corsages



Si la dentelle se porte beaucoup, elle n'est pas de mise toujours, et l'embarras est parfois grand lorsqu'il s'agit de combiner un corsage plus simple, d'un usage journalier et auquel on veut donner cependant une note élégante. En voici deux qui pourront être mis à volonté avec la jupe assortie ou jupes différentes. La première de ces blouses presque ajustée est en drap crème, garnie d'un plastron de dentelle d'Irlande. Elle boutonne sur le côté, et chacun des biais qui la forment, à droite et à gauche, est bordé d'un étroit liséré en velours rouge capucine. Les manches sont courtes, à revers brodé.

La deuxième est en taffetas blanc, montée sur un col de Venise que borde une encolure de point de soie sur taffetas, piqué de boutons genre ancien. Même garniture aux manches et au devant du corsage.



PENSEE CHOISIE

La bonté est comme l'esprit : on ne saurait trop en avoir ; mais il ne faut pas trop en montrer.

LA MODE A TRAVERS LES JOURNAUX PARISIENS

On ne sait encore quel sera le sort des robes Empire ; certains couturiers affirment que leur règne est fini ; d'autres, Paquin par exemple, ont fait de très nombreux modèles d'hiver dans ce style. Ce qui est certain, c'est qu'on fera beaucoup de robes à taille courte ; j'en ai vu déjà de bien jolis modèles ; les unes sont ajustées devant et sur les côtés, amples et biaisées dans le dos qui s'épanouit en petite traîne ; les autres laissent seulement deviner la ligne de la taille, mais toutes s'ajustent aux hanches, sans ampleur inutile qui alourdirait les silhouettes longues et minces auxquelles nous sommes habituées.

On cherche, au contraire, tout ce qui peut contribuer à cette ligne allongée ; presque toutes les robes du soir, montées au-dessus de la taille, sont pékinées de rayures formées par des rubans ou des entre-deux de dentelle ; ou bien ce sont des coutures apparentes qui séparent des lés minuscules, coutures faites à l'aide d'un cache-point de guipure ou de "jours" en ruban rococo, au lieu du cordonnet classique auquel nous sommes habituées. Un rang de paillettes scintillantes, une ondulation de chenille veloutée s'emploient de la même manière.

Les corsages qui complètent ces jupes sont ce qu'il plaît à la fantaisie de chacune : flottants ou ajustés, drapés, ouverts sur un gilet ou croisés en fichus.

Pour achever ces corsages, on drape de hautes ceintures de taffetas fleuri à fonds blancs, imprimées sur chaîne semées de guirlandes aux contours imprécis, nouées devant ou dans le dos, les unes courtes, les autres à longs pans, accompagnant la traîne ; j'ai vu sur une robe de dentelle crème une bien jolie ceinture de gaze d'or éteint à demi cachée sous les dentelles qui badinaient au bord de la veste.

Sur les robes de tulles point d'esprit, de mousseline de soie, de gaze, de tulle pailleté, on voit beaucoup d'incrustations faites avec des dentelles de genres très divers ; les unes sont à gros réseau, comme la guipure d'Irlande ou le point de Venise ; les autres très fines, en tulle brodé, en guipure de soie rebrodée de fils qui leur donnent du relief, rehaussées çà et là de fleurs de chenille veloutée ou piquées de paillettes qui les éclairent ; d'autres fois les fleurs sont brodées au plumetis, ou faites d'applications dans le bas de la robe, tandis qu'elles sont peintes dans le haut de telle façon qu'on ne sait trop où commence la broderie, où finit la peinture ; souvent les entre-deux de dentelle ou de guipure sont séparés par une bande de soie peinte.

Mme de Broutelles, de la "Mode Pratique."

Les robes de dentelle continueront à plaire et à fournir la plupart de nos robes de théâtre, cette saison encore. C'est si joli, si souple et si facile à mettre, avec ou sans guimpe, d'autant que rien n'est plus seyant que le ton ivoiré de la dentelle sous l'auréole d'un Reynolds sombre. A défaut de robe de dentelle pour le soir, dîners au restaurant ou parties de théâtre, je vous signale bien vite une jolie nouveauté : le corsage de théâtre. Ce n'est plus la blouse que nous ne pouvions porter que blanche ou noire. Cet hiver verra des corsages de faille souple "ivoire" ou de couleurs, rebrodés de dessins "cachemire" ou ton sur ton. Les jupes seront blanches avec les corsages blancs ; mais en tout cas ne seront presque jamais noires puisqu'aucun de ces corsages ne sera noir.

Pour accompagner les corsages rouges ou bleus on portera une jupe pékinée discrètement, ou unie, en faille, d'un ton différent de celui du corsage, ou bien encore s'assortissant à la broderie du corsage.



Pochette à marrons

Cette jolie pochette se fait sur toile, brodée avec du coton brillant. Dans la bordure se trouvent des fleurs de marronniers brodées en blanc avec quelques points rouges semés dessus. Les feuilles se font en vert de 3 tons différents. Dans un coin, on remarque une grande feuille avec 3 marrons déjà entr'ouverts et on aperçoit le fruit au milieu qui est brodé de tons marrons, ce qui imite le fruit naturel. La broderie étant finie, on double la pochette avec de la ouatine ou de la flanelle blanche. Une cordelière verte autour achève la garniture de ce joli travail qui plaira certainement beaucoup à nos lectrices.

C'est là une réelle nouveauté, nouveauté très ancienne en réalité, car en regardant une collection de gravures du second Empire, nous retrouvons continuellement des modèles dont le corsage "puce" accompagnait une jupe bleue ou vice-versa.

Un de ces corsages que j'ai vu et admiré ces jours-ci était en panne "ivoire" garni d'un grand rabat de Venise arrondi avec manche courte. Des bretelles de drap blanc doubles, prenant d'une haute ceinture de drap, montaient se perdre dans le rabat, et redescendaient dans le dos, se boutonnant à la jupe très courte de taille, en drap aussi, appliquée de motifs de panne dans le bas.

Frivoline, de "l'Art et la Mode."

Nettoyage des corsages de soie et des souliers de bal

Pour nettoyer la soie blanche, nous conseillons de prendre un linge blanc bien propre que l'on plie plusieurs fois sur lui-même de façon à former un épais tampon qui se place sous la tache ou sous les parties à nettoyer.

Avec un petit morceau de flanelle ou de laine blanche bien propre, on mouille tous les endroits défraîchis en ayant soin d'étendre jusqu'aux coutures, car il arrive très souvent que le liquide employé autrement forme autour de la tache une auréole qu'on ne peut ensuite faire disparaître que très difficilement.

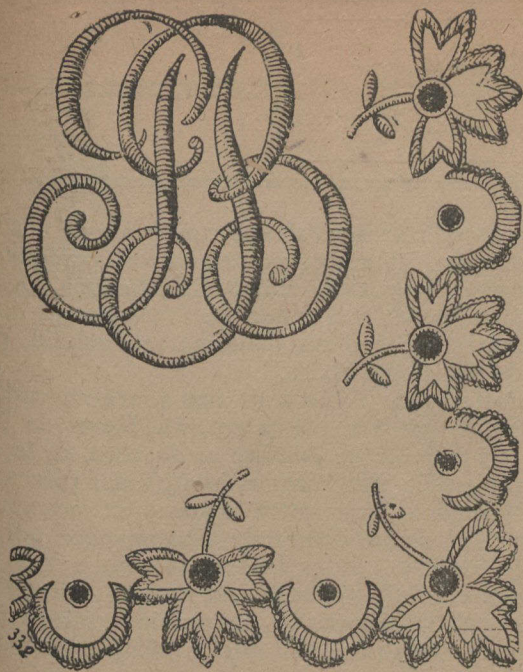
La flanelle est trempée dans de la neufaline, de la benzine ou encore dans de l'essence minérale. L'ammoniaque donne de très bons résultats ainsi que l'éther, mais à ce dernier on reproche une odeur fort désagréable pour beaucoup de personnes ; du reste, cette odeur s'évapore assez rapidement.

Les taches sur les soies de nuances claires s'enlèvent bien avec du talc en poudre dont on pose une pincée sur la tache ; au bout d'une ou deux heures on secoue et la tache doit avoir disparu. On agit de même avec la terre à détacher ou terre de Sommières.

Etoffes de soie piquées de taches

Si les taches ne sont pas trop anciennes vous arriverez assez facilement à les faire disparaître par le moyen suivant :

Prenez un morceau de calicot neuf n'ayant jamais été lavé, c'est-à-dire encore imprégné de son apprêt. Trempez-le dans l'eau et tordez-le légèrement aussitôt ; étendez-le sur une table et mettez votre étoffe de soie par-dessus, le côté taché contre le calicot. Roulez le tout et placez dans un endroit sombre et frais, par exemple dans une cave. Au bout de 24 heures, les taches auront à peu près disparu de la soie.



Le mouchoir que nous publions est à broder au point de feston avec petits oeillets festonnés. Chaque fleur est séparée par un petit feston à dents de rose. Les tiges sont au cordonnet et les petites feuilles qui s'y rattachent sont au plumetis. Monogramme P. B. entrelacés; à broder au plumetis très bourré. Ce monogramme servira pour linge de table.

LA TOILETTE DE CLASSE DES PETITS GARÇONS

Les blouses

Plus volontiers, semble-t-il, on est porté à s'occuper plus de la toilette des petites filles que de celles de leurs jeunes frères. Cela est une erreur, il faut songer aux unes et aux autres; toutefois, nulle de vous, mesdames, ne nous contestera que les costumes de garçons nous modifiant peu, il n'est pas aussi souvent nécessaire de donner des indications, quant à la coupe, à la façon, à la confection, des costumes de garçonnets.

Point n'est besoin, par exemple, de vous dire comment vous devriez faire les manches de blouses, il n'y a guère de complications de coupe ni d'exécution. La manche la plus généralement adoptée est celle qui, taillée droite d'une seule pièce, un peu à la manière de nos manches-blouse, est serrée au bord inférieur par des plis piqués qui forment une sorte de poignet; c'est aussi la manche la plus pratique, en ce sens que si l'enfant, ayant grandi, la manche est devenue trop courte, il est facile de défaire ces plis, d'en effacer la marque avec un linge mouillé et un fer chaud, pour rapporter alors un poignet rond qui peut être en même tissu que la blouse elle-même, si celui-ci existe ou s'il n'a pas changé, à moins que l'on ne mette des poignets en étoffe différente qui se retrouvera alors au col pour n'éveiller aucune idée de raccommodage.

Disons cependant que l'on voit quantité de blouses neuves, sortant de très bonnes maisons, faites avec des manches-blouse à poignets ronds, et ceux-ci sont soit en tissu semblable à la blouse entière, soit en drap, en coutil rayé de biais, de galons ou de soutaches.

La blouse la plus facile à exécuter est celle à gros plis ronds: trois devant, trois derrière, et le tout se complète par un col marin ou un col rabattu; les premiers sont sans doute plus habillés, tandis que le col rabattu, plus simple à faire, est fort bien pour tous les jours, étant donné surtout qu'il se complète presque toujours par une cravate molle que l'on noue sous un col blanc empesé, et c'est tout à fait gentil.

La blouse à col marin n'a en général pas de plis, elle est droite et se ferme au milieu du devant; l'ouverture du col se complète par un gilet intérieur, souvent remplacé par un plastron qui se fixe sur le côté, et en dessous du col, avec des boutons et boutons correspondants.

L'avantage du col marin, c'est qu'on le recouvre de grands cols marins mobiles en coutil de fantaisie bleu, rouge, rayés de galons, ou en coutil à dispositions qui, pour peu salissants qu'ils soient, n'en sont pas moins frais à l'oeil.

Ce qui devra être choisi pour faire des blouses, ce sont des tissus assez solides pour résister aux ébats des garçons. Les serges, qui en général servent à tailler nos costumes, ne sont pas suffisamment épaisses, il vaut mieux prendre des étoffes très bonnes et forcément assez



Angle de mouchoir au plumetis

Ce joli mouchoir se brode sur batiste blanche, la broderie est faite en coton brillant blanc.

Etienne pour mouchoirs à broder également au plumetis.

chers, mais il n'en faut pas de grands métrages, aussi est-on compensé par la durée.

Le mieux que l'on puisse adopter est la serge bleu marine; on prend parfois aussi certains gris foncés mélangés, mais les autres teintes ne sauraient plaire, à moins cependant que l'on n'aime la blouse de fantaisie différente du pantalon qui est alors en flanelle à rayures, en tennis, en drap à dispositions. Les flanelles genre tennis présentent l'avantage de se laver très aisément, mais il ne faut pas en exiger l'usage d'une bonne serge; ces tissus de fantaisie ne nécessitent point de façon, tout simplement trois plis et un col rond.

Il est sans doute superflu de dire que les blouses ne retombent plus sur elles-mêmes, mais que toujours elles sont serrées dans la ceinture ronde.

De La Mode Nationale.

DAISY.

Pensée choisie

La femme a des dévouements que nous ne saurions accomplir, et des haines que nous ne connaissons pas.

Notre Service des Patrons-Primes



Patron No 2224

Manteau pour fillette de 6 à 10 ans. Matériaux, 2½ verges en 48 pouces.



Patron No 2126

Jupe à plis de 22 à 30 pouces de taille. Matériaux, 4 verges en 48 pouces.



Patron No 2225

Manteau pour fillette de 6 à 10 ans. Matériaux, 2½ verges en 48 pouces.

Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, l'âge de l'enfant, ou le tour de taille, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons en font des primes fort avantageuses.

Les écoles Parnassienne et Symboliste

Etude littéraire inédite, écrite pour l'Album Universel

Derrière le magnifique déploiement de Victor Hugo la poésie se transforme et suit le mouvement général de la littérature.

Le temps des exaltations passionnées est fini, le besoin d'effacer le "moi" et les particularités de la vie intime se fait sentir et de ces tendances nouvelles naît l'école Parnassienne. Devenue moins personnelle, la nouvelle poésie rendra les conceptions générales de l'intelligence plutôt que les accidents sentimentaux de la vie individuelle; elle sera surtout pittoresque, ou mieux analytique et représentative faisant ce que Gautier avait appelé de "l'art pour l'art". Tout en sachant gré aux Parnassiens d'avoir combattu le relâchement et la négligence, il faut reconnaître que leur culte de la forme est bien superstitieux. Beaucoup d'entre eux atteignirent parfois à la perfection technique, mais ceux-là seuls méritent vraiment le nom de poètes qui, comme Sully-Prudhomme se dégagèrent d'un mécanisme superficiel et vain: les autres ne sont que d'excellents ouvriers de facture.

Pour surprendre cette poésie en pleine formation, il faut nous arrêter à Baudelaire. Certains lui ont reproché d'avoir peu produit: ce peut être un sage autant que d'un stérile. Un petit volume peut contenir toute une âme, tout un esprit, et louons celui qui s'y concentre au lieu de s'y diluer. Artiste puissant, laborieux, raffiné, parfois prosaïque, il vise à la perfection et y atteint plus d'une fois. Il aime les formes sobres, pleines, solides, le vers large et résonnant:

"Un appel de chasseurs perdu dans les grands bois."

Venons aux maîtres en qui s'incarne le besoin nouveau des esprits. Dès 1853, M. Leconte de Lisle a trouvé la voie dans les "Poèmes antiques" et les "Poèmes barbares." Au lieu de crier en pur lyrique ses incertitudes et ses angoisses, il préfère les dérober derrière celles de la nature même. Si le romantisme avait procédé d'un christianisme sentimental qui se traduisait par l'expression de la personnalité intime, ce poète n'a rien de chrétien; ce qu'il veut c'est que sa poésie exprime, au lieu d'un "moi" inconsistant, l'âme même de l'humanité. Il aime les fugitives apparences de l'être et ses descriptions sont d'une intensité de couleurs, d'une énergie de reliefs à laquelle rien dans la poésie contemporaine ne saurait être comparé:

EXTRAIT DE "MIDI"

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux
La lointaine forêt dont la lisière est sombre
Dort là-bas immobile en un pesant repos.
Non loin quelques boeufs blancs couchés parmi les herbes
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achevent jamais."

Avec M. Leconte de Lisle la poésie fuit vers l'archéologie et l'histoire; avec M. Sully-Prudhomme, elle s'allie à la philosophie et à la science. Cet écrivain a de profondes tendresses et d'abondantes pitiés qui naissent en lui d'un pessimisme délicat et pénétrant. C'est le poète de la vie intérieure: il se replie sur lui-même, lit dans son âme et y distingue les plus fines nuances de sentiment; de là une sensibilité réfléchie et sagace qui a pour expression je ne sais quel lyrisme analytique. Ni cri, ni révolte, ni tension même; une tristesse douce toute en demi-teintes; un vif sentiment de la misère humaine; un chagrin sans violence des êtres et des formes qui passent. Tels sont les principaux caractères de ses poèmes exquis qui notent toutes les délicates impressions et évoquent en nous d'invincibles forces morales.

EXTRAIT DU "CYGNE"

"Sans bruit sous le miroir des lacs profonds et calmes,
"Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
"Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
"A des neiges d'avril qui croulent au soleil;
"Mais ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
"Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
"Tantôt le long des pins séjour d'ombre et de paix,
"Il serpente, et, laissant les herbages épais
"Trainer derrière lui comme une chevelure,
"Il va d'une tardive et languissante allure."

Parallèlement au roman naturaliste, il se développe une poésie naturaliste toute appliquée à rendre les aspects de la vie familière de la

plus vulgaire réalité même triviale, même laide. Ayant une merveilleuse faculté d'assimilation et une extraordinaire habileté de facture, M. François Coppée s'est acquis dans ce genre le renom d'un maître. Il prétendit être le poète des humbles; il le serait en effet si sa naïveté ne sentait l'affectation, sa simplicité l'artifice; si sa sympathie était plus profonde et moins mièvre. Peintre des faubourgs parisiens et des paysages de barrière, M. François Coppée a pour domaine propre les terrains vagues, les quais et les vieux ponts, les talus lépreux et les chemins noirs semés d'écaillés d'huîtres.

PECHEUR A LA LIGNE

Assis, les pieds pendants sous l'arche d'un vieux pont,

Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles
Et, tandis que les flots, apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe — il est midi.

Nous trouvons aussi quelques esquisses réalistes dans M. de Hérédia. Disciple préféré de Leconte de Lisle, il manifesta de suite une puissante originalité dans l'impeccable facture de ses sonnets. Il renferme en eux toute l'histoire humaine depuis l'antiquité en passant par le moyen-âge et la renaissance, il en peint tous les détails dans des miniatures d'une délicate et puissante beauté. C'est le plus impersonnel, le plus artiste des Parnassiens, ses sonnets ne contiennent aucune licence, aucune impropreté, pas une rime banale ou facile; ils allient la concision à l'ampleur, la magnificence à la rectitude.

FRAGMENT DU SONNET "LE SAMOURAI"

D'un doigt distrait frôlant la sonore bèva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, sur la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.
Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

LE SYMBOLISME

La poésie des Parnassiens avait été dans son essence logique et didactique, appliquée soit à reproduire les formes et les couleurs, soit à transcrire logiquement les idées. Telle que la conçurent les jeunes poètes, elle devait traduire au contraire, ce que l'âme recèle de plus profond et presque d'inconscient. Dérivée d'un idéalisme sentimental qui est en opposition avec le positivisme critique du Parnasse, la poésie des novateurs substitue la synthèse à l'analyse, la suggestion à la représentation, la musique à la peinture: elle traduit le rêve, le mystère, l'intimité mobile et fuyante de l'âme. Le symbole est fondé sur une correspondance entre deux objets dont l'un appartient généralement au monde physique et l'autre au monde moral. D'ailleurs le symbolisme ne consiste pas à faire des symboles en forme, suivis et longuement développés: pour appartenir à cette école, il suffit d'exprimer les secrètes affinités des choses avec notre âme.

Si l'idéal Parnassien se rattachait au réalisme, si son art était une représentation directe la nouvelle poésie s'y oppose comme étant une sorte d'évocation. Parallèlement les poètes revendiquèrent de grandes libertés dans la forme, libertés avec la syntaxe, avec le vocabulaire, avec la rime qu'ils s'attachèrent à atténuer, et surtout avec la métrique; leurs vers libres dont la longueur dépasse parfois celle de l'alexandrin, se distinguent à peine de la prose.

Le mouvement symboliste a eu pour précurseurs Alfred de Vigny et surtout Charles Baudelaire. L'initiateur de l'école fut Stéphane Mallarmé; mais le maître dont elle se réclame est Paul Verlaine dont l'inspiration originale et sincère dépasse, à vrai dire, l'esthétique du groupe.

Subtile, souvent déconcertant et même parfois peu intelligible, la poésie de ce dernier est aussi fiévreuse et tourmentée que son existence, mais elle révèle un merveilleux tempérament de poète lyrique. Elle exhale d'étranges

parfums: relents d'alcôve mêlés à des odeurs d'encens. Mais ce poète, parfois cynique, a certaines pages inoubliables, effusions toutes spontanées de son cœur, demeuré jusque dans les pires événements, d'une naïveté candide qui surprend et qui attire.

Cette jeune école a de nos jours un maître plein de génie et de talent, M. Henri de Regnier. Poète de l'ombre et du rêve, de la lumière voilée, des mirages fugitifs, ses pièces ne font qu'émouvoir notre rêverie en accompagnant la sienne d'une lointaine musique qui en esquisse à peine les incertains contours. Le charme subtil de vague et flottante imprécision qui se dégage de sa poésie la fait parfois dégénérer en je ne sais quelle mélodie inconsistante et diffuse:

LE BOUQUET (FRAGMENT DE SONNET)

"Sur la rosace éclore au centre du parquet,
"Pose ton pied léger, écoute et sois furtive;
"La solitude parle à celle qui arrive:
"N'as-tu pas entendu le marbre qui craquait

"La harpe tremble et vibre à ton pas indiscret.
"Le lustre se balance et le cristal s'avive,
"De ce qui semble mort crois-tu que rien ne vive?
"La glace a son fantôme et tout a son secret.

Au moment de terminer cette étude, je crois manquer à mon devoir si je ne signalais à l'attention de mes lecteurs les oeuvres de l'un des derniers représentants de l'école symboliste, M. Robert de Montesquiou-Fézensac, poète subtil et raffiné enivré des couleurs et des parfums, esprit d'une suprême et précieuse distinction, il a le goût des sensations rares et des titres bizarres, il se fait remarquer par une forme originale et pure, une inspiration noble et élevée qui font de lui un véritable gentilhomme de lettres.

Bien que la longueur de ces quelques notes ne me permette pas de faire de longues citations, je prends néanmoins la liberté de transcrire ici l'un des poèmes les plus remarquables de son livre "Chauves souris."

LE COUCHER DE LA MORTE

"Un jour quelle sentit que son cœur était las,
"Comprenant qu'il fallait mourir à cette peine,
"Elle fit travailler une bière d'ébène
"Et disposer au fond de riches matelas.

Pour qu'ils fussent soyeux elle les fit emplier
De tous les billets doux dont on l'avait lassée;
Dans la chambre on les voit apporter par brassée
Et bientôt le tapis s'en voit ensevelir.

Longtemps on en bourra les coussins de linon,
Longtemps on les tassa dans les grands sacs d'étoffe;
Parfois on voyait luire au passage une strophe,
Parfois, à la volée, on distinguait un nom.

Et quand elle se fut de ce geste acquittée,
La belle fut plus calme, en pensant que, ce jour,
Elle aurait, pour dormir sa dernière nuitée,
Un lit harmonieux de murmures d'amour.

"Or quand elle fut morte, et sous la planche sombre,
Quand on l'eut mise au lit de son cercueil soyeux,
Voici quelle entendit un murmure joyeux,
Comme un bruit de rameaux dans les sentiers pleins d'ombre.

"On eut dit un baiser de brises très léger
"Sur les feuilles du tremble aux ramures peureuses,
Un bruit harmonieux de choses langoureuses
Qui parfois de sanglots paraissait arpèger;

"Modulant des aveux, des larmes, des prières,
Des adorations, des imprécations,
Qui passaient sur l'écho lointain des passions,
Comme un soupir du vent sur les roses bruyères;

"Et c'était les espoirs et les desirs d'un jour
Qui reprenaient de loin leurs tendresses finies,
Pour tramer à la morte un lit de symphonies,
Un glas délicieux, de profonds d'amour.

"Et quand les érudits et les archéologues
Ouvrirent le tombeau de cette Tahosier;
Ce qu'ils virent fut propre à leur faire poser
L'air expérimenté de leurs allures rogues.

La morte, par mille ans de ténèbre arrosée
Dormait, sans une atteinte et sans une pâleur
Sur sa couche d'amour, on eut dit une fleur
Que de loin vivifiée une ancienne rosée.

"D'un effluve d'extase éternelle embaumée,
"Sur un tapis de mousse, immarcescible lys,
"Elle était, sur le bord de ses rêves finis
"Celle qui ne meurt point tant elle fut aimée;

"Et quand du divin socle ils la firent descendre,
"Pour chercher du secret l'invisible filon,
"Ce qui reste du vol saisi d'un papillon
"Leur filtra dans la main, en lumineuse cendre.

Cette pièce donne une juste idée de la manière du jeune, profond et célèbre symboliste qu'est l'auteur des "Chauves souris."

Raymond BOMET.

N. D. L. R. — Nos lecteurs voudront bien remarquer que nous avons déjà publié intégralement la plupart des poésies citées dans cette étude.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Elle comprit ce qu'il voulait. Ce fut un éclair. Elle ne s'était jamais sentie tant offensée dans sa dignité de femme. Pâle de honte et de terreur, elle retira vivement sa main.

—Monter à la grande salle! frémit-elle, en reculant toujours, aller me donner en spectacle à vos convives? François Bigot! épargnez-moi cette honte et cette humiliation! Je suis devenue méprisante, je le sais, mais, ô mon Dieu! je ne suis point assez vile encore, n'est-ce pas, pour être montrée comme une infâme, à ces hommes ivres qui m'appellent à grands cris! oh! non!

—Bah! Vous vous occupez trop des convenances, Caroline, répliqua Bigot, qui s'inquiétait un peu de son attitude. Comment! les plus belles dames de Paris ne trouveraient pas déplacé de paraître en costumes d'Hébéas et de Ganymèdes, devant le régent duc d'Orléans, pendant les beaux jours de la jeunesse du roi, et plus tard elles firent la même chose, dans l'une des plus grandes fêtes que le roi donna à Choisy... Ainsi, venez, ma chère, venez!..

Il l'entraîna vers la porte.

—Épargnez-moi! François! s'écria-t-elle, en tombant à genoux, le visage caché dans ses mains et fondant en larmes. Épargnez-moi! François! Oh! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait mourir, avant que vous soyez venu me commander une chose que je ne peux pas faire, que je ne veux pas faire! ajouta-t-elle, en lui saisissant les mains.

—Je n'ordonne pas, Caroline; je vous fais part du voeu exprimé par mes convives. Non, ce n'est pas moi qui exige cela; j'y consens pour leur faire plaisir, répondit Bigot.

Il était touché de ses larmes et de ses supplications. Il n'avait pas prévu une aussi pénible scène.

—Oh! merci! François! merci de cette bonne parole!... Je savais bien que vous ne me commandiez pas une chose aussi honteuse... Vous n'êtes pas sans pitié pour l'infortunée Caroline... non, vous ne la montrerez pas à ces hommes...

—Non! répliqua-t-il avec impatience, ce n'est pas moi, c'est Cadet qui a eu cette idée! Il devient fou quand il boit trop; moi aussi, sans ce la je ne l'aurais jamais écouté! Tout de même, Caroline, j'ai promis de vous amener, et mes amis vont se moquer de moi s'ils me voient revenir seul... Viens, pour l'amour de moi, Caroline!... Arrange un peu ces beaux cheveux en désordre; je vais être fier de toi, va, ma Caroline! Il n'y a pas une femme de la Nouvelle-France qui peut t'être comparée, ô ma belle Caroline!

—François! dit-elle avec un sourire plein de tristesse, il y a longtemps que vous me parlez ainsi... je veux réparer le désordre de mes cheveux, mais pour vous seul...

Rougeâtre, elle roula de sa main habile, comme une couronne autour de son front, ses longues tresses noires. Elle ajouta:

—Un jour, il m'en souvient, j'aurais été au bout du monde pour vous entendre dire ces douces paroles... Hélas! c'est fini! vous ne pouvez plus être orgueilleux de moi comme aux jours heureux d'autrefois, quand nous étions à Grand Pré!! Non, ces jours d'amour et d'ivresse ne reviendront plus jamais! jamais!

V

Bigot gardait le silence; il ne savait plus ce qu'il devait répondre, ni ce qu'il avait à faire. La transition de la salle de l'orgie aux plaintes et aux larmes de l'alcôve, l'avait dégrisé. Avec sa raison, il avait aussi retrouvé un peu de douceur.

—Caroline, dit-il, je n'insisterai pas davantage. On me dit méchant et vous me croyez tel;

(1) Voir le numéro 1176 de l'«Album Universel», et les suivants.



mais je ne suis pas brutal. C'est une promesse que j'ai faite étant ivre. Varin, cet animal d'ivrogne, vous a appelée la reine Vashti, et m'a supplié de vous amener dans la salle du festin, pour que tous vous admirent; et moi, j'ai juré que pas une des beautés qu'ils vantent n'est comparable à vous....

—Le sieur Varin m'a appelée la reine Vashti? Hélas! il est peut-être bon prophète sans le savoir! fit-elle avec une amertume profonde. La reine Vashti refusa d'obéir au roi qui lui commandait de lever son voile pour que les grands de la cour, réunis dans une fête bachique, fussent témoins de sa beauté. Elle fut chassée et une autre monta sur le trône à sa place. Telle pourrait bien être ma destinée, François!

—Alors, vous ne voulez pas venir, Caroline?

—Non! tuez-moi si vous le voulez, et portez leur mon cadavre!... mais, jamais vivante, je ne paraîtrai devant des hommes... C'est à peine si je puis soutenir votre regard, François, ajouta-t-elle en détournant ses yeux pleins de larmes et sa figure rouge de honte.

—C'est bien, Caroline, reprit Bigot qui admirait réellement son esprit et son énergie; ils finiront sans vous voir leur joyeuse fête. Ils boiront sans vous aux torrents de vin qui coulent depuis la nuit!...

—Et les pleurs coulent ici, dit-elle tristement... les pleurs coulent bien abondants!... Puissiez-vous, François, n'en jamais connaître l'amertume!...

Bigot marchait d'un pas mieux affermi qu'à son arrivée. Les fumées du vin se dissipaient. C'était au moment où les convives chantaient la chanson qu'avait entendue le colonel Philibert en arrivant au château. A peine le refrain fut-il achevé que des coups, répétés avec une fiévreuse impatience, firent retentir la porte.

—Ma chère enfant, dit-il, repose-toi, maintenant, calme-toi. François Bigot n'oublie pas les sacrifices que tu as fait pour son amour. Il faut que j'aie rejoint les hôtes qui m'appellent ou plutôt te demandent à grands cris.

Il voulut s'éloigner:

—François! dit-elle en le retenant par la main; et elle tremblait et sa voix était douce et plaintive, François! si vous vouliez renoncer à la société de ces hommes et bannir de votre table ces malheureux excès, la bénédiction du Seigneur descendrait sur votre tête et le peuple vous aimerait encore... François! vous pouvez devenir aussi bon que vous êtes grand. Il y a longtemps que je voulais vous parler ainsi, et je n'osais jamais, j'avais peur. Aujourd'hui, je suis sans crainte, car vous venez de vous montrer plein de bonté pour moi.

Bigot ne pouvait être tout à fait insensible à cette voix pleine de douceur et de tristesse; mais il était le jouet d'influences étrangères: il ne s'appartenait plus.

—Caroline! répondit-il, votre conseil est sage et bon comme vous-même; j'y songerai pour l'amour de vous, si non pour moi. Adieu! pauvre chère! allez vous reposer... ces veilles douloureuses vous tuent et je veux que vous viviez pour voir des jours meilleurs et plus beaux.

—Je le veux bien. Et elle l'enveloppa d'un regard débordant de tendresse. Après ces bonnes paroles, je vais bien reposer, ô mon François! Jamais la rosée du ciel n'a été douce aux fleurs comme votre voix à ma pauvre âme...

Bigot sortit plus triste et meilleur qu'il n'avait jamais été. Mais ce ne fut que pour un moment.

Caroline, vaincue par les émotions, rentra dans sa chambre, et se jeta sur sa couche, im-

plorant les bénédictions du ciel sur celui qui l'avait si cruellement trahie; mais quand l'amour parle au coeur de la femme, elle ne sait que s'apitoyer, compatir et pardonner chaque fois qu'on l'offense.

VI

—Ha! ha! fit Cadet en voyant rentrer l'Intendant dans la salle toute retentissante des éclats du délire, ha! ha! Son Excellence propose et la dame dispose!... Elle a une volonté à elle, la belle dame! et elle refuse d'obéir. En vérité, l'Intendant a l'air de venir de Quimper-Corentin, où l'on ne trouve jamais rien de ce que l'on cherche.

—Silence! Cadet! pas de folies! répliqua Bigot avec impatience, bien que d'ordinaire il souffrit que l'on dit en sa présence des choses bien pires.

—Des folies? c'est vous qui en faites, Bigot! Cadet pouvait dire tout ce qu'il lui plaisait, et il ne se gênait nullement.

—Avouez, Excellence, continua-t-il, qu'elle est aussi cagneuse que Saint Pedauque de Dijon. Elle n'ose pas marcher sur nos tapis, parce qu'elle a peur de nous montrer ses grands pieds.

Cette grosse plaisanterie arracha un éclat de rire à Bigot. Les pouvoirs occultes de la salle du banquet l'emportaient sur ceux de la chambre secrète. Il répliqua avec politesse cependant:

—Je l'ai dispensée de paraître, Cadet. Elle est indisposée... ou elle n'aime pas à se montrer... ou elle a d'autres raisons, et quand une femme donne une raison un gentilhomme n'insiste pas.

—Dieu du ciel! murmura Cadet, le vent souffle d'un point nouveau: il fraîchit et vient de l'est; gare à l'orage!

Et avec toute la gravité que peut avoir un homme ivre, il commença à chanter ce refrain de chasse de Louis XIV:

Sitôt qu'il voit sa chienne,
Il quitte tout pour elle.

Bigot partit d'un grand éclat de rire.

—Cadet, dit-il, quand tu es saoul, tu es le plus grand bandit de la chrétienté, et tu en es le plus fin coquin lorsque tu es à jeun.

Laissons reposer la belle et buvons en son honneur: Valets, apportez de l'eau-de-vie! Nous nous demanderons s'il est jour quand minuit sonnera à la vieille horloge du château.

VII

Les coups de Philibert retentirent de plus en plus forts et furent entendus jusque dans la salle! Bigot ordonna aux valets d'aller voir qui se permettait de troubler ainsi la fête.

—Ne laissez entrer personne! Il est défendu d'ouvrir quand la grande compagnie est assemblée pour traiter d'affaires. Prenez des fouets, valets, et chassez l'insolent!... quelque misérable habitant, je parie, qui s'en vient pleurnicher parce que les pourvoyeurs du roi lui auront pris des oeufs et du lard!

Un serviteur revint, portant une carte sur un plateau d'argent.

—Un officier en uniforme attend votre Excellence, dit-il à Bigot; il apporte des ordres du gouverneur.

Bigot regarda la carte en fronçant les sourcils, et ses yeux étincelèrent quand il lut le nom.

—Le colonel Philibert! exclama-t-il, l'aide-de-camp du gouverneur! Qu'est-ce qui l'amène à pareil moment? Entendez-vous? continua-t-il en se tournant vers Varin. C'est votre ami de Louisbourg, celui qui allait vous mettre dans les fers, et vous envoyer en France pour vous faire juger, quand la garnison menaçait de livrer la place parce que nous ne voulions pas la payer.

Varin n'était pas tellement ivre qu'il ne sen-

tit la rage lui monter au coeur, à ce nom de Philibert. Il jeta sa coupe sur la table :

—Je ne boirai pas une goutte tant qu'il ne sera pas sorti! s'écria-t-il. Maudit cou-croche de La Galissonnière! ne pouvait-il pas envoyer un autre messenger à Beaumanoir?... Mais je garde son nom sur ma liste; il me paiera tôt ou tard ses insolences de Louisbourg!

—Tut! tut! fermez vos livres; vous êtes trop commerçants pour des gentilshommes, fit Bigot. Il s'agit de décider si nous allons permettre à Philibert de nous apporter ses ordres ici; par Dieu! nous ne sommes guère présentables....

Présentables ou non, il avait à peine achevé que, Philibert, las d'attendre, et trouvant la porte ouverte, se précipita à l'intérieur. Il parut dans la grande salle.

VIII

Un moment, il s'arrêta stupéfait devant la scène dégoûtante qu'il aperçut.

Il se sentit écoeuré par ces visages enlumines, ces langues embarrassées, ce désordre, ces ordures, cette puanteur de l'orgie. Il eut peine à contenir son indignation, à la vue de tant de gens de haut rang et de hautes positions, qui se vautraient encore à pareille heure dans la débauche.

Bigot était trop habile pour manquer de politesse.

—Vous êtes le bienvenu! colonel Philibert, dit-il; vous n'étiez pas attendu, mais vous êtes le bienvenu. Approchez: voyez d'abord, avant de vous acquitter de votre message, l'hospitalité qui se donne à Beaumanoir... Vite! serveurs! des coupes nouvelles et des carafes pleines en l'honneur du colonel Philibert.

—Merci de votre politesse, chevalier. Vous me pardonnerez bien si je m'acquitte de mon message immédiatement; mon temps ne m'appartient pas aujourd'hui, et je ne puis m'asseoir. Son Excellence le gouverneur désire votre présence et celle des commissaires royaux au conseil de guerre qui aura lieu cet après-midi. On vient de recevoir des dépêches du pays, par le "Fleur de lys"; et il faut que le conseil s'assemble immédiatement.

Philibert songea à l'importance des questions qui allaient être discutées; il pesa l'attitude de ces hommes qui allaient former le conseil, et une rougeur subite lui monta au front. Il refusa de boire et s'éloigna de la table en saluant l'Intendant et ses compagnons.

IX

Il se retirait. Alors, de l'autre bord de la table une voix lui cria :

—Mais, par tous les dieux! c'est lui! Pierre Philibert, arrête!

Le Gardeur de Repentigny se précipita comme un tourbillon, renversant chaises et convives, tout ce qui lui barrait le chemin. Il courut vers le colonel. Celui-ci ne le reconnut pas à cause du désordre de ses vêtements et de sa figure, et le repoussa pour ne pas subir ses embrassements.

—Mon Dieu, Pierre! est-ce que tu ne me reconnais pas? fit Le Gardeur, piqué au vif. Je suis Le Gardeur de Repentigny. Regarde-moi bien, mon cher ami, voyons! regarde-moi bien.

Philibert fixa sur lui un regard tout plein d'étonnement et de douleur :

—Toi? toi, Le Gardeur de Repentigny? est-ce possible? Le Gardeur ne t'a jamais ressemblé; Le Gardeur ne s'est jamais mêlé à des gens comme ceux que je vois!

Philibert avait échappé ces dernières paroles. Heureusement pour lui, elles furent étouffées par la tapage de la salle; sans cela il aurait pu les payer de sa vie.

—C'est cependant moi, Pierre! regarde-moi encore, reprit Le Gardeur; je suis bien celui que tu as un jour retiré du Saint-Laurent; je suis le frère d'Amélie.

Philibert regarda fixement Le Gardeur, et il ne douta plus. Il l'attira sur sa poitrine, disant d'une voix émue et pleine de pitié :

—O! Le Gardeur! je te reconnais maintenant! mais où et comment je te retrouve! Combien de fois j'ai rêvé de te revoir encore! mais dans la chaste et vertueuse maison de Tilly, jamais ici! Que fais-tu ici, Le Gardeur?

—Pardonne-moi, Pierre! je sais comme il est honteux d'être ici.

Sous le regard de son ami, Le Gardeur s'était tout à coup transformé; il était devenu un autre homme. La surprise semblait l'avoir dégrisé.

—Ce que je fais ici, mon cher ami! reprit-il, en portant ses regards autour de la salle, c'est plus aisé à voir qu'à dire. Mais, par tous les saints! j'en ai fini! Tu retournes à la ville tout de suite, Pierre?

—Tout de suite, Le Gardeur, le gouverneur m'attend.

—Alors je m'en retourne avec toi. Ma bonne tante et ma soeur sont à Québec. J'ai su ici même leur arrivée; j'aurais dû partir sur-le-champ, mais le vin de l'Intendant a eu trop d'empire sur moi. Qu'ils soient tous maudits! parce qu'ils m'ont déshonoré à tes yeux, Pierre... et aux miens!

Philibert tressaillit en apprenant qu'Amélie était à Québec.

—Amélie est en ville? répéta-t-il d'une voix joyeusement surprise; je n'espérais pouvoir sitôt lui présenter mes hommages, à elle et à madame de Tilly.

Son coeur battait fort à la pensée de revoir cette belle jeune fille dont le souvenir avait depuis tant d'années embelli ses rêves les plus suaves et inspiré ses actions les plus nobles.

—Viens, Le Gardeur, dit-il, prenons congé de l'Intendant et regagnons la ville; mais pas dans l'état où tu es, ajouta-t-il en souriant, au moment où Le Gardeur le prenait par le bras pour sortir. Pas dans cet état, Le Gardeur; baigne-toi, lave-toi, purifie-toi; je vais attendre au grand air, dehors. L'odeur de cette pièce me suffoque.

X

—Le Gardeur! cria Varin, de l'autre côté de la table, vous n'allez pas nous laisser, j'espère, et forcer les gens à se séparer. Attendez un peu; nous allons boire quelques rondes encore et nous partirons tous ensemble.

—J'ai fini mes rondes, pour aujourd'hui, Varin; puissè-je avoir fini pour jamais! Le colonel Philibert est mon meilleur ami; je vous laisse vous-même pour le suivre; ainsi, excusez-moi.

—Vous êtes excusé, Le Gardeur, répliqua Bigot avec d'autant plus de politesse qu'il détestait cette amitié entre Philibert et Le Gardeur. Nous devons tous partir quand les cloches de la cathédrale sonneront midi, ajouta-t-il. Acceptez le coup d'adieu, Le Gardeur, et décidez le colonel à l'accepter aussi, car j'ai peur qu'il ne loue guère notre hospitalité.

—Pas une goutte de plus, aujourd'hui! serait-ce de la coupe de Jupiter lui-même!

Le Gardeur repoussait d'autant mieux la tentation qu'il sentait son ami Philibert le tirer par sa manche.

—C'est bien! comme vous voudrez, Le Gardeur; du reste, je crois que nous en avons tous assez, peut-être trop, même.

Et il se mit à rire. Il ajouta :

—Je crois que le colonel Philibert nous fait rougir... ou plutôt nous ferait rougir, si nous ne portions déjà sur nos visages les teintes vermeilles de Bacchus.

Philibert, avec une politesse tout officielle, dit adieu à l'Intendant et aux convives.

Deux valets servirent Le Gardeur. Il se mit au bain et prit des vêtements nouveaux. Un peu plus tard, il sortait du château, à peu près sobre, et transformé en un brillant chevalier. Seulement, autour des yeux, une rougeur cuisante restait pour raconter la débauche de la nuit.

A la porte du château, assis avec la gravité d'un juge, sur le montoir, maître Pothier écoutait, en attendant le retour du colonel Philibert, les bruits joyeux de l'intérieur, le chant, la musique et le choc des coupes; et tout cela formait à son avis, le plus harmonieux concert qu'il fût possible d'imaginer.

—Je n'ai pas besoin de vous pour m'en retourner, maître Pothier, voici votre salaire, lui dit Philibert en lui mettant quelques pièces d'argent dans la main. Ma cause est gagnée! ajouta-t-il. N'est-ce pas, Le Gardeur?

Il regardait son ami d'un air de triomphe en disant cela.

—Bonsoir, maître Pothier! dit-il au vieux no-

taire, et il s'éloigna en compagnie de son ami.

Le vieux notaire ne pouvait pas les suivre; il alla cahotant, par derrière, pas fâché d'avoir le temps et le loisir de conter et faire sonner ses pièces de monnaie. Il était dans cet heureux état d'un homme dont les espérances sont plus que réalisées. Il se voyait à l'auberge de la bonne dame Bédard, dans la charmante petite salle à manger, bien assis dans le vieux fauteuil, le dos tourné au foyer, le ventre appuyé à la table, un plat de rôti fumant devant lui, une bouteille de cognac d'un côté, un flacon de cidre de Normandie de l'autre, et avec lui, pour boire et manger mieux, un ou deux bons compères. Alertes, avec des pieds mignons et des mains habiles, la belle Zoé Bédard s'empressait de les servir.

Oui! ce tableau d'un bonheur parfait flottait devant les yeux fatigués de maître Pothier, et il était ravi de cet Eden nouveau, sans arbres et sans fleurs, mais orné de tables, de coupes, de plateaux et de tout ce qu'il fallait pour les bien remplir.

—Un digne gentilhomme et un brave officier! je le jure! disait-il en galopant. Il est généreux comme un prince, attentif comme un évêque, capable de faire un juge, et un juge en chef encore! Que voudriez-vous faire pour lui, maître Pothier? Je réponds à l'interrogation de la cour: je ferais son contrat de mariage, je rédigerais ses dernières volontés, son testament, avec le plus grand plaisir et gratuitement. Pas un notaire, dans la Nouvelle-France, ne pourrait faire plus! Alors son imagination vagabonde se porta sur un texte qu'il aimait beaucoup, "la grande nappe toute couverte d'oiseaux et de poissons de diverses espèces, bons à manger": et il répéta les paroles bibliques, mais la langue lui fourcha, et au lieu de dire: Pierre, lève-toi, tue et mange! il cria: Pothier, lève-toi, tue et mange!

CHAPITRE IX

PIERRE PHILIBERT

I

Le colonel Philibert et Le Gardeur galopèrent à travers la forêt de Beaumanoir. Ils se rappelaient avec une douce émotion les principaux incidents de leur vie, depuis leur séparation, évoquaient les temps du collège, les jours de congé, les courses dans les bois de Tilly; et toujours, dans ces évocations du passé, ils voyaient apparaître la suave figure de leur gentille compagne, Amélie de Repentigny. Ce nom d'Amélie, quand il passait sur les lèvres de Le Gardeur, ce nom d'Amélie résonnait d'une manière plus suave, aux oreilles de Philibert, que les cloches harmonieuses de Charlesbourg.

L'homme le plus brave de la Nouvelle-France ne put s'empêcher de trembler, quand, avec une apparence indifférence, il demanda si Amélie se souvenait encore de lui; il avait été si longtemps éloigné! Il trembla, et son coeur cessa de battre, car son bonheur, il le sentait bien, ne dépendait plus que d'un mot.

—Si elle se souvient de toi, Pierre Philibert! exclama Le Gardeur, avec impétuosité, elle m'oublierait plutôt que de t'oublier... Sans toi elle n'aurait plus de frère aujourd'hui. Elle unit nos deux noms dans ses prières de chaque jour; elle prononce le tien par reconnaissance, le mien par pitié, car je suis indigne d'elle, et j'ai besoin plus que toi, de son aide. Philibert, tu ne connais pas Amélie, si tu la crois capable d'oublier un ami comme toi!

Philibert tressaillit d'une grande joie. Trop heureux pour parler, il chevaucha quelque temps en silence. Et après quelques moments :

—Elle doit être bien changée? demanda-t-il.

—Changée? oh! oui! répondit Le Gardeur tout gaiement. C'est à peine si je puis reconnaître, dans la belle et grande dame d'aujourd'hui, nos gentils yeux noirs d'autrefois. Mais, par exemple! c'est toujours le même coeur aimant, le même esprit chaste, les mêmes manières élégantes, le même sourire enchanteur. Elle est peut-être un peu plus silencieuse, et un peu plus pensive qu'autrefois! peut-être un peu plus particulière dans l'observation de ses pratiques religieuses. Tu t'en souviens, je l'appelais souvent pour rire, notre sainte Amélie; je pourrais l'appeler ainsi pour tout de bon, aujourd'hui, et en vérité, elle le mérite.

COLOMBA

... Par ...
Prosper Mérimée

(Suite et fin) 1

nouvellement découvert, que tous les étrangers allaient voir. Descendus dans l'intérieur du monument, Orso et sa femme tirèrent des crayons et se mirent en devoir d'en dessiner les peintures; mais le colonel et Colomba, l'un et l'autre assez indifférents pour l'archéologie, les laissèrent seuls et se promenèrent aux environs.

—Ma chère Colomba, dit le colonel, nous ne reviendrons jamais à Pise à temps pour notre "luncheon." Est-ce que vous n'avez pas faim? Voilà Orso et sa femme dans les antiquités; quand ils se mettent à dessiner ensemble, ils n'en finissent pas.

—Oui, dit Colomba, et pourtant ils ne rapportent pas un bout de dessin.

—Mon avis serait, continua le colonel, que nous allassions à cette petite ferme là-bas... Nous y trouverons du pain, et peut-être de l'aleatico, qui sait? même de la crème et des fraises, et nous attendrons patiemment nos dessinateurs.

—Vous avez raison, colonel. Vous et moi, qui sommes les gens raisonnables de la maison, nous aurions bien tort de nous faire les martyrs de ces amoureux qui ne vivent que de poésie. Donnez-moi le bras. N'est-ce pas que je me forme? Je prends le bras, je mets des chapeaux, des robes à la mode; j'ai des bijoux; j'apprends je ne sais combien de belles choses; je ne suis plus du tout une sauvagesse... Voyons un peu la grâce que j'ai à porter ce châle... Ce blondin, cet officier de votre régiment qui était au mariage... mon Dieu! je ne puis pas retenir son nom; un grand frisé, que je jetterais par terre d'un coup de poing...

—Chatworth? dit le colonel.

—A la bonne heure! mais je ne le prononcerais jamais. Eh bien! il est amoureux fou de moi.

—Ah! Colomba, vous devenez bien coquette... Nous aurons dans peu un autre mariage.

—Moi! me marier? Et qui donc élèverait mon neveu... quand Orso m'en aura donné un? qui donc lui apprendrait à parler corse?..... Oui, il parlera corse, et je lui ferai un bonnet pointu pour vous faire enrager.

—Attendez d'abord que vous ayez un neveu; et puis vous lui apprendrez à jouer du stylet, si bon vous semble.

—Adieu les stylets, dit gaiement Colomba; maintenant j'ai un éventail, pour vous en donner sur les doigts quand vous direz du mal de mon pays."

Causant ainsi, ils entrèrent dans la ferme, où ils trouvèrent vin, fraises et crème. Colomba aida la fermière à cueillir des fraises pendant que le colonel buvait de l'aleatico. Au détour d'une allée, Colomba aperçut un vieillard assis au soleil sur une chaise de paille, malade, comme il semblait; car il avait les joues creuses, les yeux enfoncés; il était d'une maigreur extrême, et son immobilité, sa pâleur, son regard fixe, le faisaient ressembler à un cadavre plutôt qu'à un être vivant. Pendant plusieurs minutes, Colomba le contempla avec tant de curiosité qu'elle attira l'attention de la fermière.

—Ce pauvre vieillard, dit-elle, c'est un de vos compatriotes, car je connais bien à votre parler que vous êtes de la Corse, mademoiselle. Il a eu des malheurs dans son pays; ses enfants sont morts d'une façon terrible. On dit, je vous demande pardon, mademoiselle, que vos compatriotes ne sont pas tendres dans leurs inimitiés. Pour lors, ce pauvre monsieur, resté seul, s'en est venu à Pise, chez une parente éloignée, qui est la propriétaire de cette ferme. Le brave homme est un peu timbré; c'est le malheur et le chagrin... C'est gênant pour madame, qui reçoit beaucoup de monde; elle l'a donc envoyé ici. Il est bien doux, pas gênant; il ne dit pas

trois paroles dans un jour. Par exemple, la tête a démenagé. Le médecin vient toutes les semaines, et il dit qu'il n'en a pas pour longtemps.

—Ah! il est condamné? dit Colomba. Dans sa position, c'est un bonheur d'en finir.

—Vous devriez, mademoiselle, lui parler un peu corse; cela le ragaillardirait peut-être d'entendre le langage de son pays.

—Il faut voir, dit Colomba avec un sourire ironique; et elle s'approcha du vieillard jusqu'à ce que son ombre vint lui ôter le soleil. Alors le pauvre idiot leva la tête et regarda fixement Colomba, qui le regardait de même, souriant toujours. Au bout d'un instant, le vieillard passa la main sur le front, et ferma les yeux comme pour échapper au regard de Colomba. Puis il les rouvrit, mais démesurément; ses lèvres tremblaient; il voulait étendre les mains; mais, fasciné par Colomba, il demeura cloué sur sa chaise, hors d'état de parler ou de se mouvoir. Enfin de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine.



La citadelle de Corte.

—Voilà la première fois que je le vois ainsi, dit la jardinière. Mademoiselle est une demoiselle de votre pays; elle est venue pour vous voir, dit-elle au vieillard.

—Grâce! s'écria celui-ci d'une voix rauque; grâce! n'es-tu pas satisfaite? Cette feuille... que j'avais brûlée... comment as-tu fait pour la lire?... Mais pourquoi tous les deux?... Orlanduccio, tu n'as pu rien lire contre lui... Il fallait m'en laisser un... un seul... Orlanduccio... tu n'as pas lu son nom...

—Il me les fallait tous les deux, lui dit Colomba à voix basse et dans le dialecte corse. Les rameaux sont coupés; et si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée. Va, ne te plains pas; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans!"

Le vieillard poussa un cri, et sa tête tomba sur sa poitrine. Colomba lui tourna le dos, et revint à pas lents vers la maison en chantant quelques mots incompréhensibles d'une ballata: "Il me faut la main qui a tiré, l'oeil qui a visé, le coeur qui a pensé..."

Pendant que la jardinière s'empressait à secourir le vieillard, Colomba, le teint animé, l'oeil en feu, se mettait à table devant le colonel.

—Qu'avez-vous donc? dit-il, je vous trouve l'air que vous aviez à Pietranera, ce jour où, pendant notre dîner, on nous envoya des balles.

—Ce sont des souvenirs de la Corse qui me sont revenus en tête. Mais voilà qui est fini. Je serai marraine, n'est-ce pas? Oh! quels beaux noms je lui donnerai: Ghilfuccio-Tomaso-Orso-Leone!"

La jardinière rentrait en ce moment. —Eh bien! demanda Colomba du plus grand sang-froid, est-il mort, ou évanoui seulement?

—Ce n'était rien, mademoiselle, mais c'est singulier comme votre vue lui a fait de l'effet.

—Et le médecin dit qu'il n'en a pas pour longtemps?

—Pas pour deux mois, peut-être.

—Ce ne sera pas une grande perte, observa Colomba.

—De qui diable parlez-vous? demanda le colonel.

—D'un idiot de mon pays, dit Colomba d'un air d'indifférence, qui est en pension ici. J'enverrai savoir de temps en temps de ses nouvelles. Mais, colonel Nevil, laissez donc des fraises pour mon frère et pour Lydia."

Lorsque Colomba sortit de la ferme pour remonter dans la calèche, la fermière la suivit des yeux quelque temps. —Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, eh bien! je suis sûre qu'elle a le mauvais oeil.

FIN

LA FAUVETTE

Son instrument pendant à ses épaules,
Un tout petit joueur d'accordéon
—Las de quêter de trop rares oboles—
Le long de l'eau s'en allait, sous les saules,
Par un sentier large comme un sillon.

L'herbe montait plus haut que sa ceinture
Et, sous ses pas ployant, se relevant,
Autour de lui faisait un frais murmure:
Et le soleil, à travers la ramure,
Criblait le front du Bohémien rêvant...

L'enfant s'assied enfin près de la rive,
Sous un vieux tronc par les flots dévoré,
Laisant ses pieds clapoter dans l'eau vive,
Et son esprit vaguer à la dérive
De l'onde bleue à l'horizon doré.

Et tout à coup, frétilante et coquette,
En robe grise et frais chaperon noir,
Sur une branche, au-dessus de la tête
Du vagabond, une alerte fauvette
A plein gosier dit sa chanson du soir.

Du Bohémien le clair regard pétille.
Et sur l'oiseau se braque éperdument.
L'oiseau poursuit, met roulade sur trille.
Gonfle son cou, s'échauffe, s'égosille...
Le vagabond saisit son instrument!

Il croit pouvoir, le brun fils de Bohême,
Chanter aussi cette douce chanson;
Et lentement, plein d'une angoisse extrême,
Le cou tendu vers l'artiste suprême,
Sur son clavier il cherche l'unisson.

Mais il n'en sort qu'une note fêlée
Qui fait s'enfuir au loin l'oiseau moqueur.
L'enfant, pleurant sa chimère envolée,
Revint confus, l'âme d'ombre voilée;
Son instrument avait trahi son coeur...

Nous avons tous, hélas! notre fauvette,
Qui sur nos fronts gazouille, en floral;
Si nous chantons, amoureux ou poète,
Elle s'envole ou redevient muette,
—Femme pour l'un, et pour l'autre Idéal.

FRANÇOIS FABIE.

(1) Voir le numéro 1174 de l'"Album Universel", et les suivants.

MATEO FALCONE

Nouvelle écrite en 1829 par Prosper Mérimée

En sortant de Porto-Vecchio et se dirigeant au nord-ouest, vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un *mâquis* très étendu. Le *mâquis* est la patrie des bergers corses et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois : tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est ; arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés, car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à recueillir, les racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent au printemps suivant des cepées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme *mâquis*. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage et l'on voit des *mâquis* si épais et si touffus que les moutons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le *mâquis* de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec une bon fusil, de la poudre et des balles ; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous donnent du lait, du fromage et des châtaignes, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse, en 18... , avait sa maison à une demi-lieue de ce *mâquis*. C'était un homme assez riche pour le pays ; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux que des bergers, espèce de nomades, menaient paître ça et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers de bottes. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines, mais à cent vingt pas il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribue à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il

(1) Dans cette nouvelle, éminemment tragique, et en quelque sorte le complément de "Colomba" pour bien dépeindre l'âme corse, Mérimée montre le stoïcisme et l'esprit d'honnêteté dont les Corses se faisaient un culte, quasi barbare, jusqu'à il y a à peine quelques années.

Notre civilisation voit en Mateo Falcone un héros outré de mélodrame, pourtant cet homme a vécu dans la patrie de l'indomptable Sanpiero.

était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du *mâquis*. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin ; d'ailleurs il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison ; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que le dimanche prochain il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporal* (1) quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés ; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un *bandit* (2), qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses (3). Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le *mâquis* avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit :

"Tu es le fils de Mateo Falcone ?"

—Oui.

—Moi je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes (4). Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

—Et que dira mon père si je te cache sans sa permission ?

—Il dira que tu as bien fait.

—Qui sait ?

—Cache-moi vite ; ils viennent.

—Attends que mon père soit revenu.

—Que j'attende ! malédiction ! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue."

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

"Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta carchera (5).

—J'ai mon stylet.

—Mais courras-tu aussi vite que moi ?" Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

"Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone ! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison ?"

L'enfant parut touché.

(1) Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *pieve* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes : les *gentilshommes* (dont les uns sont *magnifiques*, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens* et les *étrangers*.

(2) Ce mot est ici synonyme de proscrit.

(3) C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouvernement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

(4) L'uniforme des voltigeurs était alors un habit brun avec un collet jaune.

(5) Ceinture de cuir qui sert de giberne et de portefeuille.

"Que me donneras-tu si je te cache ?" dit-il en se rapprochant.

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent ; il s'en saisit, et dit à Gianetto : "Ne crains rien."

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisait, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs). Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des bandits dont il avait déjà traqué plusieurs.

"Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant ; comme te voilà grandi ! As-tu vu passer un homme tout à l'heure.

—Oh ! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

—Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi ?

—Si j'ai vu passer un homme ?

—Oui, un homme avec un bonnet pointu en velours noir, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

—Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

—Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

—Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu...

—Ah ! petit drôle, tu fais le malin ! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons ; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

—Qui sait ?

—Qui sait ? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

—Est-ce qu'on voit les passants quand on dort ?

—Tu ne dormais pas, vaurien ; les coups de fusil t'ont réveillé.

—Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit. L'escopette de mon père en fait bien davantage.

—Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bons sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le *mâquis* en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici.

—Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant ; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti ?

—Vaurien ! dit l'adjudant Gamba en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note ? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin."

Et Fortunato ricanait toujours.

"Mon père est Mateo Falcone !" dit-il avec emphase.

"Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero."

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta : "Mon père est Mateo Falcone !"

—Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo."

Jeanne

VALSE GRACIEUSE

Tempo di Valse.

MARIE-JEANNE BEAUDREULT

PIANO.

gracioso. *mf*

dim. *marcato.*

f *p*

ff

Cette valse, composée par une de nos compatriotes, talentueuse et sympathique, plaira par la grâce juvénile qu'a su y mettre son auteur.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features complex chordal textures and melodic lines in both hands.

Second system of musical notation. The upper staff begins with the dynamic marking *mf* and the instruction *soutenu.* The music continues with intricate harmonic and melodic development.

Third system of musical notation. The lower staff includes a series of accents (>) and the instruction *s/x*. The notation shows a mix of rhythmic patterns and chordal structures.

Fourth system of musical notation. The lower staff features a dynamic marking *p* and includes some tremolos or rapid oscillations in the bass line.

Fifth system of musical notation. The upper staff has several accents (>) and the lower staff continues with complex chordal accompaniment.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble staff contains a melodic line with various note values and rests, including a fermata. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

Second system of musical notation. The treble staff continues the melodic line. The bass staff features a prominent chordal accompaniment. A dynamic marking *ritard.* is present in the bass staff.

Third system of musical notation. The treble staff shows a melodic line with some slurs. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Fourth system of musical notation. The treble staff has a melodic line with a *mf* dynamic marking. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Fifth system of musical notation. The treble staff features a melodic line with a fermata. The bass staff continues with a steady accompaniment, ending with a series of slurs.

8/x

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part contains a melodic line with eighth notes and rests. The bass clef part contains a rhythmic accompaniment with eighth notes and rests. The time signature is 8/x.

mf

Second system of musical notation. The treble clef part continues the melodic line with some slurs and accents. The bass clef part continues the accompaniment. A dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) is present.

Third system of musical notation. The treble clef part features a more active melodic line with slurs and accents. The bass clef part continues the accompaniment with some chordal textures.

dim

accellerez.

Fourth system of musical notation. The treble clef part has a melodic line with slurs and accents. The bass clef part continues the accompaniment. Dynamic markings include *dim* (diminuendo) and *accellerez.* (accelerando).

8^{va}

Fifth system of musical notation. The treble clef part is marked *8^{va}* (ottava), indicating an octave shift. The bass clef part continues the accompaniment. Dynamic markings include *dim* and *fff* (fortissimo).

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjutant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

—Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte! je t'emmènerais avec moi.

—Bah!

—Mais quand mon cousin sera revenu, je lui contera l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti il te donnera le fouet jusqu'au sang.

—Savoir?

—Tu verras... mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

—Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le mâquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjutant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier.

—Fripouille! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-ci suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; et les gens te demanderaient: Quelle heure est-il? et tu leur dirais: Regardez à ma montre.

—Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.

—Oui, mais le fils de ton oncle en a déjà une... pas aussi belle que celle-ci, à la vérité. Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

—Eh bien, la veux-tu, cette montre, petit cousin?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'oeil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître: Que votre plaisanterie est cruelle!

Cependant l'adjutant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer: —Pourquoi vous moquez-vous de moi?

—Par Dieu! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjutant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

—Que je perde mon épauvette, s'écria l'adjutant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins; et je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu sa main droite s'éleva vers la montre: le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait tout entière dans sa

main sans que l'adjutant lâchât pourtant le bout de la chaîne... Le cadran était azuré... la boîte nouvellement fourbie... au soleil elle paraissait toute de feu... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjutant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit: mais, comme il essayait de se lever en pieds, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjutant se jeta sur lui et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato, qui s'était rapproché. —Fils de...! lui dit-il avec plus de mépris que de colère. L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjutant: —Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

—Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille: je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli nous trouverons des chevaux.

—Bien, dit le prisonnier; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au mâquis. La femme s'avancait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, un particulier bien famé; mais il était Corse et montagnard, et il y a peu de Corses montagnards qui, en scrutant bien leur mémoire, n'y trouvent quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

—Femme, dit-il, à Giuseppa, mets bas ton sac et tiens-toi prête." Elle obéit sur le champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjutant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant et le doigt sur la détente. Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait, nonobstant la parenté!

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

—Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjutant le joignit.

—Bonjour, frère, dit l'adjutant en lui tendant la main. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

—Bonjour, frère.

—J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

—Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

Ces mots réjouirent Gamba.

—Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

—Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjutant un peu mortifié; il m'a tué un de mes voltigeurs, et non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français... Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

—Fortunato! s'écria Mateo.

—Fortunato! répéta Giuseppa.

—Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

—Malédiction! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant: —Maison d'un traître!

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. —Loin de moi! lui cria le proscrit d'une voix foudroyante. Puis se tournant vers un des voltigeurs: Camarade, donne-moi à boire", dit-il. Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos. —J'aime, disait-il, à être couché à mon aise". On s'empressa de le satisfaire; puis l'adjutant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrit la bouche. L'enfant regardait d'un oeil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

—Tu commences bien! dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

—Mon père! s'écria l'enfant en s'avancant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux. Mais Mateo lui cria: —Arrière de moi!" Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

—Qui t'a donné cette montre?" demanda-t-elle d'un ton sévère.

—Mon cousin l'adjutant.

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

—Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi?"

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique.

—Que dis-tu, Mateo? et sais-tu bien à qui tu parles?"

—Eh bien! cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la

terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras. "C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

—Laisse-moi, répondit Mateo; je suis son père."

Giuseppa embrassa son fils et rentra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelques deux cents pas dans le sentier et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

"Fortunato, va auprès de cette grosse pierre."

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

"Dis tes prières.

—Mon père, mon père, ne me tuez pas!

—Dis tes prières!" répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

"Sont-ce là toutes les prières que tu sais?"

—Mon père, je sais encore l'*Ave Maria* et la litanie que ma tante m'a apprise.

—Elle est bien longue, n'importe."

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

"As-tu fini?"

—Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! Je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporal qu'on fera grâce au Gianetto!"

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant: "Que Dieu te pardonne!" L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

Sans jeter un coup d'oeil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

"Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

—Justice.

—Où est-il?"

—Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien; je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous."

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois, jadis,
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *De Profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.
Ils avaient soif, ils avaient faim,
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve.
Quand ils arrivèrent enfin
A demi morts sur une grève,
L'Océan leur dit: "C'est ici
Que va finir votre fringale.
Mangez! Buvez! Chantez aussi!
Soyez gais! C'est moi qui régale".
Et les trois pauvres goussepains
Qui n'avaient jamais vu de grève
Ont contemplé des pains, des pains
Et de l'eau plus que dans leur rêve.
Sans chercher, sans se déranger,
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur soûl et toute leur vie.
Hélas! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée,
C'était le désert des galets
Jaunis par l'or de la soirée.
L'eau claire et pure, l'eau sans fin,
C'était l'eau de la plaine amère.
Ils sont morts de soif et de faim,
Les trois petits sans père et mère!
Cette histoire est du temps jadis.
Une vague me l'a narrée
Au rythme du *De Profundis*,
Que leur chante encore la marée.

JEAN RICHPIN.

Les Marrons d'Inde

Ce matin, à mon réveil, je vois le ciel clair, le soleil radieux; mais, quand j'ouvre ma fenêtre, j'ai un brusque frisson. Le vent, toujours au Nord-Est, — car il n'a guère bougé de tout l'été, — est plus frais, secoue plus rudement le platane et le "grisard", qui mêlent leurs branches, sous mes yeux. C'est un temps vif, comme disent les paysans. Voici l'autonne.

Je descends au jardin.

Sur le gazon de la pelouse, sec et brûlé par la torride canicule, sont éparses des feuilles sèches, nombreuses comme des taches de rousseur sur la peau d'une blonde. Le parc s'éclaircit. Déjà une brise passe en rafale, et j'entends tomber les marrons d'Inde sur le sol durci. L'un d'eux jaillit de sa coque, vient rouler à mes pieds, et machinalement, je le ramasse. Il est très gros, froid au toucher, luisant comme l'acajou d'un meuble sorti d'hier de chez l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine. L'admirable fruit! Quel dommage qu'il soit inutile! Trop beau pour rien faire, comme certains hommes.

Et, tout en le tournant entre mes doigts, des souvenirs d'enfance me reviennent en foule.

C'était pendant les vacances. Le pensionnat de la rue du Bac était clos, où j'allais en qualité d'externe et où j'apprenais mon rudiment. Je savais déjà que, en latin, l'adjectif s'accorde avec le substantif en genre, en nombre et en cas, et que "cornu" est indéclinable, mais je n'étais tout de même qu'un bien petit bonhomme. Mes camarades, appartenant en général à des familles aisées, passaient leurs vacances à la campagne, avec leurs parents. Les miens ne pouvaient s'offrir le luxe d'un déplacement d'été, et, d'ailleurs, mon père, modeste employé, avait, comme on dit, un fil à la patte. C'était, pour ma vanité enfantine, un moment d'humiliation et de honte, quand, à la rentrée des classes, mes jeunes compagnons, après m'avoir décrit et vanté tous les amusements de leur villégiature, me demandaient: "Et toi, où donc es-tu allé?" Car il me fallait bien faire l'aveu que je n'avais point voyagé, que j'étais resté tout le temps à Paris, comme un pauvre.

Eh bien, j'avais tort de les envier, les petits "aristos" de la pension Hortus! Il avait un grand charme, dans ce temps-là, le Paris de la belle saison. Beaucoup moins énorme et moins peuplé que celui d'à présent, il ne devenait pas à peu près désert dès la mi-juin. Les banlieues, plus proches, étaient champêtres. Au moins sur la rive gauche, il suffisait de passer la barrière — l'ancien mur de l'octroi existait encore — pour trouver de la verdure et des cabarets à tonnelles, où l'on buvait du vin authentique. Là où fument et grondent maintenant des usines, j'ai vu luire au soleil les cloches de verre des maraîchers.

Mais, sans quitter les rues, en restant dans les quartiers centraux, on trouvait encore un Paris bien plus habitable que la monstrueuse cité d'aujourd'hui. Point de mauvaise odeur. L'eau, suffisante alors, coulait abondamment des bornes-fontaines. Dans la ville, moins encombrée de bâtisses, souvent des branches de lilas ou d'acacias couronnaient un vieux mur et parfumaient l'atmosphère. Par les claires soirées, la promenade était délicieuse. Le petit monde, les boutiquiers, assis sur le trottoir, prenaient le bon de l'air. On vivait beaucoup dehors, le gilet déboutonné, un peu comme dans le Midi. Et, sur la chaussée, ne s'interrompant qu'au passage des rares voitures, les jeunes filles en corsage blanc — c'était la mode — jouaient aux volants ou aux grâces.

Quelle intimité! quelle bonhomie!

A présent, un bourgeois possédant quelque monnaie se croirait déshonoré s'il n'envoyait pas sa progéniture aux eaux et aux bains de mer, sauf à la rejoindre du samedi au lundi, s'il est retenu par ses occupations dans la capitale. Tant pis pour lui si sa femme est jolie et tant soit peu ardente. Du temps dont je parle, la classe moyenne ne s'absentait guère pendant les beaux jours. On ne voyait point des rues entières aux maisons vides et aveuglées de volets. Mais, à beaucoup de fenêtres, ouvertes au vent nocturne, brillait la lampe des réunions de famille. De là tombaient des éclats de voix, de joyeux rires, parfois un chant de femme qu'accompagnait sourdement un piano.

Qu'il est loin de nous, le Paris que je ressuscite par le souvenir! Je revois, j'entends tout cela comme en un songe!...

Et les marrons d'Inde?... Ah! les marrons d'Inde des jardins publics peuvent se vanter de m'avoir donné un de mes plus vifs plaisirs de petit Parisien, et aussi mes premières déceptions.

En septembre, quand ils commençaient à tomber, mon père, qui était matinal, venait me secouer dans mon lit, dès six heures.

"Allons! debout, paresseux!... Il fait du vent... Allons ramasser des marrons".

Et nous partions pour les Tuileries ou pour le Luxembourg, où se dressaient, majestueusement et en bon ordre, de vieux et gigantesques marronniers, datant du Grand Roi et de Le Nôtre, et que j'ai vus presque tous mourir dans ces vingt dernières années. Brr! il faisait frisquet, sous l'épais quinconce. Le soleil levant criblait le feuillage de rayons obliques et y jetait mille taches de clarté. Par instants, le large souffle du vent automnal secouait et tordait les ramures, leur arrachait de longs et puissants soupirs. Et les fruits de tomber. Cloc! cloc! cloc! Les coques, vertes et épineuses, faisaient explosion en touchant le sol: les marrons sautaient et roulaient de toutes parts. On ne savait auquel courir. Et il fallait se dépêcher, pourtant. Car il y avait toujours là, sous les grands arbres, une bande de gamins de Paris, de petits faubouriens, — agiles comme des singes et ne craignant pas de déchirer leurs loques, — qui arrivaient quelquefois deux en même temps sur le butin, et se bouscullaient, et se roulaient dans la poussière en se le disputant. N'importe, je n'étais pas le moins vif, et je faisais une récolte très respectable. Je courais à m'essouffler, je saisisais, avec une véritable ivresse, les marrons tout frais, vernis, superbes, et, quand j'en avais plein ma culotte et plein ma casquette, j'en ramassais encore, et je les fourrais dans les poches de la redingote de mon père, cette fameuse redingote noire à collet de velours, qu'il n'allait guère renouveler à la "Belle Jardinière", que tous les deux ou trois ans, à cause de sa nombreuse famille, de sa "smala", comme il disait gaiement, l'excellent et admirable homme!

De retour au logis, je montrais ma proie, à ma mère, à mes soeurs, à toute la famille, avec l'orgueil d'un chasseur qui a fait coup double pendant toute une journée d'ouverture. Que de marrons! J'en avais de quoi remplir un petit panier, et je les mettais de côté précieusement, avec le projet de les enfiler sur une ficelle et d'en faire une sorte d'énorme chapelet, à peu près pareil à ceux que j'ai vus en Algérie, égrenés par les maigres doigts des marabouts accroupis dans les cimetières.

Mais, dès le lendemain, quand je revoyais mon trésor, c'était un désenchantement. Les marrons étaient déjà séchés, noirs, avaient perdu leur attrait pour moi. Un jour encore et je les retrouvais rancornis, ratatinés, hideux. Ils me dégoûtaient. On les jetait aux ordures.

Hélas! bien des automnes ont passé depuis lors, et j'ai compris que la nature m'avait offert, dès mon enfance, dans ces fruits brillants, si avidement ramassés et si vite flétris et répugnants, la parfaite image des désirs et des déceptions de l'homme. Elle m'avertissait que tout ce qui nous attire et nous passionne par sa fraîcheur et par son éclat se fane aussitôt que nous le touchons et perd son inutile et passagère beauté.

Bien des automnes ont passé! Ce marron si pur et d'un ton si riche, pour qui je me suis baissé tout à l'heure, je viens de le rejeter dans l'herbe avec indifférence.

Bien des automnes ont passé! Bien des automnes! Et bien des fois l'haleine du Nord-Est, soudain plus âpre et plus froide, a, comme aujourd'hui, courbé la cime des arbres, et rempli leurs rameaux de frissons et de gémissements. Bien des fois, comme aujourd'hui, après le coup de bise, les premières feuilles ont tombé, pareilles à de lentes gouttes d'or. Bien des fois, comme aujourd'hui, dans l'azur profond et comme élargi du ciel de septembre, de merveilleux nuages ont glissé avec une lenteur pompeuse, importants comme des montagnes et paraissant faits d'une mousse d'argent; puis, selon le caprice du vent et de la lumière, changeant de forme et de couleur, par des transitions insensibles, ont pris des attitudes de grand fauve au repos et rutilé comme la peau d'un lion au soleil.

Saison nostalgique, saison évocatrice du passé lointain, tu m'as bien souvent versé ta mélancolie. Mais jamais, peut-être, aussi douloureusement que ce matin, en jetant à mes pieds ce fruit sauvage et, en me rappelant ma première et naïve désillusion d'enfance, tu ne m'as fait mesurer la fuite vertigineuse des jours et constater, dans mon vieux coeur, la mort du désir.

FRANÇOIS COPPÉE,
de l'Académie Française

Montréal, 8 décembre 1906.

Album Universel (Monde Illustré) No 1180

—Dieu te bénisse, Le Gardeur! Dieu bénisse Amélie! fit le colonel, qui ne put maîtriser son émotion... Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir, aujourd'hui? ajouta-t-il.

II

Les douces pensées de Philibert s'envolaient déjà vite et loin. Il voulait en savoir davantage sur la charmante enfant d'autrefois, et son désir ardent, mêlé d'une crainte vague, devenait un supplice. Elle pouvait bien, en effet, se disait-il, se souvenir de Pierre Philibert enfant, comme elle pouvait se souvenir d'un rayon de soleil qui aurait doré des étés enfuis depuis longtemps; mais comment pourrait-elle le retrouver sous les traits de l'homme fait? Hélas! ne se plaisait-il pas à nourrir un amour fatal qui finirait par le tuer? N'était-elle point fiancée déjà? n'avait-elle point déjà donné son amour à un autre? Elle était si belle, si aimable! et il y avait tant de vaillants et nobles prétendants dans la capitale!...

Ce fut donc à dessein qu'il dit:

—Crois-tu qu'elle me verrait avec plaisir aujourd'hui, Le Gardeur?

—Si elle te verrait avec plaisir? En voilà une question! Elle et ma tante ne perdent pas une occasion de me parler, de toi. Elles te citent comme exemple de vertu, pour me faire rougir de mes fautes, et elles ne perdent pas leur temps. C'est fini! Cette main ne portera plus une goutte de vin à mes lèvres; je la donnerais à couper! Et dire que tu l'as trouvé en pareille compagnie! Que vas-tu penser de moi?

—Je pense que tes regrets ne sont pas plus sincères que les miens. Mais dis-moi comment tu as été entraîné dans cet abîme?

—Oh! je ne le sais pas trop, répondit Le Gardeur; je me suis trouvé au fond du gouffre avant d'y songer. Je suppose que j'ai été entraîné par le vin généreux, et les enchantements de Bigot, et surtout par la plus dangereuse des séductions, le sourire d'une femme. Voilà! tu sais ma confession maintenant, et je te jure, Pierre, que je passerais mon épée au travers du corps de tout autre, que toi, qui s'aviserait de me demander ainsi compte de mes actes. Je me sens mourir de honte, Pierre Philibert.

—Merci de ta confiance, Le Gardeur; j'espère que tu vas fuir le danger maintenant.

Et il lui tendit sa main ferme et franche. Le Gardeur la pressa longtemps dans la sienne.

—Penses-tu, lui demanda Philibert en riant, qu'elle soit encore capable de tirer un ami du danger?

Le Gardeur comprit l'allusion, et le remercia d'un regard débordant de reconnaissance.

—Et en outre de ma main, continua Philibert, n'y a-t-il pas les mains pures d'Amélie qui intercèdent pour toi?

—Ma bien-aimée soeur! s'écria Le Gardeur, je ne suis qu'un lâche en face d'elle, et je rougis de paraître en sa chaste présence!

—Courage, Le Gardeur! quand on a honte de ses fautes, on n'est pas loin de s'en corriger. Sois franc avec ta soeur, comme tu l'es avec moi, et elle t'arrachera, malgré toi, aux enchantements de Bigot, de Cadet, et surtout aux charmes de ces invincibles sourires qui t'ont, m'as-tu avoué, attiré dans le mauvais courant de la vie.

—Je crains qu'il ne soit trop tard, Pierre! cependant je sais bien que mon Amélie ne m'abandonnerait jamais, lors même que tous mes amis s'éloigneraient de moi. Elle ne me ferait seulement pas un reproche, excepté par affection.

En entendant cet éloge de la femme qu'il aimait, Philibert reposa sur son ami un regard d'admiration. Le Gardeur ressemblait tellement à Amélie que Pierre crut apercevoir tout-à-coup dans sa figure, l'image ravissante de la jeune fille.

—Tu ne résisterais pas à ses prières, Le Gardeur!

Il pensait, lui, que c'était chose impossible.

—Nul ange gardien, continua-t-il, ne s'est jamais attaché à un pêcheur, comme elle s'attachera à toi; c'est pourquoi, je suis plein d'espoir, ô mon bon Le Gardeur!

III

Les deux voyageurs sortirent de la forêt, et vinrent s'arrêter à l'hôtellerie de la Couronne de France, pour faire boire leurs chevaux dans l'auge, à la porte. Dame Bédard s'avança pour les saluer. Ils lui dirent que maître Pothier, toujours sur son bidet, venait là-bas, d'un pas tranquille et lent, comme il convenait à la profession.

—Oh! maître Pothier trouve toujours le chemin de la Couronne de France, répondit-elle. Puis elle ajouta: Est-ce que vos honneurs ne prendront pas une goutte de vin? Il fait chaud et les chemins sont poussiéreux. Un cavalier qui ne boit point fait suer son cheval, vous savez, comme dit un vieux proverbe?

Elle se mit à rire.

Les gentilshommes s'inclinèrent en la remerciant. Alors Philibert aperçut la jolie Zoé, les yeux attachés sur une grande feuille de papier, marquée d'un sceau rouge; elle cherchait à débrouiller l'écriture assez bizarre du vieux notaire.

Zoé, comme les autres filles de sa condition, avait reçu au couvent une teinture des principales connaissances. Cependant, bien que le papier qu'elle étudiait avec tant d'attention fût son contrat de mariage, elle avait de la peine à faire le triage des quelques bribes de bon sens, qui flottaient sur cette mer de verbiage légal. Avec sa parfaite intelligence des prétentions du "meum" et du "tuum", elle en arriva vite, cependant, à la conclusion fort satisfaisante que son contrat de mariage avec l'honnête Jean La-Chance n'était pas sans mérite.

Elle surprit le regard de Philibert et rougit jusque dans le blanc des yeux; elle rejeta vivement le papier et répondit, par un salut, à l'adieu des gentilshommes, qui s'éloignèrent d'une course rapide, sur la grande route de la ville, après avoir abreuvé leurs chevaux.

IV

Babet Le Nocher, vêtue de sa robe neuve, assez courte pour laisser paraître dans leurs bas de laine, deux pieds si mignons, que bien des duchesses en auraient été jalouses, était assise sur le banc de la gondole, et tricotait. Elle portait ses cheveux noirs selon la mode dont parle le grave Kalm, dans sa relation de la Nouvelle-France, quand il dit: Les paysannes portent toutes leurs cheveux bouclés. Et comme elles sont jolies ainsi!

—Sur ma vie! dit-elle à Jean, qui savourait une pipe de tabac canadien, voilà le bel officier qui revient, et aussi vite qu'il s'en est allé!

—Il est évident, ma chère Babet, qu'il marche pour le roi ou pour lui-même. Une belle dame attend son retour avec impatience, ou bien l'a envoyé porter un message. Il n'y a qu'une femme, Babet, pour mettre du vif argent dans les pieds d'un homme.

—Ou de la folie dans la tête, répliqua Babet en riant.

—Et rien de plus naturel, Babet, puisque c'est comme cela que vous nous aimez. Mais ils sont deux. Qui donc accompagne le gentilhomme? Tes yeux sont meilleurs que les miens, Babet.

—C'est bien ce que je t'ai toujours dit, Jean, et tu ne m'as jamais crue. Fie-toi à mes yeux et défie-toi des tiens... L'autre gentilhomme, dit-elle en regardant fixement, pendant que son tricot dormait sur son jupon, l'autre gentilhomme est le jeune chevalier de Repentigny. Comment se fait-il qu'il revienne avant les autres? Cela m'étonne.

—Cet officier doit venir de Beaumanoir, et il ramène le jeune seigneur, fit Jean, en soufflant de ses narines une longue bouffée de fumée.

—Il doit y avoir quelque chose de meilleur que la fumée, Jean.

Elle toussa; elle n'avait jamais aimé la pipe. —Le jeune chevalier, reprit-elle, est toujours l'un des derniers à revenir, quand ils ont leurs trois jours de fête au château, pour couronner la partie de chasse! Il est mal parti, hélas! il est à plaindre. Un si beau, si galant chevalier!

—Des mensonges! des calomnies! répliqua Jean avec chaleur. Le Gardeur de Repentigny est le fils de mon vieux seigneur. Il est possible qu'il s'enivre, mais il se comporte comme un gentilhomme alors, et non comme un charretier, comme un...

—Comme un batelier, Jean! Je ne parle pas de toi, car depuis que je prends soin de ta boisson, il n'y a pas de meilleur buveur d'eau que toi.

—Bah! ma femme, ta vue m'enivre suffisamment. Deux yeux clairs comme les tiens, une pipe, un bitter et le benédicité avant le dîner, en voilà assez pour sauver un chrétien.

Les cavaliers arrivaient. Il se leva, ôta sa toque rouge et salua poliment. Le Gardeur sauta de cheval et vint lui serrer la main. Jean avait été un serviteur de Tilly, et le jeune seigneur était trop bien élevé pour ne pas témoigner quelque égard, même au plus humble de ceux qu'il avait connus.

—Eh bien, Jean, dit-il amicalement, le vieux passeur a-t-il bien de la besogne aujourd'hui?

—Non, votre honneur; mais hier, par exemple, je crois que la moitié de la rive nord a traversé pour aller à la corvée du roi. Les hommes venaient travailler et les femmes suivaient les hommes.

Il regarda Babet d'un oeil provocateur. Elle répliqua hardiment:

—Et pourquoi les femmes ne suivraient-elles pas les hommes? Ils sont assez rares dans la Nouvelle-France, depuis que cette guerre affreuse est commencée; on peut bien prendre soin de ceux qui restent.

—C'est vrai comme un sermon du dimanche, répondit Jean, et l'autre jour, continua-t-il, ce noble étranger qui est l'hôte de son excellence le gouverneur, disait, ici même, dans ma propre barque, qu'il y a maintenant quatre femmes pour un homme dans la Nouvelle-France. Si c'est vrai, Babet, et tu sais qu'il a dit cela; tu en étais assez fâchée, — si c'est vrai, un homme vaut beaucoup maintenant, et les femmes sont communes comme les oeufs à Pâques.

—C'est vrai que ce monsieur ne s'est pas gêné pour parler! exclama Babet vivement, mais il perdait moins son temps, quand il cueillait des herbes pour en emplir son livre!

—Allons! allons! fit Le Gardeur interrompant cette discussion sur la population, la Providence connaît le mérite des femmes canadiennes, et elle ne saurait nous en donner trop. Nous sommes pressés d'arriver, Jean; embarquons! Ma tante et Amélie sont ici dans l'ancienne demeure; elles seront bien aises de vous voir, ainsi que Babet, ajouta-t-il avec bonté en mettant le pied sur le bateau.

V

Babet fit sa plus gracieuse révérence, et Jean, tout à son devoir, lança sa barque avec les deux gentilshommes et leurs chevaux, à travers les flots clairs de la rivière Saint-Charles. Il accosta au quai du roi. Les cavaliers se remirent en selle, passèrent devant le vaste palais de l'Intendant, montèrent la côte des chiens, s'enfoncèrent sous la porte de la Côte de la Canoterie, qui a depuis pris le nom de porte Hope, et disparurent aux yeux de Babet, qui les avait suivis avec un sentiment d'admiration. Elle était surtout occupée du bel officier en uniforme; il s'était montré si poli, si généreux, le matin!

—J'avais peur, Jean, que tu ne fisses quelque allusion à mademoiselle Des Meloizes, dit-elle à son mari, dès qu'il fut de retour, les hommes sont si indiscrets!

—Sur un bateau qui fait eau, Babet, n'embarquez pas de femmes, vous iriez vite au fond. Mais pourquoi me parles-tu de mademoiselle Des Meloizes?

Une heure auparavant, l'honnête Jean avait traversé dans sa barque la belle jeune fille, et s'il n'en dit rien à Le Gardeur, ce ne fut pas manque d'envie assurément.

—Pourquoi parler de mademoiselle Des Meloizes? reprit Babet, parce que tout Québec sait que le seigneur de Repentigny est fou d'elle?

—Et pourquoi ne serait-il pas fou d'elle, si cela lui plaît de l'être? C'est un morceau de roi que cette fille-là, et si Le Gardeur perd pour elle le coeur et la tête, il ne fera que ce qu'ont fait la moitié des galants de Québec.

—Oh! Jean! Jean! il est facile de voir que tu as encore des yeux et un coeur...

Et Babet se mit à tricoter avec une vigueur nouvelle.

—J'avais des yeux pour te voir, Babet, quand je t'ai choisie, et j'avais un coeur pour t'aimer, fit Jean en éclatant de rire.

Babet paya le compliment d'un charmant sourire.

—Regarde Babet, je ne donnerais pas cette prise de tabac, dit Jean en montrant son pouce et son index pleins de la piquante poussière, je ne donnerais pas cette prise pour le jeune homme qui resterait indifférent devant une fille aussi belle que Angélique Des Meloizes.

—Alors, je suis bien aise que tu n'aies pas dit au seigneur de Repentigny qu'elle a traversé pour aller voir quelqu'un qui n'est pas lui, j'en suis sûre... Je te conterai quelque chose, tout à l'heure, Jean, si tu veux venir dîner... Viens! j'ai un mets à ton goût.

—Qu'est-ce donc, Babet?

Jean, après tout, aimait presque autant un bon dîner qu'une jolie femme.

—Quelque chose que tu aimés bien... C'est un secret de femme cela: Tenir bien chaud l'estomac d'un homme, pour que son coeur ne se refroidisse point... Que dis-tu d'une anguille rôtie?

—Bravo! cria le gai batelier, et il se mit à chanter:

Ah! ah! ah! frite à l'huile,
Frite au beurre et à l'oignon!

Et les deux époux rentrèrent dans leur maisonnette, plus heureux que les rois dans leurs palais somptueux.

AMELIE DE REPENTIGNY

CHAPITRE X

I

La maison de ville de madame de Tilly se trouvait en haut de la Place d'Armes. La Place d'Armes était un carré assez large, et grossièrement pavé. Tout un côté était occupé par le château Saint-Louis, un massif édifice au toit élevé et pointu. Sur un autre côté, au milieu des arbres antiques que la hache des compagnons de Champlain avait épargnés, s'élevait le vieux monastère des Récollets, avec un beffroi altier, et son vaste portique ombragé, où les moines, en robes grises et en sandales, venaient, en été, lire leur bréviaire et dire une bonne parole aux passants.

Cette maison des De Tilly était bâtie en pierre; elle était grande et ornée comme il convenait au rang et à la fortune de ses maîtres.

Elle donnait sur la Place d'Armes et sur les jardins du château, permettait de voir une partie du fleuve qui coulait majestueusement au pied de la haute forteresse, et, par delà, les hautes collines de Beaumont couronnées de forêts.

Dans l'enfoncement d'une fenêtre, à demi cachée dans les riches et épais rideaux d'une pièce magnifique, Amélie de Repentigny était assise seule. Elle paraissait calme, son regard était serein; mais ses mains jointes convulsivement, comme pour comprimer une émotion violente, faisaient deviner le trouble profond de son âme.

Sa tante se trouvait dans le grand salon avec quelques amies en visite. Les voix animées de ces dames arrivaient à ses oreilles, mais elle ne s'en apercevait pas, tant elle était absorbée dans les pensées étranges qui l'assaillaient depuis le matin, depuis que le chevalier de La Corne lui avait appris le retour de Pierre Philibert.

Cette nouvelle l'avait singulièrement impressionnée. D'abord, elle comprit que c'était pour son frère un grand bonheur, puis ensuite, elle sentit quelle en éprouvait bien de la joie elle-même. Pourquoi? Elle ne le savait pas trop. Elle ne voulait pas le savoir, et faisait taire son coeur qui le lui disait.

C'était pour son frère qu'elle avait tant de joie! Son coeur battait un peu plus fort que de coutume, mais c'était la marche longue, et le chagrin de n'avoir pas trouvé Le Gardeur.

Un pressentiment merveilleux lui disait que le colonel avait rencontré Le Gardeur à Beaumanoir, et qu'il ne manquerait pas de venir avec lui, à son retour, présenter ses hommages à madame de Tilly, et les lui présenter aussi à elle-même.

Cette pensée la faisait rougir, et elle se fâchait contre elle-même, à cause de ce fol espoir. Elle se disait que c'était un fol espoir! Elle voulut faire appel à son orgueil, mais son orgueil ne vint pas vite lui rendre sa tranquillité perdue.

Son entrevue avec Angélique Des Meloizes lui avait laissé une pénible impression. Elle était indignée des aveux hardis de son amie. Elle savait que son frère s'était bien trop occupé d'elle pour son bonheur, surtout s'il arrivait que l'ambition de cette femme belle et perverse fût en désaccord avec son amour. Elle soupirait profondément en songeant combien Angélique était indigne de son frère.

C'est généralement ce que pense une soeur aimante, quand il lui faut confier son frère à la garde d'une autre personne. Mais Amélie savait qu'Angélique Des Meloizes n'était pas capable de cet amour véritable, qui met son bonheur à faire le bonheur des autres. Elle la savait vaine, égoïste, ambitieuse: elle ignorait encore, toutefois, comme elle choisissait peu les moyens d'arriver à son but.

II

La vieille cloche des Récollets avait sonné midi, et Amélie, toujours assise à sa fenêtre, regardait pensive, le grand carré de la Place d'Armes, suivant d'un oeil avide les cavaliers qui la traversaient. Une foule de personnes étaient réunies là, où passaient et repassaient sous la grande porte cintrée du château.

Cette porte était surmontée d'un écusson brillant, portant la couronne royale et les fleurs de lys. Deux sentinelles, marchant à pas mesurés, se promenaient sous le vaste cintre, et chaque fois qu'elles se retournaient au bout de leur marche régulière, en dehors, on voyait étinceler au soleil leurs mousquets et leurs baïonnettes.

Parfois on entendait le grondement des tambours, la garde sortait et présentait les armes; c'était quand un officier de haut rang ou un dignitaire ecclésiastique passait pour aller présenter ses hommages au gouverneur ou pour traiter de quelque affaire importante à la cour vice-royale.

Si Amélie n'avait pas été tant préoccupée ce jour-là, elle aurait eu bien du plaisir à voir le joli tableau de la vie active de la ville qui se déroulait devant elle: des gentilshommes à pied, le manteau sur l'épaule et le sabre au côté, des dames en toilettes de visite, des habitants et leurs femmes dans leur invariable costume, des soldats en uniformes, des prêtres en robes noires, tous allant, venant, se mêlant avec un curieux et plaisant empressement.

III

Les dames qui se trouvaient au salon de madame de Tilly, étaient mesdames de Grandmaison et Couillard. Elles savaient tous les cancans de la ville et les racontaient longuement. Aussi, madame de Tilly commençait-elle à se sentir un peu fatiguée.

Elles étaient riches et fashionables, connaissaient parfaitement les lois de l'étiquette, portaient toujours de charmants costumes et choisissaient bien leurs amies. Elles recherchaient l'amitié de madame de Tilly. En effet, par son rang et sa position, cette femme conférait en quelque sorte les meilleures lettres de noblesse.

Les rumeurs de la ville, en passant par la bouche de mesdames Couillard et de Grandmaison, atteignaient la perfection. C'était l'idéal du genre. Finement insinuantes, elles blâmaient avec réserve et douceur, ne tarissaient point en éloges, et ne se trompaient jamais.

Elles s'acquittèrent consciencieusement d'un grand devoir moral et social en mettant madame de Tilly au courant des scandales récents et des secrets nouveaux de la capitale.

Elles glissèrent sur des sujets scabreux avec la légèreté des patineurs sur la glace, et leur amie tremblait qu'elles n'enfonçassent à chaque instant. Mais elles étaient trop bien exercées à la gymnastique de la langue, pour perdre l'équilibre. En une heure, la moitié de la ville fut passée au crible.

Madame de Tilly écoutait ces discours frivoles avec impatience; mais elle connaissait trop bien la société pour lui chercher noise à cause de ses folies, quand du reste, cela eut été inutile.

Elle se consola en pensant que le mal n'était peut-être pas si grand que cela. Il y avait des gens qui ne trouvaient pas le pape assez catholique; pour sa part, elle trouvait le peuple généralement meilleur qu'on ne le disait.

IV

Amélie fut tout à coup tirée de sa rêverie par une exclamation subite de madame de Grandmaison.

—Comment, madame de Tilly! disait-elle, vous n'irez pas au bal de l'Intendant, au palais! et mademoiselle de Repentigny, que nous regrettons de n'avoir pas vue aujourd'hui, n'ira pas non plus! Savez-vous que ce sera la plus magnifique affaire qui ait jamais eu lieu dans la Nouvelle-France? Depuis quinze jours, Québec n'a chanté que cela. Les modistes et les couturières ont de l'ouvrage!... des costumes nouveaux! à en perdre la tête.

—Et ce sera le bal le plus remarquable par le choix des invités! proclama madame Couillard. Tous des gentilshommes et des nobles, pas un bourgeois! ces gens-là, les femmes surtout, se donnent de tels airs aujourd'hui! comme si l'argent pouvait les rendre intéressants aux yeux des personnes de qualité...

Je dis qu'il faut les tenir éloignés, ou...

—Et puis l'Intendant royal est tout à fait d'accord avec les cercles élevés, ajouta madame de Grandmaison. Il veut qu'on les tienne à leur place.

—La noblesse! la noblesse! riposta madame de Tilly visiblement froissée. Mais l'Intendant royal qui ose traiter avec dédain la digne, l'honnête bourgeoisie de cette ville, est-il noble lui-même? Non pas que je voulusse l'estimer moins, s'il ne l'était pas, mais j'ai entendu dire que sa noblesse était contestée. Il est le dernier qui devrait se risquer à mépriser la bourgeoisie.

Madame de Grandmaison fit jouer son éventail avec dignité.

—O! madame! dit-elle, vous oubliez, bien sûr! Le chevalier Bigot est proche parent du comte de Marville, et le chevalier de Grandmaison est un des visiteurs fidèles de l'Intendant. Cependant, il n'aurait pas voulu s'asseoir une minute à sa table, s'il n'avait pas été certain de son alliance avec la noblesse. Le comte de Marville...

—Le comte de Marville! interrompit madame de Tilly, qui oublia presque sa politesse habituelle. On juge un homme par les compagnons qu'il fréquente. Pas de confiance à ceux qui fréquentent le comte de Marville!

Madame de Grandmaison se sentit vaincue. Elle voyait bien que madame de Tilly n'avait pas une haute opinion de l'Intendant; cependant elle voulut tenter un nouvel effort.

—Mais, ma chère dame, reprit-elle, l'Intendant est si puissant à la cour! Il était l'ami intime de madame d'Etioles, avant qu'elle fit son apparition au palais, et c'est lui, paraît-il, qui s'avisait de la faire connaître au roi. Il arrangea tout pour qu'elle lui fût présentée, au fameux bal masqué de l'Hôtel de Ville. Le roi lui jeta alors son mouchoir, et elle devint la première dame du palais, et marquise de Pompadour. Elle n'a jamais oublié son ancien ami, et il est devenu Intendant de la Nouvelle-France, malgré tous les efforts de ses ennemis pour le perdre.

—Vous prétendez qu'il est arrivé là malgré tous les amis du roi? reprit madame de Tilly.

Amélie l'entendit et elle vit bien, au frémissement de sa voix, qu'elle était à bout de patience. Madame de Tilly ne pouvait souffrir, sans éprouver un profond dégoût, qu'on prononçât devant elle le nom de la Pompadour; mais sa vieille loyauté la gardait de parler mal du roi.

—Nous n'avons pas à nous occuper de ce qui se passe à la cour, continua-t-elle, ni des amitiés de l'Intendant. Mais je souhaite que l'avenir rachète son passé; je souhaite que la Nouvelle-France n'ait pas, comme la malheureuse Acadie, à regretter le jour où il a mis le pied sur ses rivages.

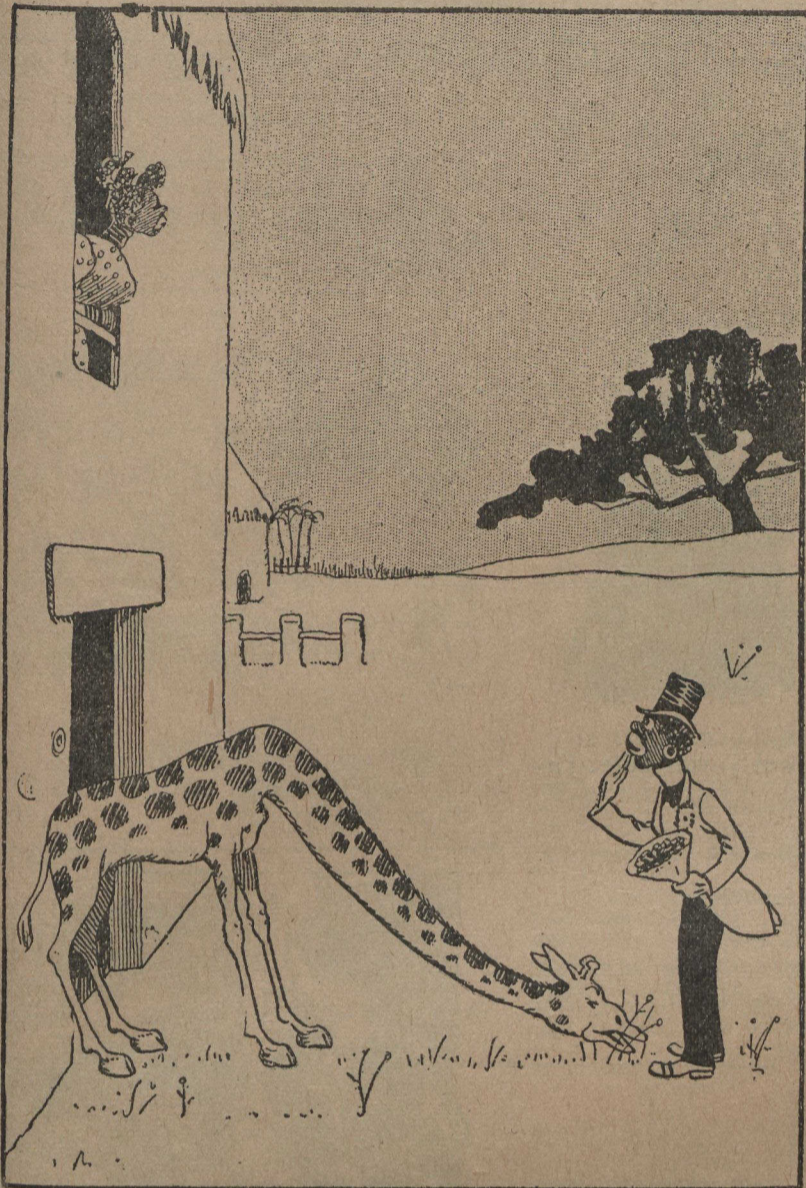
Madame Couillard et madame de Grandmaison ne manquaient pas d'intelligence; elles s'aperçurent bien qu'elles avaient éveillé les susceptibilités, — les préjugés, pensaient-elles, — de madame de Tilly. Elles se levèrent, et dissimulant leur dépit sous des paroles charmantes, elles prirent congé de la noble vieille dame. La digne seigneuresse les vit s'éloigner avec plaisir.

(A suivre)

Ascenseur Nouveau Modèle

PAR

Benjamin Rabier



POUR RIRE



Avis

Gavroche fut arrêté un soir, rue de Richelieu, devant la Bibliothèque impériale.

—La bourse ou la vie! lui demanda le voleur.
Sans se déconcerter, Gavroche lui répondit:
—La Bourse, au bout de la première rue à droite. Quant à l'avis, le meilleur que je puisse vous donner, c'est de prendre un métier moins couru.

Une vieille fille montre un perroquet à un visiteur:

—Tel que vous le voyez, il a près de cent ans, dit-elle.
—Ah! fait l'autre, il est encore vert pour son âge.

On couche Paul:

—Qu'as-tu à pleurer? lui dit sa mère.
—Je me suis fait mal ce matin.
—Et c'est maintenant que tu pleures?
—J'avais pas le temps c'matin; je jouais avec Georges.



—Pourquoi avez-vous quitté vos maîtres?
—Oh! une simple farce que j'avais faite: j'avais pris la teinture des cheveux de monsieur pour colorer le potage.

Quand

Un homme qui arrivait de Belgique disait:
—J'ai vu avec plaisir la ville de Gand. Comme on lui demandait: Quand? il crut qu'on avait mal entendu, et répondit:
—Caen est en Normandie.

Un commis-voyageur se présente à la porte d'un omnibus:

—Est-ce que l'Arche de Noé est déjà pleine? Voix à l'intérieur:
—Non, entrez, il n'y manque plus qu'un dindon!

En police correctionnelle

—Prévenu, vous avez déjà été condamné?
—Oui, mon président, deux fois par les médecins.

Si le cheval d'Henri IV sur le pont-Neuf voulait s'en aller, de quel pied partirait-il? Du piédestal.



—Madame Taupin, on m'a dit que vous alliez vous remarier avec ce Monsieur veuf toujours si élégant?

—Jamais de la vie, on dirait que j'ai épousé un veuf à la mode!

Tribunal correctionnel

Le président d'un ton sévère:

—Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs bottes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit?
—La faim, mon président.

Amuser

Le fils d'un paysan, qui se mourait, alla chercher son curé pour l'assister; il était une heure du matin. Le pauvre garçon resta deux grandes heures à la porte, l'appelant tout doucement, de peur de l'éveiller brusquement.

Quand le curé se leva et qu'il apprit la chose:
—Mais, mon enfant, lui dit-il, votre père à présent sera mort.

—Oh! non, monsieur le curé, Pierrot, notre voisin, m'a promis qu'il l'amuserait jusqu'à votre arrivée.

—Avec quoi entretient-on le poêle?

—Avec du bois, du coke ou du charbon.

—Imbécile! vous ne savez donc pas que c'est avec modération...



—Vous ne craignez pas que votre canard à l'étouffée soit un peu lourd pour l'estomac de Monsieur?

—Pas de danger, Madame, j'ai fait la sauce avec de l'eau St Léon.

Près

Un Anglais se plaignant à tout venant, dans un café, d'une chute qu'il avait faite, et qui lui causait de vives douleurs.

—Monsieur, lui dit un chirurgien qui était à côté de lui, est-ce près des vertèbres que vous vous êtes fait mal?

—Non, Monsieur, reprit le malade, c'est près de l'obélisque.

Nos bons paysans

En chemin de fer. Un riche campagnard s'installe dans un wagon de première classe.

Il s'adresse à trois dames qui lui font vis-à-vis:

—Pardon, excuse, mes petites dames, la fumée de la pipe, ça vous incommode-t-il?

—Oui, Monsieur, répondent les trois dames comme un seul homme.

—Alors, tant pis, faut voir à descendre, parce que je vais en fumer "eune."

Vieux rustre, va!

—Pourquoi les priseurs usent-ils plus de tabac après leur principal repas?

Réponse — Parce qu'ils ont diné (dix nez).



—Il paraît que le petit vicomte de Z... épouse une femme horriblement laide?

—Oui, mais il a obtenu cinq cent mille francs de dommages-intérêts!...

Rendre

Un femme, ayant reçu un soufflet de son mari, alla consulter un avocat pour savoir si elle pourrait à cause de ce fait obtenir sa séparation. Le mari, sachant quelle avait fait cette démarche, lui demanda d'un air goguenard quel parti elle allait tirer de son soufflet!

—Comme on m'a dit que je n'en pourrais rien faire, répliqua-t-elle, je vous le rends. Ce qu'elle fit et fit bien.

Avant le bal

Augustine, vous êtes-vous procuré les fleurs que je dois porter dans mes cheveux, cette nuit, au bal?

—Oui, Madame, mais...

—Mais quoi?

—J'ai égaré les cheveux.

—Dis-moi, mon ami, comment fais-tu pour avoir toujours de l'argent en dépit de la déveine qui ne te lâche pas?

—Je ne paye jamais mes vieilles dettes.

—Et les nouvelles?

—Je les laisse vieillir.

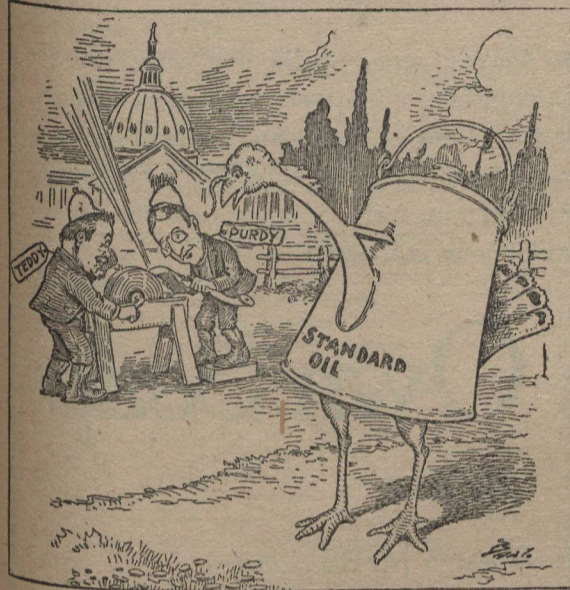
POUR RIRE

Le créancier indiscret

Un jeune colonel dont la dépense surpassait de beaucoup le revenu, était criblé de dettes. C'était surtout à son tailleur qu'il devait le plus. Un jour, ce créancier l'aperçoit dans la rue, et l'aborde, en lui disant: "Mais, monsieur, dites-moi donc, quand me donnerez-vous de l'argent?" Sans se déconcerter, le colonel le regarde et lui répond: "Vous êtes bien curieux; vous voulez que je vous dise une chose que je ne sais pas moi-même". Puis il le quitte, en laissant le tailleur étourdi de cette réponse inattendue.

Décompte du prêt

Un caporal faisant le compte du prêt à un soldat, après lui avoir détaillé les articles, qui se montaient à 28 sous, fit ensuite l'addition de cette manière: 12 et 6 font 18, et 10 font 28, pose 8 et retiens... puis s'arrêtant, il dit au soldat: "Tiens, un autre que moi te retiendrait 2, mais moi je ne retiens rien; voilà 8 sous et nous sommes quittes." Le pauvre soldat, qui n'entendait rien au calcul, se crut obligé et lui fit de grands remerciements, quand il ne recevait qu'un peu moins du tiers de ce qui lui était dû.



A propos du trust du pétrole

La traditionnelle dinde sera immolée le jour d'actions de grâces.

Journal de Minneapolis

Le "oui" fatal a été prononcé. On sort de la mairie. Juste à ce moment, la pluie commence à tomber. Et le marié, très nerveux: —Allons, bon! encore un embêtement!

A la prochaine audience du tribunal correctionnel: Un des manifestants. — J'étais là avec mon églantine. On l'a saisie, foulée aux pieds...

Le président, attendri — Pauvre femme!

Vers la fin d'une soirée où les rafraîchissements étaient restés à la cantonade, la maîtresse du logis cherche à retenir ses hôtes qui s'esquivalent un à un, les traits altérés par la soif.

—Si nous organisons un petit chemin de fer?... propose-t-elle.

—Bravo!... s'écrie un des fuyards à gorge sèche, nous rencontrerons peut-être un petit buffet!...

Les grandes et les petites bouches

Un bon compagnon, en sortant de Paris, prit la route de Châtillon-sur-Seine. Arrivé dans cette ville, il fut accosté par une jeune demoiselle de sa connaissance, qui lui dit:

"Pierre, vous venez de Paris; quelles bonnes nouvelles?"

"— Je n'en sais point de meilleures ni de plus certaines, sinon que l'on était à aviser à donner deux maris aux demoiselles qui auraient une petite bouche."

La questionneuse, qui parlait auparavant avec la plus grande facilité, commença à serrer ses lèvres l'une contre l'autre, et avec une voix un peu baissée et en mignardisant ses paroles, ajouta:

"Vraiment, Pierre, voilà de terribles nouvelles! et que fera-t-on pour celles qui ont une grande bouche?"

"— Elle en aurait trois."

Alors la demoiselle commença à élever la voix, à agrandir sa bouche, ce qui provoqua le rire des personnes qui les écoutaient, et fit connaître l'humeur des filles qui désirent deux ou trois maris.



L'oncle Sam — "Comment cela a-t-il commencé?"

Le Japon — "Demandez plutôt comment cela va finir?"

Amsterdammer.

Les mots d'enfants

En voici un d'une bonne saveur, que nous avons entendu il y a quelques jours.

Le fils de Jean d'Ardenne va avoir quatre ans. Il était avec ses parents en visite dans une maison où on s'amusait à le faire parler. Récréation d'autant plus intéressante que l'enfant n'est point causeur de sa nature. Après lui avoir fait décliner ses nom et prénom, on lui demande:

—Si tu te perdis en ville, saurais-tu trouver ton chemin pour retourner chez toi? Bébé ne répond pas. On insiste:

—Enfin, sais-tu où tu habites?

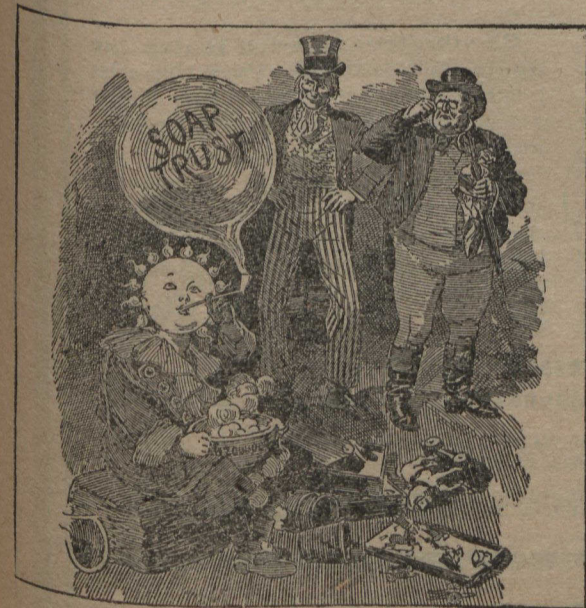
—Avec papa et maman.

—Fort bien; mais où habite ton papa?

—Papa? Il habite en voyage!!!

Une ouvreuse au théâtre: —Faut-il débarrasser madame?

Madame en elle-même: —De mon mari, oh! oui de suite!



A propos du trust du savon

Marque américaine indélébile.

Oncle Sam — Bien, mon enfant, tu tiens de moi."

John Bull — "Il ne tient certes pas de moi, et je souhaite que sa bulle crève."

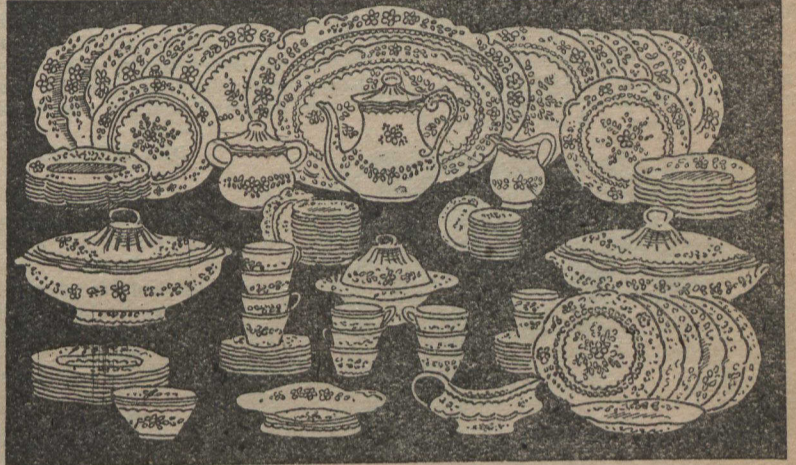
Punch de Londres.

POÊLES et FOURNAISES

Si vous avez besoin d'un BON POÊLE DE CUISINE ne manquez pas de nous faire une visite qui sera toute à votre avantage. ¶ Nous avons l'assortiment le plus complet de la ville. ¶ Tous les genres de fournaises à des prix défiant toute concurrence. ¶ Morceaux et réparages de poêles, notre spécialité.

SPECIAL—Nous manufacturons le célèbre poêle d'acier "BRILLANT" fait précédemment par MM. Ségala, J. L. Bélaïr & Fils & Tremblay & Ferras, et nous sommes prêts à faire toutes réparations pour ces poêles à des prix raisonnables.

A. GALARNEAU & CIE, 322, Ave Mont-Royal
TEL. BELL EST 2349—MARCHANDS 2134 COIN BOYER



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout à fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les fameuses Pilules du Dr Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

NE COUPEZ PAS VOS CORS

C'est un procédé dangereux x
Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

PATINS NOUVEAUX



Un grand choix de patins de tout genre, en acier trempé, solides, légers.

PATINS NORVÉGIENS, PATINS POUR LE HOCKEY, PATINS POUR LA COURSE, PATINS À RESSORTS, ETC.,

Prix: de 50c à \$7.

Courroies pour patins, 10c à 25c. la paire. Bâtons pour le hockey, 15c à 60c chacun. "Pucks" en caoutchouc pur, 10c à 20c chacun.

L. J. A. SURVEYER,

QUINCAILLER

52, Boulevard Saint-Laurent, Montréal

2ème po te de la rue Craig

Incandescence par le Pétrole

Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile: plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures. Même intensité que le Gaz à incandescence.

Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche: \$3.00. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS

Enlever une carafe d'eau avec une paille

En vous promenant le long d'un champ de blé mûr, ne vous êtes-vous pas étonnés de la force de résistance que présente, dans le sens de sa longueur, cette mince tige creuse qu'on appelle la paille? Ce tuyau, si fragile qu'on le brise rien qu'en le prenant dans les doigts, est pourtant capable de supporter, sans se rompre, le poids du lourd épi, gonflé de grains, qui se balance à sa partie supérieure.

Je vais vous indiquer aujourd'hui une expérience bien simple, destinée à prouver que la paille peut non seulement supporter le poids d'un épi, mais encore le poids de corps infiniment plus lourds, celui d'une carafe contenant de l'eau, par exemple.

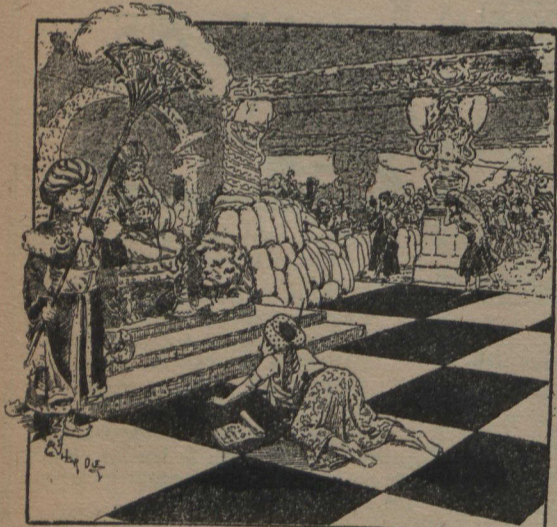
Prenez une belle paille, non froissée, de blé ou de seigle, et pliez à angle aigu la partie la plus grosse, à 6 ou 8 pouces de



son extrémité. Cette distance dépend de la largeur de votre carafe: aussi, après avoir replié le bout de la paille, aurez-vous soin de couper plus ou moins l'extrémité de façon que le bout replié étant entré dans la carafe, il y prenne la position indiquée par notre dessin. Dans cette position, le bout le plus mince et le plus long, celui de l'épi, sort par le goulot de la carafe, et le bout le plus large, qui a été replié, se place obliquement en travers de la carafe, sa longueur étant plus grande que la largeur de celle-ci, et l'extrémité de la paille venant se placer sous la partie élargie de la carafe.

Cela fait, vous n'avez plus qu'à saisir le brin le plus long de la paille qui sort de la carafe et à enlever ce brin en l'air; la carafe sera enlevée en même temps, sans que la paille se brise, et le public aura peine à comprendre comment une tige aussi fragile a pu soulever un poids aussi lourd.

Les cases de l'échiquier



Sheran, ancien monarque des Indes, prenant plaisir au noble jeu des échecs que venait d'inventer un de ses pauvres sujets nommé Sessa, le fit venir et lui dit, comme dans les contes de fées:

"Demande-moi ce que tu désires pour ta récompense, et cela te sera accordé."

—Puissant monarque, dit Sessa, fais placer sur la première case de l'échiquier un grain de blé..."

Aussitôt le monarque fait apporter le grain demandé, se demandant ce qui allait suivre.

"Maintenant, reprit Sessa, ordonne que l'on mette deux grains sur la deuxième case, quatre sur la troisième, et ainsi de suite en doublant, dans chaque case, le nombre de grains de blé contenus dans la case précédente. Ma récompense sera le blé correspondant à la dernière case du jeu."

Très intrigué, le roi Sheran fait apporter des sacs de blé, et des esclaves sont employés à compter les grains. Mais au bout de quelque temps on s'aperçoit que les greniers de Sa Majesté ne pourront pas suffire à réaliser le vœu de l'inventeur; il faut faire appel à tous les marchands qui, dans le pays, ont du blé à vendre; la récolte tout entière est absorbée sans que l'échi-

quier ait encore ses dernières cases pourvues; bref, les mathématiciens du royaume finissent par dire au roi toute la vérité, que voici: pour arriver au nombre de grains exigé pour la 64e case de l'échiquier, il faudrait que toute la surface de la terre, supposée privée des mers et de toutes ses eaux, fût ensemencée en blé, et c'est huit fois la récolte totale qui serait nécessaire pour satisfaire l'avidité Sessa! L'histoire ne dit pas si le roi fit couper le cou au susdit, pour régler la question, ou bien s'il fut reconnaissant de lui avoir dévoilé les mystères de ce que les calculateurs appellent une progression géométrique.

Si maintenant vous êtes curieux de savoir à quel nombre on arrive pour les cases de l'échiquier, le voici: il se compose de 20 chiffres: 18,446,744,073,709,551,615 et il s'énonce en commençant par 18 quintillions; nous avons bien du mal à nous représenter un pareil nombre, n'est-ce pas?

DEVINETTES

No 80

Quel est le sens qu'on pourrait ajouter aux cinq autres?

No 81

Quel est le dîner qu'on ne peut pas digérer, quoiqu'il soit cependant très peu indigeste?

No 82

Quels sont les paons les plus lourds?

No 83

J'ai un grand mal de dents, que me conseillez-vous de faire?

Solution des devinettes publiées dans le No 1179 de l'Album Universel

No 76 — Un jeu de cartes.

No 77 — C'est le mouton, parce qu'il est lainé (Patné).

No 78 — C'est la vie, car au fur et à mesure qu'elle s'allonge, elle se raccourcit.

No 79 — C'est, en ouvrant un livre, d'avoir toujours à la main une pomme, une poire, une pêche ou du raisin; on est sûr de cette manière de toujours lire avec fruit.

DAME BELETTE

Dame Belette, un jour, dit à son mari:

—Va me chercher, pour couvrir nos petits, la peau d'un bel éléphant!

—Tu es folle! s'écria le mari. C'est impossible!

—Tu n'es bon à rien! déclara la Belette. Et lui mettant sur les bras son petit dernier, elle sortit. Elle alla trouver le Ver de terre et lui dit:

—Compère, ma terre est pleine de gazon. Va-t'en la remuer.

Pendant que le ver remuait la terre, elle fut trouver la Poule:

—Commère, mon gazon est plein de vers. Va-t'en les manger.

Pendant que la Poule mangeait le Ver, Dame Belette dit au Chat:

—Il y a des poules chez moi!

Et le Chat mangea la Poule.

Pendant qu'il la croquait, la Belette dit au Chien:

—Débarrasse-moi donc de ce Chat!

Et pendant que le Chien étranglait le Chat, elle s'en fut dire au Lion:

—Seigneur, débarrasse-moi de ce Chien!

Aussitôt le Lion fondit sur le Chien et le dévora. Et pendant ce temps, la Belette creusa dans la terre un grand trou qu'elle

recouvrit de branches et de feuillage.

Cela fait, elle alla trouver l'Eléphant:

—Il y a un Lion près de mon terrier! Viens à mon secours, ou je suis perdue!

L'Eléphant, compatissant, suivit la perfide Belette, tomba dans le grand trou, et se tua. Alors la Belette prit sa peau et la rapporta en triomphe au logis.

—Tu vois! dit-elle à son mari. Tu n'as pas su comment faire pour avoir la peau d'un Eléphant! Moi, je l'ai eue!

Cela prouve que — même chez les Belettes, — les femmes ont souvent plus d'esprit que les maris. C'est pourquoi l'on dit encore aujourd'hui: être fin comme une Belette!

ROBINSON CRUSOE

C'est pour faire plaisir à quelques-uns de nos jeunes amis qui nous en ont fait la demande, et aussi à tous ceux qui bénéficient de cette charmante et enviable appellation, que nous commencerons dans notre prochain numéro la publication des aventures de ROBINSON CRUSOE. Puisse cette belle lecture leur être agréable comme elle l'a été pour nous dans notre jeune temps.

Regardez-vous dans votre Miroir



Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.

PLUS DE RHUMATISME PLUS DE NEURALGIE PLUS DE DOULEURS

AVEC LE

Masseur Santé SNYDER

Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir?



9,000 à 15,000 vibrations à la minute.

Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleur aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents, etc.

Il guérit l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.



Achetez le Masseur Santé Snyder
Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, \$3,00 C.O.D. Un escompte libéral sera accordé au commerce.

DEMANDEZ NOS LIVRETS, ils vous diront le comment et le pourquoi

SIMEON MONDOU, GERANT

Heures de Bureau: 10 a.m. à 4 p.m. Boîte Postale 756

Dépot Général: 55, rue St-François-Xavier, Montréal

CARNEGIE ET LA QUESTION SOCIALE

Etude inédite
écrite pour l'Album Universel

Il n'y a pas longtemps, les journaux nous apportaient la nouvelle que M. Andrew Carnegie venait de faire cadeau d'une couple de millions pour fonder une université je ne sais plus trop dans quelle partie des Etats-Unis.

Le cas, me direz-vous, n'est pas nouveau ni rare. Les riches américains font à tout moment des dons royaux aux établissements publics de leur pays, — dons royaux, certes, car ce sont tous des rois! et ainsi les appelle-t-on: le roi des chemins de fer, le roi du pétrole, le roi du charbon, le roi du fer! C'est tantôt cinq millions donnés à une maison d'éducation, trois millions à un hôpital, et un tas d'autres millions pour fonder des bibliothèques, des musées, etc. Tout le monde connaît cela.

Je ne viens donc pas faire ici l'énumération de ces généreux cadeaux, mais vous entretenir, si vous me le permettez, d'un fort beau discours que prononça M. Carnegie lors de l'inauguration de la bibliothèque et du musée qu'il avait offerts à la ville de Pittsburg.

Le puissant industriel a indiqué quel est l'emploi qu'un homme riche doit faire de sa fortune. Il ne se prononce pas précisément sur la question de savoir s'il est bon ou non qu'il y ait des hommes très riches. Il constate seulement que l'organisation industrielle tend — sinon pour toujours, du moins pour plusieurs générations encore — à concentrer d'énormes fortunes entre les mains d'un petit nombre d'hommes: il se demande quel est l'usage que ces heureux privilégiés doivent faire de ce trop plein de richesses que les lois économiques ont accumulé entre leurs mains, et, il commence par réfuter les solutions généralement proposées.

Par exemple, on pourrait croire que le mieux serait de prévenir ces grandes accumulations de richesses en engageant l'industriel à diviser ses profits, au fur et à mesure qu'il les réalise, entre les mains de ses ouvriers. Et j'incline à croire cela. Mais M. Carnegie ne le croit pas. Il répond: "que de petites sommes distribuées à la fin de chaque année ou de chaque mois sous forme de participation aux bénéfices, seront gaspillées neuf fois sur dix, en supplément de nourriture ou de vêtements, ou même en jouissances inutiles qui ne font pas plus de bien à l'ouvrier qu'au millionnaire, qui sont purement extérieures et d'aucune utilité pour le développement de ce que l'homme a de plus noble en lui."

On pourrait croire alors que cet homme riche doit employer sa fortune en dépenses de charité? C'est la pire des choses qu'il puisse faire, dit M. Carnegie: "Supposez que ce soir je partage mes millions entre les gens les plus misérables de la ville, par portions égales. Si dans quelques jours, je vais visiter ce même quartier, pensez-vous que je trouverai la pauvreté, l'ivrognerie, la paresse supprimées ou seulement diminuées? Au contraire, je les trouverai augmentées, car les prévoyants, les travailleurs, les économes, ceux qui ont le respect d'eux-mêmes, se seront dit: "Pourquoi resteriez-vous plus longtemps à peiner et à nous priver? Puisque le paresseux reçoit la même part et une plus grande que le laborieux, allons et faisons de même!"

Alors que doit faire le riche? Il doit donner non par petites sommes dispersées à droite et à gauche, mais par grandes masses, en concentrant sur une seule oeuvre ou un très petit nombre d'oeuvres, toutes les ressources dont il peut disposer — et ces oeuvres doivent être uniquement des oeuvres qui peuvent contribuer à apporter d'une façon permanente la joie et la lumière dans le coeur des hommes, à relever et à annobler l'existence des ouvriers. Voilà le plus noble emploi possible de la richesse."

Et ce qui lui paraît le mieux rentrer dans cette catégorie, ce sont d'abord les bibliothèques: "Là, l'ouvrier trouve la meilleure société qu'il puisse rencontrer au monde." Ce sont aussi les musées d'histoire naturelle et de curiosités: "où ceux qui n'ont pas les moyens de voyager, pourront goûter quelques-uns des plaisirs que produisent le voyage autour du monde en contemplant tout ce que le monde contient de curieux." Ce sont les galeries de tableaux: "parce qu'il n'y a pas de meilleurs moyens de former le goût des hommes et de leur donner le sentiment artistique que de leur montrer les belles harmonies de la forme et de la couleur." Ce sont les collections de modèles industriels qui leur apprendront que le travail manuel n'est pas tout, et qui leur feront toucher du doigt le progrès. Ce sont les collections historiques, en particulier sur l'histoire du pays natal, qui leur apprendront à être de bons et fiers citoyens. Ce sont des salles de concert, dont la musique pendant quelques heures pourra les ravir au milieu où ils travaillent. Ce sont toutes les choses, en un mot, qui exigent de la part de ceux qui veulent en bénéficier, "un certain effort personnel, une

coopération active, qui ne peuvent aider que ceux qui sont disposés à s'aider eux-mêmes, qui ne peuvent que développer les aspirations les plus élevées de l'homme et qui ne risquent pas de porter la moindre atteinte à cet esprit de fière indépendance qui est le plus solide fondement de notre race et le seul sur lequel elle puisse compter pour sa grandeur future."

"Je serais navré, dit encore Carnegie, si l'on devait dire un jour de moi, dans l'histoire de notre ville, que j'ai été un de ceux qui ont fait le plus pour fournir au peuple les moyens de mieux satisfaire les appétits qu'il a en commun avec les animaux: mieux manger et boire davantage! L'homme ne vit pas que de pain seulement. Que j'en ai connu de millionnaires mourant de faim, faute de la pitance spirituelle qui peut seule nourrir ce qu'il y a de vraiment humain en nous, et que j'en ai connu aussi de ceux qu'on appelait de pauvres gens, dont le luxe, sagement prisé était inaccessible aux millionnaires affamés dont je viens de parler!"

Voilà certes d'éloquentes paroles et un idéalisme vraiment bien transcendant dans la bouche d'un maître de forges! — un peu trop, semble-t-il, car enfin celui-là même dont il rappelle la parole: "l'homme ne vit pas de pain seulement", n'a pas dédaigné de multiplier le pain, le poisson et même le vin pour satisfaire aux appétits "animaux" des multitudes affamées.

Mais n'importe: il y a là une conception très élevée des besoins du peuple qui fait une heureuse opposition avec la conception assez grossière du socialisme qui prêche au peuple que le salut et le bonheur consistent à satisfaire tous ses besoins et "à piger dans le tas".

Au point de vue de M. Carnegie, un homme riche ne doit rien garder de sa fortune, alors même qu'il a des enfants; il doit tout donner. Et non pas seulement, remarquez-le, tout donner à sa mort et par testament, mais tout donner de son vivant. Le passage vaut la peine d'être cité textuellement:

"La conclusion qui s'impose à moi et à laquelle j'adhère fermement est celle-ci: Toute richesse superflue est un dépôt sacré dont le possesseur ne peut disposer durant sa vie que dans l'intérêt de ses semblables, et j'ose prédire qu'un jour viendra — un jour dont l'aurore commence déjà à poindre — où l'homme qui mourra les mains pleines de millions disponibles et non utilisés, mourra déshonoré et flétri dans l'estime des honnêtes gens, autant qu'un dépositaire infidèle. Le but du millionnaire doit être de mériter la même épitaphe que celle qui est gravée sur le tombeau de Pitt: "Il vécut sans faute et mourut pauvre".

Il est certain que si un jour tous les millionnaires devaient penser ainsi et agir en conséquence, je ne vois pas trop quel intérêt les socialistes pourraient avoir encore à les exproprier.

Ce qui m'intéresserait beaucoup ce serait de savoir si la famille de M. Carnegie partage les opinions de son chef? En ce qui concerne sa femme, toutefois, nous sommes renseignés, car dans ce même discours, M. Carnegie dit en propres termes: "Madame Carnegie et moi, nous avons réfléchi à ce sujet pendant des années et nous avons le sentiment que nous avons fait de notre fortune le meilleur emploi que nous puissions en faire, pour autant que notre raison et notre conscience nous permettent d'en juger."

Voilà qui est déjà peu commun que de trouver sur ce point le mari et la femme d'accord, mais le fils, qu'est-ce qu'il en dit? S'il approuve les doctrines de son père, ce n'est pas assurément un homme ordinaire. Au reste, sa part aujourd'hui serait encore meilleure que celle de son père qui a débuté comme ouvrier dans une fabrique de tissage où il gagnait — c'est lui qui nous le dit — 20 sous par jour.

ALEX

MM. Fetherstonhaugh et Cie, sollicitateurs de brevets, édifice de la Canada Life, Montréal, publient la liste des brevets suivants récemment obtenus par leur entremise:

Canada — Andrew Murdoch, appareil pour peler les fruits; John C. Ryan, aiguille automatique de chemin de fer; E. W. Campbell, boîte pour disposer des chemises ou autres articles de ce genre; E. A. Smith, machines pour accommoder le poisson; Harry A. Peters.

Etats-Unis — Charles Pickard, coffrefort pour allumer.

Angleterre — Ben Haigh, appareil pour absorber la fumée; G. N. Fox, perforateur pour cigares.

Italie — James T. Clark, fermail automatique de noix.

Quelque chose de nouveau à propos

DE

LOTS À BATIR

Personne trop pauvre pour en posséder un. Très peu de gens assez riches pour en acheter de plus beaux.



UN MODE DE PAIEMENTS EXTRAORDINAIRE

Afin de donner à tout le monde une égale chance de se créer un foyer, nous avons entrepris de vendre les magnifiques terrains du

Parc Mont-Lasalle

à des prix excessivement bas, et, à des conditions des plus faciles. Les prix varient nécessairement suivant la grandeur des lots et leur situation, soit:

\$150, \$165, \$182, \$200, \$240, \$312 et \$468

mais tous se vendent avec une égale facilité de paiements, c'est-à-dire:

de 50c à \$1.00 par semaine, sans intérêt ni taxes

Escompte raisonnable pour lots payés en deux, trois, quatre et cinq ans ou plus. Escompte spécial pour achat de plusieurs lots à la fois.

UN MOT DU PARC MONT-LASALLE ET DE SA SITUATION

De tout l'est de la ville les terrains du Parc Mont La Salle sont reconnus les plus avantageux à la construction. A part la montagne, le site est le plus élevé de Montréal. Grâce à cette élévation, les terrains s'égouttent d'eux-mêmes. Pas de bas-fonds, pas de carrières ni eaux stagnantes. Le sol est sablonneux et rocailleux, il n'est pas un terrain qui offre des avantages plus réels à la construction. Cette incomparable propriété située entre celle du collège Mont La Salle et le village de Rosemount, des limites nord de Maisonneuve à la Côte Visitation est la continuation des rues Bourbonnière, Orléans, Projetée, Jeanne d'Arc, Pie IX et Desjardins.

POUR Y ALLER

Prenez les chars de la rue Ontario, débarquez rue La Salle, montez cette rue jusqu'au Parc Mont La Salle, où deux succursales sont ouvertes tous les jours, dimanches inclus.

NOTEZ BIEN

Il est évident que les prix ci-haut mentionnés ne sont que temporaires. Vos dollars d'aujourd'hui achètent deux fois plus que ceux de demain. Pas de temps spécifié pour la construction. Pierre et sable sur les terrains fournis gratis pour la construction.

CHARRUAU & DAoust,

Courtiers d'Immeubles,

6 à 10 "La Presse"

Bell Tél. Main 4918

MONTREAL

Comment stériliser le lait

Lait formolé, lait oxygéné, lait "buddisé", lait autoclavé — Les œuvres philanthropiques et le lait stérilisé.

Il faut reconnaître que l'on se trouve quelque peu embarrassé lorsqu'on se propose de stériliser le lait d'une façon absolument sûre et sans danger pour l'organisme, surtout pour l'alimentation des enfants; au surplus les savants eux-mêmes, quand ils sont consultés, ne sont pas précisément d'accord sur la marche à suivre pour arriver au résultat désiré.

D'aucuns même d'entre ces derniers, qui paraissent entourés d'une haute autorité scientifique, proposent parfois des antiseptiques que l'on ne tarde pas à dénoncer comme condamnables, au point de vue hygiénique, ou encore comme impuissants au regard des êtres microbiens. Nous ne prendrons pour preuve que l'addition de formol conseillée par Behring à la dose de 1/5000 à 1/10000.

Comme le dit ce savant, aux taux ci-dessus, l'ingrédient en question ne détruit pas les microbes pathogènes, mais il arrête leur prolifération. Malheureusement, d'après M. Trillat, le formol se combine à la caséine et la rend en partie inassimilable; en outre, il en reste une portion libre qui attaque les muqueuses. Mais ce n'est pas tout: Leo Schaps a trouvé que, même à 1 pour 100, si l'aldéhyde formique empêche le développement des ferments lactiques, il ne s'oppose pas à la multiplication des staphylocoques, pas plus qu'à celle du bacille tuberculeux. L'auteur a trouvé, lors de l'autopsie d'un enfant nourri au lait formolé, des lésions produites par l'ingrédient chimique dont nous parlons.

Devant de si graves affirmations, le savant professeur de Marbourg et ses deux collaborateurs Roemer et Much ont conseillé le lait oxygéné qu'ils préfèrent au lait traité par une haute température.

On ajoute au lait une petite quantité d'eau oxygénée. On chauffe, puis verse quelques gouttes d'un ferment soluble, l'Phépine. On peut consommer après deux heures le lait ainsi traité, sans microbe et de parfaite digestibilité. On le conserve plus longtemps à l'abri de la lumière. En 1899, M. Jamois avait conseillé le verre rouge.

A. Renard, dès 1898, avait déjà proposé la dose de 2 pour 100 d'eau oxygénée à 12 volumes. Par suite d'un phénomène catalytique, cette eau est décomposée, et en six à huit heures il n'en reste plus. On a reconnu que le lait ainsi traité n'est pas stérilisé, mais se conserve plus longtemps que le lait ordinaire. Si le nombre des bactéries est abaissé considérablement durant les huit à dix premières heures, par contre, après, leur nombre se relève et augmente peu à peu (Nicolle et E. Duclaux). D'ailleurs, à la proportion indiquée, on n'est pas assuré de la destruction des microbes pathogènes.

Quoi qu'il en soit, le Dr Debout, de Rouen, a constaté, avec le lait oxygéné Renard, 14% de mortalité par entérite ou lieu de 30%. De même, le lait oxygéné Behring a donné de bons résultats à la crèche de Marbourg (Dr Bohme).

Si l'on force la dose de 2 pour 100, l'excès d'eau oxygénée n'est plus décomposée et communique une saveur métallique à l'aliment. MM. de Waele, E. Sugg et Van der Welde ont proposé aussi de suppléer à l'insuffisance de décomposition, par le lait, de l'eau oxygénée en excès en ajoutant le ferment soluble (catalase) qui opère cette transformation, sous forme de sérum sanguin stérilisé. Il n'est peut-être pas sans danger d'introduire dans la liqueur lactée une matière éminemment altérable comme l'est le liquide sanguin. Bien que ce dernier soit au préalable stérilisé, il faut compter avec les négligences toujours possibles dans les manipulations.

D'après M. Budde, on pourrait se tenir aux faibles doses d'eau oxygénée; mais, par contre, on exalterait de beaucoup l'action microbicide de l'oxygène en le faisant agir concurremment avec une température convenable en vase clos. Ainsi, un simple taux de 0,05 pour 100 et une chauffe immédiate durant sept à huit heures à 50° donnent du lait complètement stérilisé et ne contenant plus d'eau oxygénée. Le lait "buddisé" a été contrôlé à Berlin, Londres, Copenhague et l'on a trouvé que le colibacille, le bacille typhique, le bacille diphtérique, disparaissent après une heure, le bacille de Koch après quatre heures.

Quant à la stérilisation par la chaleur, on met sur son compte un grand nombre de défauts. Le Dr Behring reproche au calorique élevé auquel on soumet les laits autoclavés, les laits industriels, la destruction de plusieurs principes qui font du liquide un aliment pour ainsi dire doué de vie. Ainsi seraient détruits des ferments solubles, hydrolysants ou oxydants, à action biochimique, ferments directs (oxydants proprement dit) ou ferments indi-

rects (anaéroxydases). Et encore, le lait contient-il peut-être aussi des alexines, des composés cytolytiques, capables de détruire les microbes ou de digérer les cellules étrangères.

En somme, le lait autoclavé, s'il affranchit notre organisme de tous risques microbiens, ne constituerait plus, malheureusement, qu'un aliment indigeste à valeur nutritive moindre. Outre les diastases qui sont anéanties, on lui reproche encore pas mal d'autres imperfections: destruction des substances sapides et aromatiques, goût de cuit, coloration jaunâtre, diminution des lécithines et de l'acide citrique, insolubilisation de la caséine et du phosphate de chaux, souvent absence de gaz.

Malgré un tel réquisitoire, le Dr Variot ne craint pas de prendre la défense du lait stérilisé par la chaleur.

Au fait, c'est le seul qui soit débarrassé radicalement des menées pernicieuses des microbes, qui n'ont pas encore eu le temps de sécréter des toxines.

D'aucuns préféreraient cependant voir le lait simplement bouilli au bain-marie (nous ne parlons pas de la pasteurisation, par trop inefficace). On oppose encore à cette argumentation, que la blanche liqueur ainsi traitée présente, à peu de chose près, les mêmes modifications physico-chimiques que le lait autoclavé, et que, en outre, elle n'est pas indemne de microbes, puisqu'elle caille souvent sans s'acidifier, en prenant parfois un goût amer. Et puis, n'y a-t-il pas des auteurs qui ont constaté que dans le verre à expériences — "in vitro" comme disent les savants qui ne trouvent pas le vocabulaire français assez riche — le surchauffage du lait augmente sa digestibilité, surtout celle des matières albuminoïdes?

Comme conclusion, nous dirons que la stérilisation du lait à l'autoclave à 110° durant dix minutes, et immédiatement après la traite, paraît être, dans l'état actuel des données de la science, le procédé le plus recommandable pour les industriels qui alimentent les villes.

Une opération complémentaire consiste à chauffer d'abord le liquide à 75-80°, tout en le brassant, dans le but de chasser l'oxygène dissous, gaz qui favorise les ferments aérobies. On met ensuite en bouteilles et on passe à l'autoclave.

Puisque nous parlons du lait stérilisé, signalons une constatation assez inattendue, faite par le Dr Dufour, de Fécamp, dans sa "Goutte de lait". On sait qu'il est l'initiateur de cette œuvre philanthropique, et qu'il a eu de nombreux imitateurs en maintes villes. On n'ignore pas non plus que les "Gouttes de lait" et autres institutions analogues se sont tracé comme but de fournir du bon lait stérilisé aux mères indigentes, en même temps que de donner à celles-ci des conseils sur l'hygiène infantile. Les personnes aisées peuvent aussi profiter de ces grands avantages, mais en payant, cela se conçoit. Eh bien, le Dr Dufour a conclu des statistiques qu'il a dressées sur la mortalité infantile dans son service, que malgré un lait identique fourni aux pauvres comme aux riches, il meurt moins d'enfants chez ces derniers. Il attribue cette différence, surprenante au premier abord, différence bien marquée d'ailleurs — 9,63 pour 100 dans les familles besogneuses, 4,2 dans les familles peu aisées, et 2,87 dans les familles aisées; et plus spécialement pour la mortalité par entérite, chez ces dernières, le chiffre des décès est trois fois moindre, — non seulement à des causes diverses, comme l'hérédité, à laquelle se rattache l'alcoolisme, la tuberculose, etc., mais surtout aux logements insalubres. Pour notre compte, nous ajouterions volontiers à ces divers facteurs de morbidité la façon défectueuse avec laquelle on administre le lait aux bébés, même le lait stérilisé, le peu de soins de propreté que l'on prend à ce sujet; et l'observation des règles élémentaires d'hygiène se rencontre davantage chez les personnes aisées, généralement plus instruites.

On pourrait rappeler à ce propos que dans les écoles il serait possible de réserver une place, dans le cours d'économie domestique ou d'hygiène, à quelques notions de pédagogie infantile et de puériculture.

Du "Cosmos". P. SANTOLYNE.

Pensées

Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit; mais le génie est presque toujours plein de bonté.

Le désenchantement marche en souriant derrière l'enthousiasme.

Mme de STAEL.

On ne gouverne pas contre Paris.

THIERS.

Douleurs Terribles

SUGGESTIONS POUR ÊTRE SOULAGÉE DE TELLES SOUFFRANCES.



Quoiqu'aucune femme ne soit exempte de souffrances périodiques, il n'est cependant pas dans l'intention de la nature que les femmes souffrent aussi cruellement. Les périodes exigent beaucoup de vitalité chez la femme. Si elles sont douloureuses ou irrégulières il existe un mal qui devrait être guéri sans quoi il produira de sérieux désordres dans tout l'organisme féminin.

Des milliers de femmes témoignent, dans des lettres reconnaissantes à Mme Pinkham que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri les périodes irrégulières et douloureuses.

Il permet d'échapper sûrement et certainement à de dangereuses faiblesses et maladies.

Les deux lettres suivantes disent avec tant de conviction ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham peut faire pour les femmes, qu'elles ne sauraient manquer d'apporter l'espoir à des milliers de femmes malades.

Mademoiselle Matilda Richardson, 177 rue Wellington, Kingston, Ont., écrit :

Chère Madame Pinkham :—

"Il y a à peu près quatre ans, ma santé commença à déprimer. J'avais de sérieuses douleurs dans le dos, des migraines, des étourdissements et pendant mes périodes j'éprouvais d'atroces douleurs. L'on me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en suis bien heureuse, car il m'a donné une vie nouvelle. Mes périodes redevinrent naturelles et sans douleurs et ma santé en général s'améliora. Je n'ai plus eu de douleurs depuis et je sens que c'est pour moi un devoir en même temps qu'un plaisir de vous dire ce que votre remède a fait pour moi."

Mme Louise McKenzie, de Mont Carmel, Montréal, Canada, écrit :

Chère Madame Pinkham :—

"J'avais entendu dire tant de bien du

Composé Végétal de Lydia E. Pinkham avant d'avoir commencé à en prendre pour mes périodes douloureuses que je ne fus pas étonnée qu'il m'ait guérie. J'avais enduré d'atroces migraines et douleurs au point que je devenais prête à en crier. Ces douleurs duraient de cinq à dix jours tous les mois, et vous pouvez comprendre combien je fus heureuse d'obtenir du soulagement. Je jouis de la meilleure santé, et je suis heureuse de vous donner ce témoignage pour ce que votre remède a fait pour moi."

De tels témoignages devraient être acceptés par toutes les femmes comme évidents et prouvant que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est hors pair comme remède pour tous les maux cruels de la femme.

Le succès du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham repose sur la gratitude bien méritée des femmes du Canada.

Quand les femmes souffrent d'irrégularité, suppression ou douleurs périodiques, déplacement ou ulcération, pesanture, inflammation des organes, mal de reins, flatuosité, débilité générale, indigestion et prostration nerveuse, ou sont sujettes à des éblouissements, faiblesses, lassitude, irritabilité, nervosité, insomnie, mélancolie, elles devraient se rappeler qu'il existe un remède efficace éprouvé, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui fait disparaître immédiatement ces maux. Refusez d'acheter tout autre remède, car vous avez besoin du meilleur.

N'hésitez pas à écrire à Mme Pinkham si quelque chose vous inquiète au sujet de votre maladie. Elle vous traitera avec bonté et ses conseils sont gratuits. Aucune femme n'a regretté de lui avoir écrit et elle en a secouru des milliers. Adresse, Lynn, Mass.

Les Amers Indigènes



Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGÈNES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGÈNES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses pour leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGÈNES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGÈNES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

LABORATOIRES

S. LACHANCE, Limitée

87, rue St-Christophe, MONTREAL



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons j'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un des plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à 5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez: B P 7, Saint-Sauveur, Québec, Canada.



Eclat et clarté parfaite
Kinkora, I. P. E.

Mme Mary Jane Greenau, qui a fait usage des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs, m'assure qu'elle en a retiré des avantages marquants. Elle était sujette à de fréquents évanouissements, mais depuis qu'elle fait usage de ce remède elle n'a pas eu une seule attaque depuis le printemps dernier. Elle a recouvré l'éclat et la clarté parfaite de son intelligence depuis qu'elle prend ce Tonique.
RÉV. J. J. MACDONALD.

M. Lanthier, du No 343 rue Papineau, Montréal, Can., nous écrit que depuis plus de sept ans il était affligé d'évanouissements. Il s'est mis sous les soins de médecins et aux hôpitaux, mais ne faisait qu'empirer, à tel point qu'il avait jusqu'à deux attaques par jour; mais dès qu'il a commencé à faire usage des Toniques du Père Koenig pour les nerfs, il n'a eu qu'une seule attaque.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.
En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

La dernière nouveauté en fait de Confortables

On les appelle Confortables "Maish" et on les emploie à la place des édretons.

Ils sont faits de la plus belle qualité de fibre de coton blanc comme la neige.

On choisit les meilleures et les plus longues fibres du coton.

Elles sont peignées, tissées en une couche épaisse, douce et élastique.

Cette couche est exactement de la même largeur, longueur, et épaisseur que le confortable fini.

Et il y a cette même épaisseur duveteuse à chaque partie; il n'y a point de creux ni d'endroit durs.

Entre les fibres, il y a mille petites ouvertures pour l'air, ce qui conserve la chaleur du corps.

Quelque soit la pression que vous exercez sur ce confortable, lorsque vous le quittez il reprend sa forme normale.

Il est aussi chaud que l'édreton le plus cher, et beaucoup plus léger.

Nous les avons dans toutes les plus nouvelles nuances, dans les grandeurs régulières, à \$3.75, moins 10 p. c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

RAZORINE ENLÈVE



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass

ŒUVRE D'ART CANADIENNE

A l'occasion de Noël, l'Album Universel publiera en frontispice un remarquable dessin original, et bien canadien, dû à notre distingué artiste et collaborateur de vieille date, M. Edmond J. Massicotte. Cette page d'art plaira à nos gens, qui la conserveront avec plaisir.

LOUIS FRECHETTE

Par Fernand Rinfret

Nous venons de recevoir, réunis en une jolie plaquette, les articles que M. Fernand Rinfret a consacrés dernièrement à M. Louis Fréchette, dans l'"Avenir du Nord".

C'est la deuxième brochure de l'étude entreprise par M. Rinfret sur la littérature canadienne-française.

Notre jeune et brillant compatriote a commencé par les poètes ses critiques littéraires. En juin dernier, il publiait une plaquette sur Octave Crémazie; aujourd'hui, il nous donne une étude très impartiale de l'oeuvre de Louis Fréchette.

M. Rinfret est un écrivain chez qui la sagesse des pensées et la profondeur des observations n'ont pas attendu le nombre des années. Il suffit de le lire pour en convaincre. Ses écrits ont été vite remarqués non seulement au Canada, mais aussi en France.

Son étude sur Crémazie a eu l'honneur d'être analysée et louée par de fins critiques français, et son appréciation du fameux livre de Siegfried sur le Canada nous a révélé que nous avions ici un véritable maître de la critique, portant des jugements impartiaux sur les oeuvres et les choses.

L'étude que M. Fernand Rinfret consacre à M. Louis Fréchette sera lue avec avidité par tous les amis de la littérature, car elle est la première du genre qui ait encore été écrite sur l'auteur de la "Légende d'un peuple".

"M. Louis Fréchette", dit M. Rinfret au début de sa critique, "est le plus fécond de nos poètes; l'étude de ses oeuvres s'impose immédiatement après celle de Crémazie et, bien qu'il soit toujours délicat de parler d'un vivant, nous entreprenons cette étude avec calme, en assurant le poète — et c'est aussi au public que nous nous adressons — de notre respectueuse sympathie.

"Nous ouvrons ses livres avec une entière bonne foi; nous allons les relire un à un et noter à mesure des impressions que nous tâcherons de résumer quand nous aurons tourné le dernier feuillet. Nous oublierons l'homme pour ne nous souvenir que du poète et nous répudions d'avance le blâme des mécontents ou des enthousiastes."

La plaquette Louis Fréchette compte 138 pages et est en vente au prix de 25 cents, chez l'éditeur, M. J.-E. Prévost, à Saint-Jérôme, dans les principales librairies de Montréal, de Québec et d'Ottawa.

La pêche à l'oiseau

Les anciens et les chevaliers du moyen-âge avaient dressé les faucons à chasser; pareillement les Asiatiques, tirant profit de l'habileté naturelle des cormorans à s'emparer des poissons, dressent ces oiseaux, ni plus ni moins que de vulgaires chiens.

C'est un spectacle fort curieux que d'assister à l'une de ces parties de pêche. On descend en barque le courant des fleuves, tenant les oiseaux attachés par une patte; un anneau de paille lié autour de leur cou empêchera tout à l'heure qu'il avalent les poissons pris. Lorsqu'est venu l'instant favorable, les oiseaux sont détachés et poussés à l'eau; ils nagent alors rapidement et, dès qu'ils aperçoivent un poisson, plongent à une grande profondeur, restant parfois fort longtemps sous l'eau.

Ils réapparaissent, enfin, tenant dans leur bec une carpe ou un brochet. Les pêcheurs poussent alors des cris de joie et vont à l'aide du cormoran qui tient ferme le poisson, malgré ses efforts pour se dégager. Souvent l'oiseau tente de pousser le poisson dans sa gorge pour l'avaler avant qu'on le lui prenne, mais le pêcheur saisit son oiseau d'une main par le cou, et de l'autre, lui retire sa proie, puis rejette le cormoran à l'eau en l'encourageant par des cris. Lorsqu'ils saisissent des petits poissons, les cormorans les avalent, mais l'anneau qu'ils portent au cou empêche qu'ils ne passent dans l'estomac. On leur fait alors rendre le poisson. Il s'agit surtout, en effet, d'éviter que ces oiseaux ne mangent, car ils ne pêchent que lorsqu'ils ont faim.

On a vu en quelques heures des barques remplies de poissons par cet étrange procédé. Malheureusement, il est très difficile de dresser les oiseaux, et un Européen qui avait tenté d'organiser une pêchérie sur ces bases, n'a remporté aucun succès.

Opinion du Dr Bouchardat sur les Vins de Banyuls.

La renommée des Vins de Banyuls naturels n'est plus à faire.

Leurs propriétés toniques et reconstituantes sont universellement appréciées dans le monde médical: l'Assistance publique, les hospices, les hôpitaux civils et militaires l'ont adopté comme le meilleur des vins et le plus efficace des fortifiants.

Le Banyuls naturel n'est pas seulement un vin de dessert exquis; c'est en même temps un vin très généreux, le vin généreux par excellence, le réconfortant qui apporte aux tempéraments débiles la vigueur nécessaire, raffermi l'organisme en activant et régularisant ses fonctions. Il apporte à l'anémie le plus efficace des remèdes. C'est, en un mot, un agent naturel de reconstitution.

Il combat énergiquement la misère physiologique; il remplace avec un avantage prononcé, pour les chlorotiques et surtout pour les chlorotiques menacés ou atteints de tuberculose, les ferrugineux, sur lesquels il a montré la supériorité d'une saveur des plus agréables et d'une assimilation parfaite.

Aussi le Banyuls naturel jouit-il d'une faveur toute spéciale auprès du Corps médical, qui le recommande de préférence à tous les vins, ainsi qu'en témoigne l'appréciation suivante, extraite du "Nouveau formulaire magistral" de Bouchardat, professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris, et président de l'Académie de Médecine:

"Pour l'usage ordinaire, dit le savant professeur, les vins complets de France sont choisis; mais pour les usages thérapeutiques on préfère un vin naturel plus riche en tannin. A ce point de vue, aucun ne doit être placé au-dessus du Vin de Banyuls, qui, depuis longtemps, a remplacé avantageusement les vins d'Espagne dans les hôpitaux de Paris... On le prescrit dans les formes les plus variées de l'anémie; il est surtout efficace pour relever les forces abattues par une longue maladie et par des digestions laborieuses et difficiles.

"... Si le vin est ordonné comme remède avant ou hors des repas, c'est aux vins sucrés et alcooliques que l'on doit donner la préférence. Rien de mieux alors que celui de Banyuls. C'est lui qui, depuis longtemps, a remplacé avec grand avantage le vin de Malaga qu'on prescrivait dans les hôpitaux de Paris.

"C'est à l'initiative de mon très cher ami Soubeyran que l'on doit cette heureuse substitution. La dose de ce cordial par excellence est, habituellement, dans les hôpitaux, de 120 grammes dans les vingt-quatre heures, administrés par cuillerée toutes les heures; cette dose correspond à 20 grammes environ d'alcool pur. On comprend qu'elle peut être sans inconvénient doublée, en insistant toujours sur le fractionnement dans l'administration.

"Tous les médecins des hôpitaux, parmi lesquels je citerai mes maîtres et mes amis, Chomel, Rostan, Requin, Grisolles, Trouseau, etc., prescrivaient ce vin généreux, et en obtenaient les meilleurs résultats.

"... Tous les médecins ont préconisé le vin dans le traitement de la convalescence. "Le vin, disait déjà Hippocrate, dans son "Traité des affections", est chose merveilleusement appropriée à l'homme, si, en santé comme en maladie, on l'administre avec à propos et juste mesure, suivant la constitution individuelle."

(A. BOUCHARDAT, 31e édition, pages 179, 522. Alcan, éditeur, Paris).

Ces lignes définitives consacrant une réputation d'ailleurs séculaire, et leur autorité explique la faveur dont a toujours bénéficié le Vin de Banyuls auprès du monde médical et du public.

Malheureusement, il n'existait, il y a encore quelques années, aucune garantie de l'authenticité d'origine des vins livrés sous le nom de Banyuls, garantie qui devenait d'autant plus nécessaire que la quantité vendue, tant en France qu'aux colonies et à l'étranger, excédait de beaucoup les 15,000 hectolitres que le terroir produit en moyenne à chaque récolte.

La situation s'est trouvée entièrement modifiée par la constitution d'un Syndicat des propriétaires-viticulteurs du Terroir de Banyuls, syndicat qui obtenait, le 3 octobre 1904, du conseil municipal, le droit de faire figurer les Armes de la Ville sur ses étiquettes et sur sa marque qui constituent ainsi une garantie absolue contre les imitations et les usurpations du nom du terroir.

En même temps se fondait la Société des Vins de Banyuls naturels, qui s'est assurée la vente exclusive, pendant trente ans, de toute la production des propriétaires adhérents du terroir, par des traités qui lui confèrent le monopole de leur récolte.

Grâce à ce monopole, et au certificat d'origine du Conseil municipal, le S. V. B. N. a pu restituer aux Vins naturels de Banyuls leur séculaire réputation, et mettre ainsi le public à l'abri des imitations malsaines.

Si vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer...
N'oubliez pas de l'envoyer
A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E
Spécialité de teintures de soies et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beauport

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 a. m., 1.45, 5.45, 6.15 p. m.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beauport 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'empaquetage.

Adressez:
The Dr. Maturin Medicine Co.
TORONTO, ONT.

Esinhart & Maguire
Agents en chef et secrétaires de la
SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh
et agents en chef de la
GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK
117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

TELEPHONE BELL EST 1361
Pierre Leclerc
PLOMBIER-COUVREUR
ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.
1392 Boulevard St-Laurent

CLARK'S



CLARK'S Ready Lunch VEAL LOAF (Tymbale de veau)

Cette tymbale faite de beau veau, cuite aux oeufs et aux fines herbes, offre un plat prêt à servir et des plus délicieux. Se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes.

WM. CLARK, Mfr., - Montréal



LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousses et le Masque**

en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE **Blanchit le Teint**

graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE RACSO

Le contenu d'un paquet de suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

LA CUISINE DE MADAME

RECETTES A LA CANADIENNE

Soupe aux pois

Prenez une pinte de pois concassés que vous avez eu soin de faire tremper la veille. A 8 heures du matin, placez-les sur le feu dans quatre pintes d'eau froide. Une heure avant de la retirer, ajoutez un oignon haché très fin. La soupe aux fèves peut être faite de la même manière en substituant les fèves aux pois.

Soupe aux poireaux

Prenez sept ou huit poireaux que vous coupez en filets de 1 pouce et demi de longueur, passez-les au beurre; lorsqu'ils sont suffisamment roux, versez dessus du bouillon, laissez bouillir une demi-heure, et versez le tout dans la soupière sur le pain coupé à l'avance. Cette soupe peut se faire au maigre, en remplaçant le bouillon par de l'eau et en ajoutant du sel, du poivre et du beurre.

Soupe aux tomates

Dans une pinte de lait frais, mettez une tasse à thé de tomates cuites dans lesquelles vous aurez mis un peu de soda. Assaisonnez comme les huîtres.

Poisson rôti

Un poisson pesant de 4 à 6 livres est d'une bonne grosseur pour rôti. On doit le faire cuire en entier pour qu'il ait bonne mine. Faites un mélange de miettes de pain, beurre, sel et un peu de lard salé haché bien fin, mêlez-y un oeuf, remplissez-en le corps du poisson, coupez-le et mettez-le dans une grande lèchefrite; mettez dessus et en travers quelques bandes de lard salé pour lui donner le goût, versez une chopine d'eau et un peu de sel dans la lèchefrite, faites cuire une heure et demie et arrosez fréquemment. Après que vous avez retiré le poisson, faites épaissir la sauce et versez-la dessus.

Pour faire rôti un dinde

Quand le dinde est bien lavé et asséché, remplissez-lui la poitrine et le corps d'une farce faite comme suit: à un quarteron de lard salé haché très fin, ajoutez une pinte de miette de pain. Assaisonnez avec sel, poivre et sauge et versez-y une roquette de lait. Faites bouillir ce mélange jusqu'à ce qu'il soit très tendre. N'employez que la moitié de la farce, gardant l'autre pour faire la sauce. Ajoutez assez d'eau dans le vaisseau où a bouilli votre farce pour que la sauce soit assez claire. Coupez la poitrine et le corps, et attachez les ailes et les pattes au corps. Graissez-le avec du beurre et du sel. Faites cuire un dinde d'une grosseur ordinaire pendant environ quatre heures dans un fourneau d'une chaleur douce. Arrosez-le avec le jus fréquemment.

Poisson étuvé

Ecorchez et coupez en petits morceaux une morue que vous mettez dans un vaisseau profond, en terre, saupoudrez-la d'une demi-tasse de farine environ, une cuillerée à thé de sel et une de poivre; coupez environ deux cuillerées de beurre en petits morceaux et jetez parmi; couvrez le tout de lait frais et faites cuire durant 30 minutes.

Boeuf rôti

Employez l'aloyau du boeuf (sirloin) en enlevant la plupart des os. Piquez votre morceau de boeuf de petites chevilles afin de lui donner une forme ronde; versez dessus une tasse d'eau bouillante en le mettant au fourneau, ceci empêche le jus de s'échapper et permet à la viande de se réchauffer sans que la partie extérieure sèche. S'il y a beaucoup de gras sur le dessus, couvrez-le d'une pâte de farine et d'eau jusqu'à ce que la viande soit presque cuite. Arrosez souvent en donnant environ un quart d'heure de cuisson par livre de viande, plus longtemps, si vous préférez l'avoir bien cuite.

Réchauffé au poulet

Hachez menu du poulet froid, du veau ou du dinde, une tranche de jambon et un petit oignon si l'on veut. Mettez la viande dans la poêle à frire avec un peu de beurre, du pain, une tasse de lait, deux oeufs bien battus, du poivre et du sel au goût. Faites revenir délicatement.

Boulettes de viande — Mets économique

Prenez n'importe quels morceaux de viande froide, hachez-la bien fine avec un oignon mélangé avec un oeuf, un peu de miettes de pain et une cuillerée de farine; assaisonnez avec poivre et sel, humectez avec un peu d'eau ou de la sauce froide, mêlez le tout ensemble et faites-en de petites boulettes que vous roulez dans la farine et que vous faites frire à un beau jaune.

Lard frit

Saucez vos tranches de lard dans de la farine de blé d'Inde et faites-les cuire dans le fourneau jusqu'à ce qu'elles aient atteint une couleur jaune qui plait à l'oeil et au goût. Mêlez alors une partie de la graisse à du lait, épaissez pour en faire une sauce. L'omelette cuite dans une partie de cette graisse est excellente. La famille aime beaucoup un petit morceau d'omelette entrelardée de petits morceaux de lard croquant et servi avec de la sauce blanche.

Salade au poulet

Faites bouillir bien tendre quatre poulets d'une bonne grosseur; quand ils seront froids, enlevez la chair blanche et hachez-la quelque peu gros. Coupez le blanc du céleri et hachez-le aussi de la même manière. Dans 2 pintes et une chopine de poulet, mettez une pinte et une chopine de céleri et une cuillerée à soupe de sel. Mélangez bien ensemble et versez-y une partie d'une des préparations ci-dessus. Donnez la forme que vous désirez à votre salade dans un vaisseau plat et versez l'autre partie de votre préparation. Garnissez avec des oeufs bouillis durs et coupez en roulettes des betteraves et les feuilles du céleri.

Salade au chou

Prenez deux oeufs, du beurre de la grosseur de la moitié d'un oeuf, deux cuillerées à soupe de sucre, une cuillerée à thé de moutarde, une cuillerée à thé de poivre noir, une tasse à café de vinaigre. Faites cuire dans un chaudron d'eau à l'épaisseur d'un flan. Hachez un petit chou et versez dessus votre préparation après qu'elle a commencé à refroidir.

CONSEILS UTILES

Pour avaler les médicaments

Prenez un bâton de jus de réglisse, et sucez-le jusqu'à ce que votre bouche en soit complètement imprégnée. Vous pourrez ensuite avaler les médicaments les plus amers, ainsi que l'huile de ricin et l'huile de foie de morue, sans en être incommodé.

Nettoyage de l'aluminium

Les méthodes d'extraction de l'aluminium se perfectionnent journellement, on est arrivé à obtenir ce métal à assez bas prix, pour pouvoir l'appliquer à une foule d'objets usuels. C'est ainsi qu'on fait maintenant des couverts, des ustensiles de cuisine en aluminium. On sera donc bien aise, de savoir comment on peut nettoyer ce métal.

On commencera par le laver à l'eau de savon et, si ce moyen est insuffisant pour lui rendre sa propreté, avec une lessive de soude; puis on lui rendra son poli à l'aide d'un mélange de six parties de tripoli, 1 partie de terre à foulon et une partie d'acide stéarique.

Boisson reconstituante

Achetez du bon vin de Porto et chaque matin, un peu avant de déjeuner, donnez à vos convalescents un verre de la mixture suivante:

Battez pendant cinq minutes un oeuf cru et entier, ajoutez une pincée de muscade râpée et peu à peu, en battant toujours, un verre de bordeaux ou de porto blanc.

Faites boire tout moussoux ce breuvage aussi bon que tonique.

Bronzage du cuivre

On frotte l'objet en cuivre, bien nettoyé, avec une brosse préalablement plongée dans un mélange de:

- Huile de ricin. 20 parties
- Esprit de vin. 80 —
- Savon blanc, mou, gras. 40 —
- Eau. 40 —

On laisse agir le mélange sur le cuivre jusqu'à ce qu'on ait atteint la coloration désirée; on enlève alors l'enduit avec de la sciure de bois chaude et l'on protège la couleur bronze par une très mince couche de vernis.

Les Extraits Culinaires
DE
Jonas
Représentent ce qu'il y a
de
**PLUS FORT,
PLUS RICHE,
PLUS PUR et de
PLUS ÉCONOMIQUE**
en fait d'extraits culinaires sur le marché.
DEMANDEZ-LES
Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours davantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.

La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les maux et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compétente au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

DIEU ET LE MATERIALISTE

(Suite)

Et la raison ajoute: Si cette vie future qui succède à la vie actuelle n'existait pas, jamais l'homme n'y aurait pensé, jamais il n'aurait aspiré à un bonheur parfait, bonheur qu'il convoite, qu'il entrevoit pour ainsi dire, dans une autre sphère plus élevée, bonheur qui l'attire sans cesse.

Et ce qu'un homme éprouve, tout homme l'éprouve, le savant comme l'ignorant, le riche comme le pauvre, le barbare comme le civilisé; tous en ont reçu les principes aisément dans l'enfance et les conservent naturellement en avançant en âge.

Or, si cette vie future n'existait pas, si ce bonheur parfait n'était pas, ce que l'homme ressent, ce qu'il entrevoit, ce qu'il désire si ardemment seraient des efforts sans cause. Ce qui est impossible, même d'après le savant matérialiste.

Où se trouve ce bonheur parfait? Puisque je ne puis le saisir ici-bas, il faut donc qu'il soit sur une sphère plus élevée, plus belle, plus parfaite que cette terre.

Lorsque, à la veille de l'hiver, je vois l'oiseau se diriger vers le sud, je me dis: Cet oiseau s'en va vers un climat plus tempéré; en agissant ainsi, il obéit à un instinct qui l'attire vers un pays où il trouvera la chaleur qui lui conservera la vie.

L'homme n'éprouve-t-il pas quelque chose qui l'attire vers une sphère, où il trouvera ce qui lui conservera, continuera la vie de ce "Moi" qui, en lui, pense et raisonne. Que ce que l'homme éprouve soit appelé instinct par Messieurs les matérialistes, c'est leur affaire, ils aiment à se contenter de peu: Nous, nous l'appelons conscience de l'âme.

Toutefois ces messieurs ne pourront nier que cet instinct dans l'oiseau n'a pas sa raison d'être. A mon tour, je leur demanderai: Pourquoi ne tenez-vous pas compte de cet instinct, de cette conscience dans l'homme; pourquoi cela n'aurait-il pas aussi sa raison d'être? Quand, le soir, par une nuit sereine, l'homme jette la vue au ciel, et que son oeil plonge au delà des astres qui sillonnent le firmament, il se livre tout entier à ce spectacle; c'est alors qu'il se rappelle l'effrayante distance des étoiles, l'innombrable quantité des mondes dont chacun de ces astres est le centre et le soleil, et son âme, s'élevant avec sa pensée, lui fait comprendre la petitesse de son corps qui n'est qu'un atome sur ce globe infime, sur cette petite planète, qu'on appelle la Terre, qui n'est, elle aussi, qu'un point presque imperceptible dans l'immensité.

Et pendant que son corps se rapetisse dans sa pensée, son âme s'élève, grandit, plane librement dans l'espace, elle embrasse et domine tout. C'est alors qu'il voit la différence entre son corps composé de matière et ce "Moi" qui pense, qui raisonne et qui peut ainsi parcourir les mondes en un clin d'oeil, qui éprouve toute distance pour ne s'avouer vaincu que devant l'Infini.

C'est alors que ce sentiment de l'immortalité de son âme se réveille plus vivace encore et qu'il s'écrie: C'est ce corps composé de matière qui me tient enchaîné sur cette terre. Que ne puis-je briser ces liens pour, dès cet instant, habiter une autre sphère ou, auprès de Dieu, Créateur de toutes les merveilles que je contemple, je trouverais ce bonheur parfait auquel mon âme aspire si ardemment.

C'est alors qu'elles sont suaves ces consolations célestes qui surgissent dans l'âme détresse. Qu'ils sont marqués de l'empreinte divine ces fiers relevements de nous-mêmes, qui, d'un seul élan, nous poussent jusqu'à Dieu.

Et toutes ces aspirations si élevées de l'âme seraient vaines, et ce bonheur parfait entrevu et si ardemment désiré, et cette idée de la justice éternelle, et cet amour pour le Beau, le Vrai et l'Infini; tout cela ne serait qu'illusion et mensonge.

Allons donc! La raison repousse une telle absurdité, et la conscience de l'âme a horreur d'un tel blasphème. Absurdité, parce qu'ici encore, on serait en face d'effets sans cause. Blasphème, parce que ce serait porter atteinte à la bonté et à la justice du Créateur et, de plus, le qualifier de tyran puisque, s'il en était ainsi, il n'aurait créé ces millions et ces milliards d'être humains que pour le seul plaisir de les voir naître, vivre, souffrir et mourir, tout en y ajoutant une nouvelle torture, celle de leur faire entrevoir une récompense dans un bonheur parfait qui n'existait dans leur imagination que pour mieux se moquer d'eux.

En ce cas l'homme, fût-il le plus intelligent et le plus vertueux des hommes, ne serait-il pas le plus misérable de tous les êtres vivants, puisque toutes ces vertus et cette intelligence ne serviraient qu'à lui apprendre qu'il n'est qu'un composé de matière destiné à la pourriture.

De plus, ne serait-il pas justifiable de dire au Créateur: Pourquoi m'avez-vous doué d'une intelligence qui me porte à aimer le Beau, le Vrai, la Justice si, pour moi, tout doit finir avec ma vie terrestre toute remplie d'amertumes, de souffrances

physiques et morales. Pourquoi m'avez-vous donné l'idée d'une Bonté, d'une Sagesse et d'une Justice éternelle et infinie si, après avoir vécu ici-bas, en butte avec toutes les injustices, avec les maladies, avec toutes les tracasseries qui ne cessent d'en traverser ma route si, à ma mort, toutes ces injustices doivent triompher, si ces maladies supportées avec résignation, ne servent qu'à prolonger mon agonie, si ces tracasseries n'ont fait que rendre ma situation plus pénible.

Et cet homme intelligent et vertueux pourrait ajouter: Mille fois mieux aurait fallu pour moi, ô mon Dieu, m'avoir privé de cette raison, de cette intelligence; le plus mauvais présent que vous pouvez me faire. Mieux encore aurait fallu ne m'avoir jamais créé.

De plus, cette négation de la vie future de ce "Moi", est anti-scientifique, parce qu'elle détruit le principe de continuité que tout savant accepte et admet.

Sur quel principe scientifique vous basez-vous donc? Vous dites "que rien ne se perd" en matière et, en même temps vous dites que "tout se perd" dans la partie la plus noble de l'homme.

Comment accorder ces deux propositions?

Vous appuyez-vous sur la science? Non; sur la raison? Non encore. La science détruit vos théories, la religion repousse vos avancés, la religion, révélée à l'homme par l'Esprit Saint pour guide, condamne vos négations; ou bien prouvez que j'exagère, Messieurs les matérialistes, ou bien expliquez, vous êtes habiles dans cet art, cette révolte chez l'homme contre toute injustice, cette horreur du crime et ce remords qui ronge après l'avoir commis, cet amour pour le Beau, pour le Bien, en un mot, expliquez ces sentiments intellectuels si, comme vous le dites, tout est matière.

Que penser d'un homme qui vous dirait à la vue d'un de ces grands transatlantiques, prêt à partir pour traverser l'Océan: "Regardez ce beau navire aux si vastes proportions, aux formes si élégantes; voyez ce luxe déployé dans ses salons, cette richesse dans tous ces appointements, ces chaudières énormes au foyer si ardent, ces machines si bien compliquées. Tout cela excite notre admiration, n'est-ce pas? Mais attendez; tout à l'heure il va se mettre en mouvement et il fendra les ondes en augmentant de vitesse sans s'occuper des vagues et des tempêtes. Eh bien, tout cela provient uniquement des forces combinées de la matière en vertu de la compatibilité et de l'affinité des diverses parties qui la composent. En vertu des forces combinées de la matière, lui répondez-vous. Vous m'étonnez, Monsieur, car vous paraissez instruit et intelligent; mais vous oubliez qu'il a fallu un architecte pour préparer le plan de ce navire; qu'il a fallu un ouvrier pour tirer du sein de la terre des matériaux nécessaires à sa construction, puis ensuite les façonner pour les relier ensemble. Cependant, malgré qu'il soit complet, et que ces bouilloires soient remplies de feu et de vapeur, il est immobile et restera ainsi immobile jusqu'à ce que l'ingénieur, touchant une pédale, le mette en marche et en règle le mouvement. Vous ne niez pas cela, je l'espère.

Le premier parle comme le matérialiste, le second raisonne. Lequel des deux est plus en accord avec la vérité?

Le vrai savant dit: La science ne détruit point les enseignements de la religion. Au contraire, chaque découverte qu'elle fait est un nouveau flambeau qu'elle place sur ses autels.

Or la religion enseigne que Dieu existe, que, seul, il est l'Eternel, que, d'un seul acte de sa volonté, il a fécondé le néant, et la science est en accord avec elle.

En face de tant de témoignages, on a lieu de s'étonner de voir des hommes instruits, nier des vérités aussi éclatantes.

L'opinion orgueilleuse qui rejette toute autre autorité que la sienne, ou l'ignorance doivent y être pour quelque chose, c'est le cas de dire: "Peu de savoir éloigne de Dieu, beaucoup en rapproche".

Ils nous disent, c'est uniquement en vertu des forces centripètes qui attirent, centrifuges qui repoussent, que tous les mondes se meuvent en place.

Laissons parler une des gloires de la science, réputée et acceptée par eux-mêmes, comme une première autorité:

"Deux forces égales, dit Newton, luttant l'une contre l'autre se nullifient", et il ajoute: "Le doigt de Dieu est là."

Ils invoquent le principe de l'évolution pour faire descendre l'homme du singe, et le singe d'une autre espèce inférieure à lui, et ainsi d'étape en étape à l'origine d'un insecte apparu et réchauffé par les rayons du soleil.

C'est très ingénieux, mais dites-nous donc pourquoi et en vertu de quel principe cette évolution matérielle n'a pas continué dans l'homme, qu'il n'a pas réussi lui aussi, à passer dans un corps supérieur au sien?

(A suivre)

A. THOMAS.

Grande vente à prix réduits de tous nos MANTEAUX ET COSTUMES

Costumes

De \$22.50 à \$24.50, pour \$12.50

D'une valeur indiscutable. Faits de Broadcloth, dans les nuances en vogue, tweeds de toutes couleurs, y compris le brun doré tant à la mode, les gris ou bleu acier, aussi noir. Les gilets et jupes sont absolument à la dernière mode. Chacun de ces Costumes, à... \$12.50

Manteaux

L'assortiment le Meilleur, le plus Choisi, comprenant Tous les Plus Nouveaux Modèles. Tweeds et Beaver de Qualité Supérieure, noir et de couleurs.

VOICI QUELQUES REDUCTIONS:

Valeur de \$11.50	réduites à	\$6.50
" " \$12.60	"	\$7.50
" " \$13.75	"	\$8.50

P. LAFRANCE & CIE

272 BOULEVARD ST-LAURENT, coin Dorchester

LES SAISONS PASSENT, MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est, PRES COTE ST-LAMBERT

Belle Montre Gratis

Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre pour tenir le temps qui sera égale à n'importe quelle Montre en or solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et convenez de vendre 10 boîtes, seulement à 25c la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre.

POUR DAME OU POUR MONSIEUR

la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.

DR. MATURIN MEDICINE CO., Watch Dept., 65, TORONTO, ONT.



Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, Montréal
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Tout ce qu'il faut pour la Table



NOUS INVITONS
LES LECTEURS
DE *L'Album Universel*
A VISITER NOS
SUPERBES ETALAGES DE

Services à Diner
Services à Thé
Plats à Gâteaux

ARTICLES EN
Faïence et
en Porcelaine
Verrerie et Coutellerie

SPÉCIAL

Service à Diner Complet

97 morceaux, valant \$8.00. Blanc avec bordure double et trèfle doré. PRIX SPÉCIAL \$4.80

Durant le mois de Décembre, Tapissierie à moitié prix.

H. C. GRÉGOIRE,

775, Rue Ste-Catherine Est,
Phone Bell Est 2078 (Bloc Barsolou)

Aussi 377, Rue Ste-Catherine Est

Essence Concentrée

POUR

Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile. Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES :

La Cie des Laboratoires
S. LACHANCE,
LIMITÉE

87, Saint-Christophe, Montréal

ECHANGE DE
CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Marie Ange Mackay, couvent de Bellevue, Qué.—Henri Lapointe, 16 Châteauguay, St Sauveur, Qué.—Mlle Léliane de Pontbriant, 1410 de Montigny Est, Montréal. — Mlle G. Andréa de Rimbault, 1155 ave Bordeaux, de Lorimier, Montréal. — Mlle Maria Dubois, 1897 St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées. — Jean Grossard, 30 Cours de l'Intendance, Bordeaux, France, désire échanger cartes postales avec le Canada. — Mlle Eva Béland, Louiseville, Qué. — Mlle E. Beaudoin, 640 de Montigny Est, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Edouard Pichette, Côte des Marchands, Lévis, Qué., fantaisies et cartes en cuir, réponse assurée. — Eugène Couture, 155 B. P. Rimouski, avec monde entier, réponse immédiate. — Mlle Angéline Dion, B. 46 Deschailions, Co. Lotbinière, fantaisies préférées, réponse assurée. — Léo Laurendeau, Victoriaville, Qué., B. 26, avec monde entier, fantaisies et séries, réponse assurée. — Mlle Lucienne Hamel, B. 200 Victoriaville, Qué., fantaisies. — Mlle Alice Montpetit, 285½ rue Rideau, Ottawa, fantaisies, réponse assurée. — M. Henry Mathieu, St Jude, Co. St Hyacinthe, fantaisies préférées. — Adélarde Caron, 720a Sanguinet, Montréal, tous genres, avec monde entier. — Mlle Irène Robert, Lachine, Qué., fantaisies. — Mlle Rose Desbois, 8 Cove Road, New Bedford, Mass., avec monde entier, vues préférées, réponse assurée, timbre côté vue. — Mlle Jeanne Gagnon, Hull, Qué. — Mlle Marie Paule Toutant, Nicolet, Qué., vues et fantaisies, signature côté vue. — Mlle Victoire Desbois, Nicolet, vues et fantaisies, réponse assurée. — Mlle Françoise Nicolt, Nicolet, avec monde entier, vues préférées. — Mlle Blanche Séguin, St Paul l'Ermitte, Co. Assomption, avec monde entier, fantaisies, timbre côté vue. — Mlle Yvonne Laurier, St Paul l'Ermitte, Co. Assomption, fantaisies et séries préférées, réponse assurée. — René Delahaye, St Paul l'Ermitte, Co. Assomption, fantaisies et séries préférées. — Mrs L. Métras, 3 Morris st., Southbridge, Mass., cartes en cuir seulement. — Mlle A. Verdun, Sault au Récollet, Qué. — Mlle Léa Prévost, Val Racine, Co. Assomption, Qué. — Mlle Hélène Leguillette, 702 rue Grande, Fontainebleau, France. — Rodolphe Dorion, 185 du Roi, St Roch, Québec. — Opta Gaudette, 60 South st., Newburgh, N. Y. — Mlle Alice Lamont, 63 ave Duluth, Montréal, avec monde entier. — Mlle Mariette Perry, 105 Jefferson st., Fall River, Mass. — Roméo Gascon, 721 Sanguinet, Montréal, avec monde entier, tous genres. — Eudore Laroche, 10 Prévost, Québec, fantaisies préférées, réponse assurée. — H. Matte, 76 St Edouard, Montréal. — M. A. St Laurent, Rumpf Falls, Erchles, avec monde entier. — Mlle Armandine Bessette, Village Richelieu, Qué. — Mlle Yvonne Bessette, Village Richelieu, Qué. — Mlle Elodie Bouchard, St Valentin, Qué. — Mlle Marie Anne Hamel, institutrice, Ste Jeanne de Neuville, Qué., avec personnes instruites, fantaisies et séries. — Mlle Carmelle Vézina, 16 Châteauguay, Québec; Mlle Lucette Blondeau, 36 Châteauguay, Québec; Auguste Duperré, séminaire de Rimouski; Albert Hamel 1615 St Urbain, Montréal, avec monde entier, fantaisies seulement, réponse assurée. — Mlle Alice Rouillard, 65 Sousle-Fort, Québec, vues et fantaisies. — Lizzie Smith, Louiseville, Co. Maskinongé, cartes en cuir seulement. — Mlle Rose Alice Richard, 347 Richardson, Québec. — Mlle Alexina Bourget, Antonio Bourget, Lac aux Sables, Co. Portneuf. — Alexandre Lavoie, 13 Délicieux, Québec. — Mlle A. Casavant, 88a Bréboeuf, Montréal, vues et fantaisies. — M. René Desbois, B. 228 St Jean, Qué., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Rosette Côté, L'Isle Verte, Co. Témiscouata, avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Lianne Després, 176 Maisonneuve, Montréal, tous genres, signature côté vue. — Mlle Anna Marie Darveau, 18 rue des Prairies, Québec, fantaisies seulement. — Mlle Malvina Baillargeon, 16 des Prairies, Québec, séries seulement. — Mlle J. Lamontagne, 307 Lasalle, Maisonneuve, Montréal, avec monde entier, réponse assurée. — Mlles L. A. B. Renfrew, boîte 340 Beauport, et Yvonne Myrand, boîte 241 Beauport, avec monde entier, tous genres. — Victor Deslauriers, Boulevard St Paul, Montréal, vues préférées. — Louis Gendron, 455 W. Harrison st., Chicago, Ill., avec monde entier, anglais, français, réponse assurée.

A la Société de Navigation
Aérienne de Paris.

M. Lecornu, professeur de mécanique à l'Ecole polytechnique, président de la Société de navigation aérienne, a tenu à honorer de sa présence la séance de rentrée du 24 octobre.

La discussion, à laquelle ont pris part un grand nombre d'ingénieurs distingués parmi lesquels nous citerons, outre le président, M. Armengaud jeune et M. Regnard, M. Delaporte, secrétaire général de la Société, s'est déroulée principalement sur la performance éclatante de M. Santos-Dumont.

Il a été établi, par le témoignage de plusieurs membres ayant assisté à l'expérience du 22, que l'aéronaute brésilien s'est élevé graduellement sous l'action de son gouvernail vertical dès le moment où sa vitesse de propulsion a été suffisante. Son mouvement de translation, qui était d'environ 40 kilomètres à l'heure, a été parfaitement régulier; on sentait que le célèbre pilote n'était pas parvenu à son altitude accidentellement, par un saut, comme quelques personnes le croyaient, mais par un effort de traction dû au mouvement de son hélice; il paraît dès maintenant certain aux ingénieurs présents que le conducteur de cet aéroplane dirigeable est maître de choisir son altitude.

M. Armengaud jeune a fait remarquer que les résultats obtenus sont la confirmation publique des calculs effectués et publiés, il y a soixante ans, par le célèbre académicien Babinet, et plus récemment par M. Landure, mathématicien distingué mort prématurément.

Pour répondre aux objections de quelques aviateurs qui, non satisfaits encore par ce beau résultat, voudraient voir l'élévation verticale directe, M. Regnard fait observer que, d'après les calculs du colonel Renard, il faudrait disposer d'une force de cent chevaux pour enlever le poids d'un homme perpendiculairement; pour voir la réalisation de ce problème, il faut donc attendre que la mécanique ait accompli des progrès encore plus remarquables que ceux qui nous émerveillent en ce moment.

Partageant cette manière de voir, la Société décida d'envoyer sans plus attendre ses félicitations à M. Santos-Dumont et déclara que la journée du 22 octobre 1906 comptera dans l'histoire de la navigation aérienne aussi glorieusement que celle dans laquelle le dirigeable Santos doubla la Tour Eiffel.

Du "Cosmos". W. de FONVIELLE.

CE QUE DIT LA PLUIE

M'a dit la pluie: Ecoute
Ce que chante ma goutte,
Ma goutte au chant perlé.
Et la goutte qui chante
M'a dit ce chant perlé:
Je ne suis pas méchante,
Je fais mûrir le blé.

Ne sois pas triste mine,
J'en veux à la famine.
Si tu tiens à ta chair,
Bénis l'eau qui t'ennuie
Et qui glace la chair;
Car c'est grâce à la pluie
Que le pain n'est pas cher.

Le ciel toujours superbe
Serait la soif à l'herbe
Et la mort aux épis.
Quand la moisson est rare
Et le blé sans épis,
Le paysan avare
Te dit: "Crève, eh! tant pis!"

Mais quand avril se brouille,
Que son ciel est de rouille,
Et qu'il pleut comme il faut
Le paysan bonasse
Dit à sa femme: "Il faut
Lui remplir sa besace,
Lui remplir jusqu'en haut."

M'a dit la pluie: Ecoute
Ce que chante ma goutte,
Ma goutte au chant perlé.
Et la goutte qui chante
M'a dit ce chant perlé:
Je ne suis pas méchante,
Je fais mûrir le blé.

Jean RICHEPIN.

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur
2224 **GIRARDOT** Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCAROTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE
CANADIEN

Les trains partent de Montréal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, † 7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.

OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m., †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.00 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., *7.25 p.m.

HALIFAX, ST. JOHN, N. B., †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

VANCOUVER, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.

OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m.
ST. GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m.
STE. AGATHE, L.8.45 a.m., †9.15 a.m., †4.45 p.m.

NOMININGUE, L.8.45 a.m., \$9.15 a.m., †4.45 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. L. Mardi, jeudi et samedi. † Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY
SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"
Le meilleur et le plus rapide train du Canada

Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m. Buffalo, 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Détroit, 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA
3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS

Part de Montréal.—*8.30 a.m. †3.40 p.m. *7.30 p.m.
Part d'Ottawa.—*8.30 a.m. †3.30 p.m. *5.00 p.m.

Wagons palais sur tous les trains.
* Tous les jours. † Jours de semaine.

MONTREAL ET NEW-YORK
La ligne la plus courte. Service le plus rapide.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour.
1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. *7.40 p.m.
Arr. à New-York †8.00 p.m. †10.00 p.m. *7.17 a.m.

* Tous les jours. † Dimanches exceptés.

BUREAUX DES BILLETS, 137 rue St Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

Tél. Bell EST 2141

LE CANADIEN
NORD DE QUEBEC

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère, 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

ETIQUETTE
UNION 5 TYPO
ACCATERIA

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
 No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par
 Express franc
 de port sur ré-
 ception du prix



Brochure des-
 criptive sur de-
 mande.

The D. H. Hogg Co.
 660, Rue Craig Ouest, - Montréal

COMPLETS

Confectionnés sur votre
 commande à votre
 goût, de tissus tout
 laine importés et de
 la meilleure qualité,
 et suivant les der-
 niers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et
 modes d'automne vien-
 nent de nous arriver ;
 vous avez votre choix
 parmi des milliers.

Nous garantissons le
 parfait ajustement.

Nous vous désirons
 comme clients, et avec
 vous tous vos concitoyens
 qui veulent s'habiller d'une
 façon à la fois économi-
 que et élégante.

Nous avons ouvert un
 bureau au centre même de
 la partie commerciale de
 la ville, No 332 Notre-Dame
 Ouest, et nous atten-
 dons votre visite; faites-la
 dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co.
 (Capital \$1,000,000.00) LTD.
 332 Notre-Dame Ouest, MONTREAL



LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Martini, 1741-1816, né à Freistadt, Pala-
 tinat.

Musicien plein de grâce et de facilité,
 n'est plus guère connu que par deux opéras
 comiques, "le Droit du seigneur" et "An-
 nette et Lubin", et surtout par une roman-
 ce: "Plaisir d'amour", dont le succès n'est
 pas encore épuisé, et qui restera un type de
 grâce.

Son vrai nom était "Schwartzendorff".
 Il est assez curieux d'avoir un nom alle-
 mand, un pseudonyme italien, pour n'écri-
 re que de charmante musique française. Il
 importe de ne pas le confondre avec le P.
 Martini, de Bologne, 1706, qui était un
 compositeur liturgique.

Dalayrac (N.), 1753-1809, né à Muret,
 Languedoc.

Travailla l'harmonie avec Langlé, élève
 lui-même de Caffaro; il a écrit, de 1782 à
 1804, une cinquantaine d'opéras-comiques,
 dont les plus connus sont: "Nina, Camille
 ou le Souterrain, Gulistan" et une quantité
 de petites romances à la mode du jour.

Je dois intercaler ici un amateur devenu
 plus célèbre que bien des artistes:

Rouget de l'Isle, 1760-1836, né à Lons-le-
 Saulnier.

Auteur d'un grand nombre de romances
 et airs patriotiques, dont il écrivait paroles
 et musique, parmi lesquels l'entraînante
 "Marseillaise", qui devait jouer le rôle
 qu'on sait dans notre histoire nationale.

Il était à ce moment (1792) officier du
 génie, en garnison à Strasbourg.

Le nom de l'auteur de notre hymne na-
 tional, paroles et musique, ne pouvait man-
 quer de figurer ici. Revenons aux profes-
 sionnels. Voici venir plusieurs maîtres im-
 portants:

Lesueur (Jean-François), 1760-1837, né
 près d'Abbeville.

Après avoir été maître de chapelle de
 Notre-Dame de Paris, en 1876, puis de l'em-
 pereur Napoléon Ier en 1804, il fut nommé
 membre de l'Institut, en 1813. Inspecteur
 du Conservatoire dès sa création, puis plus
 tard professeur de composition, il a écrit de
 remarquables ouvrages religieux, Messes,
 Motets, la Marche du couronnement de
 l'empereur, ainsi qu'un assez grand nom-
 bre d'opéras dans un style qui n'offre plus
 d'intérêt, mais parmi lesquels on peut ci-
 ter: "la Caverne, les Bardes, Télémaque",
 etc. Peu ou pas de génie, mais une techni-
 que puissante et une certaine grandeur,
 surtout dans la musique d'église.

Son moindre titre de gloire n'est pas d'a-
 voir produit ces trois illustres élèves: Ber-
 lioz, Gounod, Ambr. Thomas.

Cherubini, 1760-1842, né à Florence.
 Fut considéré par Beethoven, Haydn et
 Méhul comme le premier compositeur dra-
 matique de son temps. Il est bien oublié
 aujourd'hui. Au milieu d'une multitude
 d'oeuvres, on peut encore citer: "Lodoïska,
 les Deux Journées, Faniska", des Messes
 solennelles et autres pièces d'église, etc.

Membre de l'Institut, professeur, puis di-
 recteur du Conservatoire de 1821 à 1841, il
 eut pour élèves Zimmerman, Auber et Ha-
 lévy; il a laissé un "Traité de contrepoint
 et fugue" qui contient des préceptes par-
 faits, mais dont la rédaction manque abso-
 lument de précision et de clarté, et d'excel-
 lents solfèges.

Méhul, 1763-1817, né à Givet.

Ses grands ouvrages dramatiques, dans
 lesquels on retrouve l'influence de Gluck:
 "Euprosine et Corradin, Stratonicie, Phro-
 sine et Mélidor, la Caverne, la Chasse du
 jeune Henri, Ariodant, l'Irato, les Aveugles
 de Tolède, Joseph" enfin, assignent sa pla-
 ce parmi les plus grands génies de l'école
 française.

Dans une grande quantité d'hymnes, de
 chœurs par lui écrits à l'occasion de fêtes
 républicaines, il convient de citer: le "Chant
 du départ", resté populaire.

A l'époque de la fondation du Conserva-
 toire, Méhul fut l'un des quatre inspecteurs
 chargés de l'organisation de cette école.

Méhul procède plus directement de Gluck
 qu'aucun des maîtres français qui l'en sé-
 parent, même Lesueur et Cherubini, qui
 après lui offrent le plus de traits de res-
 semblance avec cet incomparable modèle:
 avec lui, l'opéra-comique atteint à la même
 hauteur de style que le grand opéra, ne s'en
 distinguant plus que par la substitution du
 dialogue parlé au récitatif. Les oeuvres de
 Méhul ont porté sa gloire dans tous les
 pays civilisés, et son "Joseph" est encore
 au répertoire de toutes les grandes scènes
 allemandes. Il convient de prendre en note
 que Wagner l'avait en profonde admira-
 tion. Citons ensuite:

(A suivre)

UN RHUME OBSTINE

Se guérit facilement par l'emploi du
BAUME RHUMAL, le célèbre remède
 français, préconisé par les plus grands mé-
 decins. Ceux qui s'en sont servis n'en font
 que des éloges, justifiés par le nombre con-
 sidérable de cures accomplies. En vente
 dans toutes les pharmacies.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la
 forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée,
 à toute femme qui nous le demandera par lettre con-
 tenant trois timbres poste de 2 cents. Le système fran-
 çais du développement du buste inventé par Madame
 Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pou-
 voir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des
 femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent
 secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom.
 Notre livre est admirablement illustré de portraits sur
 le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du
 système corsine.

Nous avons une agence aux États-Unis d'où nous
 faisons parvenir nos traitements à nos clientes améri-
 caines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



ALMANACH DU PEUPLE

L'Almanach du Peuple pour 1907 contient
 les portraits de Sa Sainteté Pie X, et de tous
 les archevêques et évêques de la province; la
 liste complète des membres du clergé; les por-
 traits et notices biographiques de Sa Majesté
 Edouard VII, de leurs Excellences le Gouver-
 neur général du Canada, le lieutenant-gouver-
 neur de Québec, le Président de la République
 française, de tous les ministres et députés fé-
 déraux et provinciaux, de tous les sénateurs et
 conseillers législatifs de la province de Qué-
 bec, des Canadiens-français qui occupent des
 positions officielles aux États-Unis, des dispa-
 rus en 1906; conte de Noël, "Le Hère", par M.
 Louis Fréchette; scène de moeurs électorales,
 par M. A. D. Decelles; Petit traité de politesse
 et de savoir-vivre, par Françoise; Leçons d'hy-
 giène pratiques, par le docteur E. F. Panneton;
 le Petit coup, par Mme Dandurand; le Danger
 des énormes fortunes aux États-Unis, par M.
 O. Moffet; l'A. B. C. Canadien; les Ephémé-
 rides de 1906; les Observations météorologi-
 ques de l'observatoire du Collège McGill; les
 budgets de 1906 du Canada, de la province de
 Québec, de la ville de Montréal, de la ville de
 New-York; Notre avenir dans nos mains, par
 Mme de Thèbes; la conquête de l'air, par San-
 tos Dumont; les mystères de la double vue, par
 Kholdah; le tableau magique, permettant de
 trouver l'âge d'une personne à son insu; de la
 banane dans l'alimentation; l'Oracle de 1907;
 bons mots, recettes, etc.

L'Almanach du Peuple pour 1907 renferme
 plus de 300 portraits et gravures, et est impré-
 mé sur beau papier satiné. Format 5 x 7 1/2 pou-
 ces, 416 pages. Prix broché, 15c; relié, 40c. Sera
 en vente chez tous les libraires vers le 15 dé-
 cembre.

Librairie BEAUCHEMIN Limitée, Editeurs,

256, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL

GRATIS - Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 44 POUCHES DE LONGUEUR

Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York,
 en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en mar-
 tre noire, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col.
 Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la
 plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connat-
 tre rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les
 Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellen-
 ce contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion,
 le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la
 maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particu-
 lières aux femmes, parfait rénovateur des forces vitales),
 nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque lo-
 calité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent - Nous nous fions à vous. En-
 voyez seulement que votre nom et votre adresse et con-
 venez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte,
 et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Cha-
 que client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit
 un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela
 vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous
 aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'ar-
 gent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle
 Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une
 qualité tout à fait supérieure. Adressez: **THE DR. MA-
 TURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.**



Pour encadrement
 artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et
 vieux cadres, une spécialité.
 Mirrors dans tous les styles, écrans, che-
 valets fait à ordre. Dessins fournis sur de-
 mande.



LE SECRET DU CHIC

LE CORSET E. T.

EST INDISPENSABLE

Il assure à la femme élégante une taille fine et souple, permet de porter avec grâce n'importe quelle toilette et assure en même temps le confort. De plus, il surpasse tous les autres pour la durée, et est fabriqué selon les lois de l'hygiène. Exigez-le chez les marchands.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES 32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve le Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAU

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, Rue St-Jacques, Montréal Tel. Bell Main 1691

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.



A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Nous sommes dans un pays merveilleux, où l'air est pur et vivifiant, le paysage admirable et le ciel aussi bleu que celui de l'Italie. Les vents de l'ouest (Chinook) y soufflent quelquefois en tempête, mais le plus souvent en zéphyr; ils sont toujours secs et tempérés, et la neige disparaît instantanément sous leurs chaudes effluves. A l'approche du train, les masses granitiques semblent une barrière infranchissable et la clarté de l'atmosphère donne une illusion de rapprochement. Il nous semble les voir à quelques pas de distance, lorsqu'elles sont encore à perte de vue. Les chutes Kananaskis, sur la rivière de l'Arc, plongent à pic avec un bruit de tonnerre que le voyageur installé dans le convoi du Pacifique peut entendre distinctement. La rivière s'est taillé une ouverture profonde à travers le roc; en arrière des forêts qui bordent le sommet des crêtes, on aperçoit la cime de la chaîne Fairholme interceptant la vue avec ses précipices rocailloux.

éternelles, belles de leur pureté immaculée, tranquilles dans leur solitude. Sentinelles vigilantes de ce domaine incomparable, elles ne ressemblent pas aux montagnes qui les environnent, mais paraissent plutôt préposées à la garde des régions qu'elles dominent.

Le train entre en gare à Canmore. D'ici, les chaînes de la Chèvre et de Fairholme s'offrent à la vue du touriste. A partir de Canmore, le convoi remonte la vallée de la rivière à l'Arc jusqu'à Anthracite, où il y a des mines de houille dans l'exploitation desquelles on a placé un capital de \$9,000,000. La Pacifique sera bientôt en état d'extraire assez d'anthracite de qualité au moins égale au charbon de Pensylvanie pour fournir du combustible à toute la région entre Vancouver et Winnipeg.

La perspective est très fertile en illusions d'optique dans ces pays de montagnes, et l'on peut s'en rendre facilement compte à la Cascade, une masse énorme de granit juste en face du convoi. On dirait



LES SPORTS D'HIVER AU CANADA: — Groupe d'enthousiastes du toboggan.

Les montagnes s'élèvent au-dessus de la voie ferrée. Du côté nord, le sommet des crêtes se détache vigoureusement, semblable aux vieux châteaux crénelés du moyen âge; au sud, les monts Wind, énormes pics se dressent au-dessus de la région des neiges, et présentent les plus merveilleux contrastes d'ombre et de lumière.

On pénètre dans les Rocheuses par une ouverture appelée "La Brèche". Le voyageur se croit dans une impasse et il lui semble que le convoi, engagé dans un cul-de-sac, ne peut aller plus loin, dans l'impossibilité absolue de surmonter ces hauteurs qui lui barrent la route. Mais une courbe accentuée le jette tout à coup entre deux murailles de granit, et il continue sa marche vers les montagnes éloignées. Cette vallée que longe le convoi a été creusée, au cours des siècles, par la rivière de l'Arc. En sortant, le train tourne vers le nord et poursuit sa route entre la chaîne Fairholme presque aussi élevée que la plupart des autres, à droite, et les monts Kananaskis à

tout d'abord que ce géant est très rapproché, mais le voyageur constate bientôt qu'il s'est trompé sur la distance qu'il lui faut parcourir sur cette voie qui suit le cours de la rivière à l'Arc, tourne tout à coup vers le nord et arrive à Banff.

C'est ici que le gouvernement canadien a établi le Parc National et le ranch des bisons, une réserve de 800,000 acres, où l'on élève les derniers représentants de ces immenses troupeaux qui parcouraient autrefois les prairies par milliers. Les autorités canadiennes ont fait capturer seize bisons, parmi lesquels étaient deux femelles. Ils ont vécu dans leur parc, l'objet de tous les soins possibles, et aujourd'hui l'on en compte cinquante; ce chiffre ne tardera pas à être doublé.

En aval de l'hôtel, et près du confluent des rivières de l'Eueme et de l'Arc, cette dernière, sur un parcours de cinquante verges, forme une série de rapides de plus en plus impétueux jusqu'à la chute où le courant tourmenté, paraissant courbé par la



LES SPORTS D'HIVER AU CANADA: — Raquetteurs s'exerçant à franchir un obstacle.

gauche. Les cimes environnantes sont coupées par des crevasses et couvertes de neige. Fairholme est le premier des centaines de pics semés sur la route jusqu'à Vancouver.

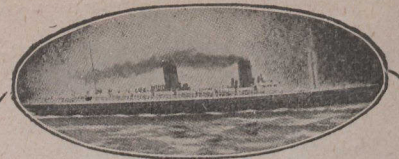
Parmi les plus majestueux citons les Trois Soeurs. La plus éloignée de la voie est rugueuse, mais elle porte un manteau de neige remplissant toutes ses crevasses. Jusqu'aux sommets des deux autres cordons de roc s'enroulent en spirales avec une symétrie surprenante, et s'étendent sur les versants inférieurs jusqu'à la rivière de l'Arc, qui ressemble à un ruban argenté noué autour du pied des montagnes. Dans l'atmosphère vive et lumineuse, on entend de temps à autre le roulement des avalanches ou l'on voit passer un nuage sur les sommets. Et les Trois Soeurs se dressent

violence de sa course, se précipite dans un gouffre en écume de la blancheur du lait. A la base les remous tourbillonnent, et bientôt l'eau se répand dans le lac limpide et tranquille à quelques pieds plus bas. Des sentiers sont tracés tout le long des rives; on y a installé des sièges rustiques afin de donner au touriste fatigué un repos nécessaire par une longue marche.

Au nord du mont Inglismaldie se trouve le Minnewaska, en forme de faucille. C'est la promenade favorite des touristes. Cette montagne est à une distance de huit milles de Banff, et le chemin qui y conduit longe la vallée de la Cascade, à l'ombre du pic majestueux du même nom. Un phénomène étrange se produit au lac voisin.

(A suivre)

UN CANADIEN



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- * LA LORRAINE... déc. 6
* LA TOURAINE... déc. 13
* LA BRETAGNE... déc. 20
* LA PROVENCE... déc. 27
* LA LORRAINE... jan. 3
* LA TOURAINE... jan. 10

* Paquebots à deux hélices. Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



vos poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.



Si vous avez l'intention d'acheter un

Complet ou Pardessus

confectionné artistiquement avec les meilleurs tissus à des conditions excessivement avantageuses. Venez nous voir.

Nous nous préparons actuellement à déménager dans notre nouveau magasin rue Ste-Catherine Est. Cependant avant de déménager il nous faut vendre tout notre stock actuel et afin d'écouler ce stock dans le plus court délai nous ne refuserons aucune offre raisonnable. Voilà une occasion unique de vous habiller avec goût et à bon marché.

VENEZ NOUS VOIR



231 Boulevard Saint-Laurent H. DUBOIS, prop.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consultants. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.



Notre nouveau magasin
de la partie Est est
maintenant
ouvert.



Nous avons tout ce qu'il faut,
en fait de drap, pour les messieurs
qui aiment à être bien mis.

Nous vous ferons essayer n'im-
porte quel habillement; nous pro-
mettons de vous satisfaire, ou
nous rembourserons votre argent.

En achetant vos habits au
"Male Attire", vous aurez :

la meilleure qualité,
excellente confection,
ajustement parfait

HABILLEMENTS
et PARDESSUS

\$10. à \$30.

"MALE ATTIRE"

475, rue Ste-Catherine Est 336, rue Ste-Catherine Ouest
et Angle des rues Craig et St-Pierre

FINE BRETAGNE

NANTES

Le Brandy

... DES ...

Familles



Chaque Bouteille porte
le certificat suivant :

Institut Pasteur de la Loire Inférieure

STATION AGRONOMIQUE

Extrait d'Analyse No 17519

NANTES, 27 avril 1901

Ce produit est de l'Eau de Vie
de Vin Pure d'une saveur franche
et très aromatique. Soumise à l'ana-
lyse chimique, cette Eau-de-vie est
entièrement exempte de substances
organiques ou minérales nuisibles à
la santé.

Elle possède les qualités des meil-
leures eau de vie de vin.

La Société de la Station Agronomique

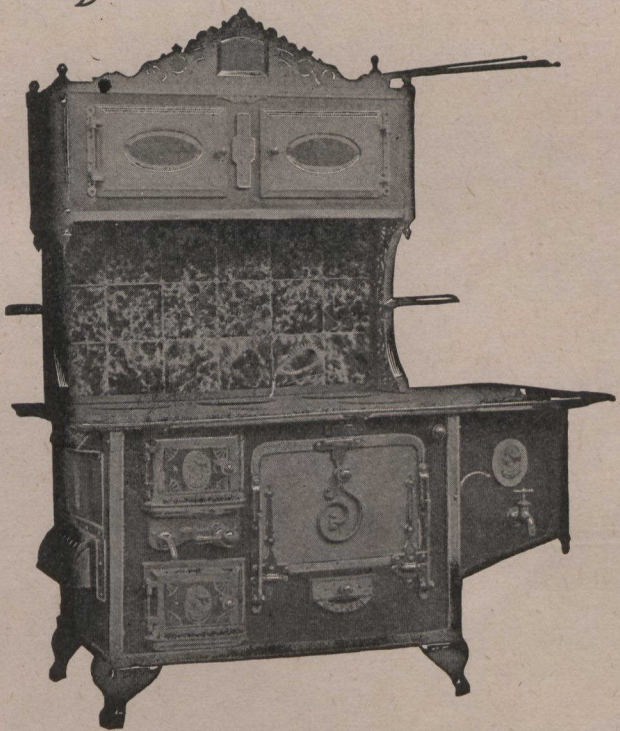
Signé : ANDOUARD.

Ce Brandy se trouve dans toutes les bonnes épi-
ceries, à un prix abordable pour toutes les bourses

Prix : \$1.25 la Bouteille

LE
Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les
plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la
chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le
NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

Banyuls
Naturel

Le TONIQUE
par excellence...

Vin de Liqueur
Réconfortant

PROVENANT DE

La Société des Vins
de Banyuls Naturels

BANYULS SUR MER

(Pyr. Or. France)

Fournisseurs des Hopitaux
et Hospices de Paris et de
l'Assistance Publique.

Exigez de votre épicier la bouteille
d'origine.

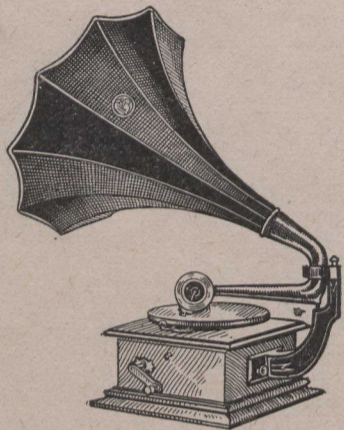
EN VENTE CHEZ TOUS
LES EPICIERS EN GROS



...LA...
 machine
 parlante **VICTOR**



Le Gram-o-phone
BERLINER



Registres français

NOUS venons d'enregistrer un certain nombre de chansons chantées en français par le ténor bien connu de Montréal, M. Edouard Lebel, qui a été pendant plusieurs années premier ténor à la Cathédrale Saint-Jacques.

Nos amis de langue française seront charmés d'entendre les vieilles chansons canadiennes-françaises, ainsi que quelques unes des sélections modernes françaises, et quelques chants sacrés en français et en latin, tous exécutés par ce chanteur si apprécié.

Ces registres, nous nous y attendons, vont nous être demandés en grand nombre, faites donc votre commande aussitôt que possible.



Chansons Populaires Canadiennes-Françaises

Chantées par M. Edouard LeBel

8 pouces 40c
 10 pouces 65c

Numéro	Grandeur	
3619	Alouette	8
3618	Bal chez Boulé	8
3616	Dans les Prisons de Nantes	8
3614	Dans Paris ya t-une brune	8
3617	Gai lon la, gai le rosier	8
3601	Vive la France	8
3622	Le Drapeau de Carillon	8
3613	A St Malo beau port de mer	10
3612	Cécilia	10
3609	C'est la belle Française	10
3627	Digue din daine	10
3610	En roulant ma boule	10
3624	Isabeau s'y promène	10
3625	J'ai fait une maîtresse	10
3606	Le petit mousse noir	10
3611	Marianne s'en va-t'au moulin	10
3626	Un Canadien errant	10
3628	Vive Napoléon	10
3603	O Canada, mon pays, mes amours	10
3605	Vive la Canadienne	10

SOLI DE TENOR, EN FRANÇAIS

Par Mons. Edouard LeBel

3620	Chanson à boire, (chansonnette)	8
3615	Douce ivresse, (chansonnette)	8
3623	Elégie, (romance)	8
3621	L'amour et le médecin, (chan'tte)	8
3629	La chanson de ma mie, (romance)	10
3602	Souvenirs du jeune âge	8
3607	Adieu, Patrie, (romance)	10
3604	Dieu sauve la France, (romance)	10
3631	Vous êtes jolie, (romance)	8
3639	Pauvre France, (mélodie)	10

SELECTIONS SACREES

Par M. Edouard LeBel

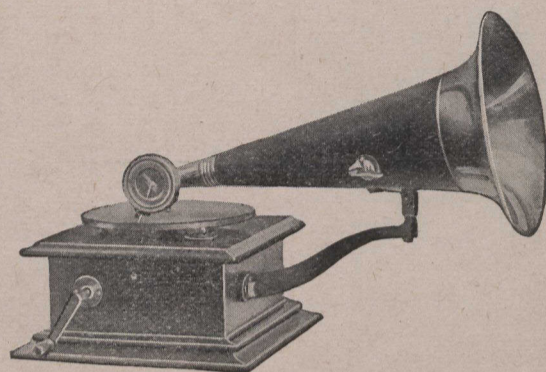
3630	Dans cette étable, (Noëls anciens)	8
3633	Envoi de fleurs, (mélodie)	8
3600	Je vous salue, Marie, (chant sacré)	8
3632	Minuit chrétiens, (cant. pour Noël)	8
6334	Il est né le divin enfant, (Noëls anciens)	10
3635	Les anges dans nos campagnes (Noëls anciens)	10
3637	Ave Maria	10
3636	Ave verum	10
3638	Panis Angelicus	10

PRIX :

Victors et Gramophones
\$12.50 A \$110.00

Registres, 35c. en montant

Les registres "marron" Victor durent deux fois plus longtemps que n'importe quel autre sorte.



Presque tout le monde aime la musique sous quelque forme

COMBIEN les gens diffèrent de goûts ! En ce qui concerne la musique, par exemple, l'un aime le violon, un autre la mandoline ou le piano. Le grand opéra plaît aux uns, les chansons populaires aux autres. La belle musique d'église est appréciée de presque tout le monde. Les marches entraînant portent les jeunes gens à marcher en cadence ; d'autres au contraire aimeront davantage une histoire comique. Le Gramophone

Victor-Berliner

accorde à chacun suivant son désir. On peut se donner le plaisir d'entendre tout ce qui mérite d'être entendu en fait de musique, chansons ou histoires. La fanfare de Sousa joue, ou la Patti chante. Vous pourrez entendre le son du banjo un soliste siffleur, une chanson populaire en vogue, ou un extrait d'opéra.

Le Gramophone ne ressemble à aucun autre instrument, n'importe qui peut s'en servir—il n'attrape jamais le "rhume" et ne se fatigue jamais.



A vendre par les marchands dans toutes les villes du Canada.

A vendre à Montréal par les Manufacturiers

Ecrivez pour avoir notre catalogue, mentionnant 3000 registres et illustré de vignettes représentant nos Gramophones.

The Berliner Gram-o-phone Company
 OF CANADA, LTD.

450, rue Ste-Catherine Ouest, 340, Ste-Catherine Est

AINSI QU'AU NO